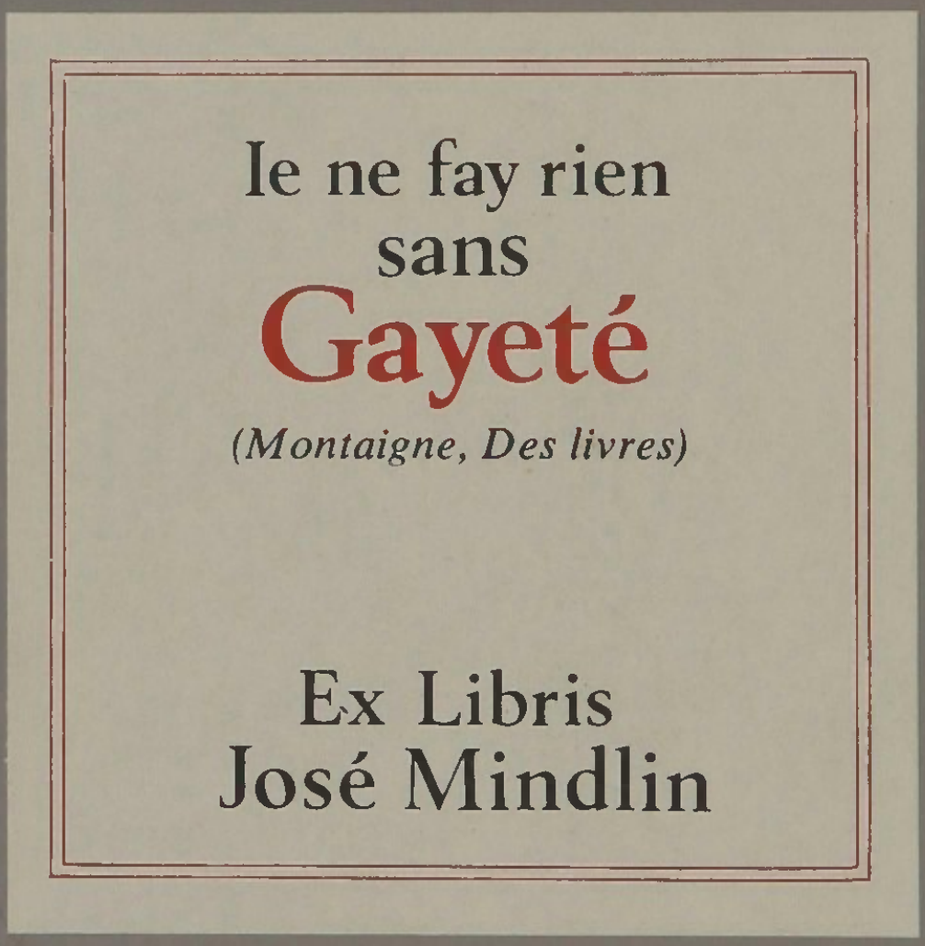
Ie ne fay rien
sans
Gayeté
(Montaigne, Des livres)
Ex Libris
José Mindlin

HISTOIRE

DE

GABRIEL MALAGRIDA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

L'APÔTRE DU BRÉSIL AU XVIII^e^ SIÈCLE

ÉTRANGLÉ ET BRULÉ

SUR LA PLACE PUBLIQUE DE LISBONNE

le 21 septembre 1761

PAR

LE P. PAUL MURY

DE LA MÊME COMPAGNIE

Quanta malignatus est inimicus in sancto !
(Ps. LXXIII.)

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon.

1865

apr. 15/96.

7642

77

HISTOIRE

DE

GABRIEL MALAGRIDA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Cᵉ, RUE GARANCIÈRE, 5.

HISTOIRE

DE

GABRIEL MALAGRIDA

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

L'APÔTRE DU BRÉSIL AU XVIII^e SIÈCLE

ÉTRANGLÉ ET BRULÉ

SUR LA PLACE PUBLIQUE DE LISBONNE

le 21 septembre 1761

PAR

LE P. PAUL MURY

DE LA MÊME COMPAGNIE

Quanta malignatus est inimicus in sancto!
(Ps. LXXIII.)

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR

29, rue de Tournon.

1865

Trente ans d'apostolat au milieu des forêts du Nouveau-Monde, parmi les peuplades sauvages du Maranham et dans les vastes diocèses du Brésil; dix autres années employées à prêcher la croix de Jésus-Christ au peuple et à la cour de Lisbonne; puis, comme récompense de ces quarante années de dévoûment aux intérêts du Portugal et de l'Église, une condamnation inique, prononcée au nom du Portugal et de l'Église, par des juges sans autorité et sans conscience; et enfin, après trois années de souffrances inouïes dans les humides souterrains de la tour Saint-Julien, la mort d'un martyr sur le dernier bûcher de l'inquisition portugaise, élevé par les ordres et sous l'inspiration de Pombal: tel est l'abrégé de la vie de Malagrida.

A ces traits, on ne reconnaît plus cette figure de fantaisie, inventée par les jansénistes et les philosophes du siècle dernier, et reproduite encore de nos jours par les Histoires du Portugal le plus en renom : c'est que la calomnie et l'ignorance calculée n'ont

jamais tenu le pinceau que pour défigurer les traits de ceux sur qui elles se sont acharnées, et dans le Jésuite Malagrida, elles avaient trouvé une victime de choix !

Dans les pages qui suivent, nous avons eu le dessein de venger, par le simple exposé des faits, la mémoire si longtemps flétrie d'un homme, qui a rendu tant de services au Portugal et à l'Église. Les détails de cette vie si riche en œuvres, nous les avons puisés dans une Histoire manuscrite de Malagrida, composée à Rome, en 1762, par le *Père Mathias Rodriguez*, un de ses compagnons d'apostolat (1). Comme ce Père le dit lui-même dans sa dédicace au Général de la Compagnie, Laurent Ricci, « tout ce qu'il raconte, ou bien il l'a vu de ses yeux, ou bien il le tient de témoins, dignes de foi, qui ont connu Malagrida, qui l'ont accompagné dans ses courses apostoliques, et qui d'ailleurs sont prêts à confirmer avec serment la vérité de leur déposition. » Non content de cette protestation, l'auteur du manuscrit pousse l'exactitude historique jusqu'à citer après chacun des faits qu'il rapporte, le

(1) Ce manuscrit appartient à la bibliothèque des Bollandistes, qui ont eu l'obligeance de nous le communiquer. En voici le titre complet : *De Vita V. P. Malagridæ, natione Itali, patria Menasiensis, e Societate Jesu, Socii V. Provinciæ Maragnonensis insignisque Missionariorum apostolicorum prototypi, libri quatuor, a quodam ex eadem Societate ac V. Provincia Presbytero (Mathia Rodriguez) elucubrati, anno a partu Virginis MDCCLXII. — Romæ.*

nom et la qualité du témoin qui le lui a transmis de bouche ou par écrit.

Outre ce document d'une authenticité incontestable, nous avons recueilli avec soin les détails de la vie de Malagrida, épars çà et là dans le *Journal littéraire* de Christophe de Murr. On sait le zèle que mettait ce protestant à sauver de l'oubli tout ce qui concerne l'histoire de la Compagnie depuis sa suppression.

Enfin, l'ouvrage italien : *Il buon raziocinio, o siano saggi critico-apologetici sul famoso processo e tragico fine del fu Padre Gabriele Malagrida* (MDCCLXXXII), et une dissertation latine : *De tribus in Lusitanos Jesu socios publicis judiciis*, nous ont fourni des détails précis sur le procès, la captivité et l'exécution de Malagrida.

Puissions-nous, par cet Essai, donner au lecteur une idée vraie de ce qu'était ce Jésuite célèbre, que le souverain pontife Clément XIII ne craignit pas d'appeler, en plein consistoire, UN NOUVEAU MARTYR DE L'ÉGLISE DE JÉSUS-CHRIST !

Amiens, 21 septembre 1864.

PROTESTATION DE L'AUTEUR.

Pour nous conformer aux décrets du pape Urbain VIII, nous déclarons n'attacher, aux faits racontés dans ce livre, qu'une autorité purement humaine, sans vouloir prévenir en rien le jugement du Saint-Siége apostolique.

HISTOIRE

DE

GABRIEL MALAGRIDA

I

Premières années de Malagrida ; il entre dans la Compagnie de Jésus.

(1689-1711)

Au nord de l'Italie, sur la rive occidentale du lac de Côme, s'élève dans un site charmant, au milieu d'une contrée riante, la petite ville de Menaggio. Là vivait, à la fin du XVIII^e^ siècle, dans une douce union avec Angèle Rusca, sa femme, un médecin distingué, nommé Jacques

Malagrida. Par ses talents et son mérite, il avait gagné la confiance des plus illustres familles du pays. Le duc de Parme, Édouard Farnèse, aimait à lui demander l'hospitalité, quand ses affaires l'amenaient à Menaggio ; le duc de Savoie, Victor-Amédée, voulait lui confier la chaire de médecine dans l'Université qu'il venait de fonder à Turin ; mais le docteur, aussi modeste que savant, refusa ce poste brillant et acheva paisiblement sa carrière dans sa ville natale, donnant à ses concitoyens l'exemple de toutes les vertus. Il se distinguait surtout par sa charité envers les pauvres ; souvent on le voyait franchir de longues distances pour prodiguer les soins les plus touchants à ceux qu'il regardait comme les membres souffrants de Jésus-Christ. Par une conduite si chrétienne, il attira sur sa maison les bénédictions de Dieu, et devint père de onze enfants, quatre filles et sept fils ; le quatrième fut le jeune Gabriel (1), dont nous écrivons la Vie.

(1) Des frères de Gabriel, nous ne connaissons que Charles-Ambroise, professeur de théologie à Rome, mort le 13 mai 1734, à l'âge de trente-huit ans ; Michel, chanoine

Il naquit à Menaggio, le 18 septembre 1689. Dès ses plus tendres années, on remarqua en lui d'heureuses dispositions pour la vertu et la piété. Grâce aux soins et à la sollicitude de sa pieuse mère, ces germes se développèrent rapidement; Gabriel, par sa douceur et son obéissance devint un modèle pour ses frères et sœurs plus âgés que lui; aussi son père ne l'appelait-il pas autrement que l'ange de sa famille. Rarement on le voyait se mêler aux eux des enfants de son âge; son plus doux passe-temps était de dresser de petits autels, devant lesquels il invitait ses jeunes compagnons à venir prier avec lui.

Lorsqu'il eut atteint l'âge de neuf ans, ses parents songèrent à lui faire commencer ses études. Jaloux de donner à leur enfant chéri des maîtres capables de lui former en même temps et l'esprit et le cœur, en lui apprenant, avec les sciences humaines, les divins préceptes de la religion, ils le confièrent aux soins éclairés des religieux Somasques, qui diri-

de Saint-Étienne à Menaggio; un autre Charles, mort en Allemagne, et une sœur, nommée Marie Guaita.

geaient alors, dans la ville de Côme, un collége florissant.

Dès le début, le jeune écolier se livra à l'étude avec une ardeur qui devint bientôt une sorte de passion ; oubliant les jeux de son âge, il passait le temps des récréations à feuilleter des livres, et les promenades mêmes n'avaient de charmes pour lui que lorsqu'il les faisait en compagnie de ses auteurs favoris. Pendant les vacances, au milieu des joies de la famille, on le voyait encore étudier pendant de longues heures, etson bonheur était de communiquer à de jeunes amis les connaissances qu'il rapportait du collége.

Une application si sérieuse développa rapidement les talents naturels dont il était si richement pourvu, et, à la grande joie de ses parents, il remporta, dans la carrière des études, de brillants triomphes.

S'agissait-il de complimenter quelque grand personnage ou de prononcer le discours d'ouverture d'une séance littéraire, c'était toujours sur Gabriel que se portait de préférence le choix des professeurs, et toujours le jeune orateur était accueilli avec de vifs applaudissements.

C'était l'usage chez les PP. Somasques, aux grandes solennités du collége, de faire représenter par les élèves, des pièces de théâtre, dont le sujet était tiré le plus souvent de l'histoire ecclésiastique. Un jour, on devait jouer, devant une assemblée d'élite, une pièce de ce genre, dont le principal personnage était l'impératrice sainte Pulchérie ; l'élève chargé du rôle de cette pieuse et héroïque princesse vint à tomber malade subitement. Dans cet embarras, le supérieur comptant sur le talent du jeune Malagrida, lui donna le rôle de Pulchérie, et l'acteur improvisé se pénétra si bien de son sujet, mit tant d'âme à exprimer les nobles sentiments de la sainte impératrice, que toute l'assemblée en fut dans l'admiration.

Cependant, avec les succès littéraires, Gabriel savait faire marcher de front la piété et la vertu : il devint le modèle de tout le collége. Voici ce qu'en écrivait un prêtre honorable du diocèse de Côme, qui avait été son condisciple : « Gabriel, dit-il, était d'une conduite exemplaire; il obtint de grands succès dans ses études littéraires; dans toutes ses classes, il donna des preuves d'un talent vraiment extra-

ordinaire et l'emporta de beaucoup sur tous ses rivaux.

« Si jeune encore, il nourrissait dans son cœur la pensée du martyre : lui-même, un jour, me l'avoua. Comme j'étais son voisin dans la salle d'études, j'avais remarqué que continuellement il avait la tête appuyée sur une de ses mains qu'il mordait en cachette jusqu'au sang. Je l'interrogeai une fois sur cette étrange habitude, et il me répondit naïvement qu'il voulait s'accoutumer ainsi à la douleur, en vue d'obtenir un jour la palme du martyre. »

Ce fut pendant son séjour au collége de Côme, que Malagrida sentit naître en lui le désir d'embrasser la vie religieuse. Voici à quelle occasion. Il se trouvait présent, comme par hasard, aux derniers moments d'un saint religieux ; un membre de la communauté, qui nourrissait un coupable ressentiment contre le moribond, s'oublia au point de lancer contre lui quelques outrageantes paroles, bien capables d'augmenter le trouble et les angoisses de ce terrible moment. Mais le mourant accueillit ces attaques avec un calme inaltérable, il se contenta de sourire doucement et le visage il-

luminé d'une sainte joie, comme s'il entrevoyait déjà sa récompense dans les cieux, il s'endormit dans la paix du Seigneur en murmurant une dernière parole de pardon.

Ce spectacle touchant fit une vive impression sur l'esprit de Malagrida ; jusque-là il avait toujours eu une grande horreur de la mort; il ne pouvait même pas en prononcer le nom sans frémir; mais à présent il en jugeait bien différemment. « O la belle mort, répétait-il; qu'elle est consolante et douce, la fin d'une vie consacrée tout entière au service de Dieu! » Frappé de cette idée, il conçut le projet d'entrer dans quelque ordre religieux. Bientôt une nouvelle circonstance vint l'affermir dans sa généreuse résolution.

Dans une nouvelle pièce de théâtre, jouée par les élèves du collége, il avait à remplir le rôle d'un roi : vêtu d'un riche costume, il s'exerçait derrière la scène à prendre les airs et la démarche d'un monarque. Tout à coup ses yeux tombent sur un crucifix : l'image de son Sauveur, nu, couronné d'épines, les mains et les pieds percés de clous, l'émeut jusqu'au plus intime de son âme. En présence de son

Dieu, il n'a plus que du dégoût pour les joies du monde; il paraît sur la scène pour s'acquitter d'un devoir, mais peu jaloux de s'attirer les applaudissements des spectateurs, et cependant ils ne lui firent pas défaut. Mais son cœur était resté aux pieds de l'image de Jésus crucifié, et, à partir de ce moment, il n'eut plus qu'une pensée : celle de se consacrer sans délai au service de ce Dieu mort pour son amour.

Dans ce dessein, il demanda à ses maîtres, avant de retourner dans sa famille, d'être promu aux ordres mineurs. On le lui accorda sans peine, et dès lors il ne laissa passer aucune occasion de faire éclater le zèle qui animait son cœur. Servir à l'autel, enseigner la doctrine chrétienne aux enfants et aux pauvres, telles étaient ses occupations les plus douces. Parfois même on lui permettait de monter en chaire et il prêchait au peuple avec beaucoup de force et d'onction. L'archiprêtre de Menaggio, Nicolas Tedeschi, qui l'entendit alors, aimait encore à se rappeler, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, un discours où le jeune prédicateur avait célébré les louanges de la Vierge immaculée.

Après avoir préludé ainsi à ses travaux apostoliques, Gabriel se rendit à Milan, pour y achever ses études de théologie. Ses progrès dans la science sacrée furent rapides; mais plus rapides encore ceux qu'il faisait dans la vertu. De jour en jour, il devenait plus étranger aux vaines préoccupations du monde; sa conversation habituelle était avec Notre-Seigneur, ses anges et ses saints; il ne trouvait de bonheur que dans la prière et l'union avec Dieu. Ce fut alors que le Seigneur parla plus fortement encore que par le passé au cœur de Malagrida, et sa voix n'eut pas de peine à se faire entendre. Résolu de rompre les derniers liens qui l'attachaient encore au monde, Gabriel écrivit à ses parents pour leur demander l'autorisation de suivre sa vocation; ceux-ci avaient une foi trop vive pour s'opposer aux desseins de la Providence sur leur fils; ils lui donnèrent donc leur consentement, mais non sans ressentir une vive douleur de se séparer d'un enfant si tendrement aimé et si digne d'être chéri. Plusieurs ordres religieux balancèrent quelque temps le choix de Malagrida; il consulta Dieu dans la prière, s'éclaira des lumières de son

confesseur, homme pieux et prudent, et, d'après son conseil, se décida enfin à s'enrôler sous la bannière de saint Ignace, dans la Compagnie de Jésus.

II

Noviciat et premiers emplois de Malagrida. — Son départ pour le Maranham.

(1711-1721)

Ce fut le 27 septembre de l'année 1711, que Malagrida, alors âgé de vingt-deux ans, entra au noviciat des Jésuites à Gênes. Pendant deux années d'une douce et aimable solitude, il travailla sans relâche à orner son âme de toutes les vertus d'un véritable compagnon de Jésus. Se proposant pour modèles les Stanislas et les Louis de Gonzague, il se mit à l'œuvre avec une généreuse ardeur, et marcha d'un pas rapide dans la voie de la perfection. S'abandonnant tout à fait à la sage direction de ses supérieurs, il venait, avec une simplicité d'enfant, leur découvrir jusqu'aux derniers replis de son

âme. Pour stimuler son zèle, il aimait à relire la vie et les travaux merveilleux des premiers héros de la Compagnie, et jamais il ne fermait le livre sans raviver en lui-même le saint désir de suivre ces grands et nobles exemples. Pour dompter la nature et se rendre aussi semblable qu'il le pourrait à Jésus crucifié, il avait déclaré à son corps une guerre acharnée: il jeûnait trois fois par semaine, et prenait de longues et rudes disciplines: il poussa même ces macérations si loin que ses supérieurs durent en réprimer les pieux excès. Mais si la pénitence extérieure semblait faire ses délices, il estimait plus encore la mortification intérieure de toutes ses affections et l'abnégation de sa volonté propre, sans laquelle les plus rigoureuses macérations ne sauraient être d'un grand prix aux yeux de Dieu.

Voici le témoignage que rendit au pieux novice un de ses compagnons de noviciat, le Père Jérôme Marie Doria, de la province de Milan: « Le Frère Gabriel, écrit-il à la date du 22 décembre 1761, se montra, dès les premiers jours de son arrivée, plein de ferveur, et depuis, cette ferveur, loin de se refroidir, alla toujours

croissant de jour en jour. Une fois, il s'ouvrit à moi confidentiellement sur une tentation qui lui était venue au sujet de ses parents qu'il chérissait tendrement. Autant la tentation avait été violente, autant fut énergique le remède qu'il employa pour la combattre. Voulant rendre sa victoire plus complète et son sacrifice plus agréable à Dieu, il prit la résolution de demander au plus tôt à ses supérieurs la permission de partir pour les missions des Indes, afin d'être plus éloigné de ses parents. Tout le temps que j'ai vécu avec lui au noviciat, je puis affirmer avec serment que j'ai observé en lui une vertu plus qu'ordinaire: aussi notre Maître des Novices nous le proposait-il comme un modèle à suivre. »

Ayant ainsi parcouru le cercle des épreuves prescrites par saint Ignace pour les novices de la Compagnie, Malagrida prononça enfin, après deux années révolues, l'engagement irrévocable de servir Dieu jusqu'à son dernier soupir dans la Compagnie de Jésus. Peu de temps après, il lui fallut quitter son cher noviciat; mais il emportait avec lui, comme un précieux trésor qu'il ne devait plus perdre jusqu'à

sa mort, la ferveur puisée au berceau de sa vie religieuse. « Chaque fois que je revis le Père Malagrida, dit encore le Père Doria, ou que j'entendis parler de lui, je me confirmai de plus en plus dans l'opinion que c'était un religieux parfait. »

Au sortir du Noviciat, le Frère Malagrida fut appliqué pendant quelque temps à l'étude des belles-lettres, qu'il avait déjà cultivées avec tant de succès dans le monde ; il s'y adonna de tout cœur et bientôt il eut acquis ce qui lui manquait encore pour devenir un maître habile. Mais tout en se livrant à l'étude avec ardeur, il n'abandonnait pas les saintes pratiques du noviciat : dans sa ferveur, il ne négligeait aucune occasion de mortifier ses sens. Ainsi dans ses repas, il choisissait de préférence les mets les plus grossiers : mais un jour qu'on avait servi un plat d'excellent poisson, et qu'il le laissait passer devant lui, selon sa coutume, sans y toucher, le supérieur s'en étant aperçu, lui ordonna d'en manger : le jeune religieux obéit sur-le-champ, sachant bien que l'obéissance vaut mieux que les victimes.

Après quelques années, passées dans l'exer-

cice de cette vertu vraiment solide que demande saint Ignace, il fut enfin jugé digne d'être élevé au sacerdoce. A peine revêtu de ce ministère sublime, Malagrida, de concert avec le Père Mariani, alla donner une mission dans un village du diocèse de Côme. Le ciel bénit ses efforts : mais son âme d'apôtre ambitionnait d'autres travaux. « Les peuples de l'Italie, se disait-il souvent, ne manquent pas des moyens d'arriver au salut ; par delà les mers, au contraire, d'innombrables nations vivent encore dans les ténèbres de l'idolâtrie : volons au secours de ces âmes abandonnées. » Ce qui le pressait encore d'exécuter cette généreuse résolution, c'était la promesse qu'il avait faite à Dieu, pendant son noviciat, de partir pour les missions des Indes, dès que ses supérieurs le lui permettraient. Il écrivit donc au Général de la Compagnie, le Père Michel-Ange Tamburini, et le conjura dans les termes les plus touchants de lui accorder l'insigne faveur d'aller travailler dans les missions du Nouveau Monde au salut des infidèles. Le Père Général loua cette sainte ardeur, et, bien qu'il ne lui permit pas de partir sur-le-champ, il lui laissa cependant le doux

espoir d'atteindre un jour au terme de ses vœux. En attendant, on le nomma professeur d'humanités, au collége de Bastia, en Corse (1). Malagrida s'acquitta de sa nouvelle charge avec autant de zèle que de talent : cependant, au milieu de ses travaux littéraires, la pensée des missions le suivait partout : il renouvela ses instances auprès du Père Général, et obtint enfin la grâce tant désirée d'aller rejoindre les missionnaires du Maranham. Il s'embarqua à Gênes pour se rendre à Lisbonne, où l'attendait le vaisseau qui devait le transporter en Amérique.

(1) Pendant qu'il enseignait les humanités à Bastia, Malagrida, de concert avec ses élèves, composa une tragédie latine, intitulée *Amanus*. Vers la fin de sa vie, il voulut la faire jouer à Sétubal, où il se trouvait en exil ; mais un de ses amis lui ayant fait observer que le ministre Pombal pourrait bien se reconnaître dans le rôle d'Aman, il renonça à son projet. Plus tard, cette tragédie fut retrouvée parmi les papiers que les officiers du ministre enlevèrent en arrêtant Malagrida. Peut-être n'a-t-elle pas peu contribué à perdre son auteur. (V. *Il buon raziocinio*, p. 12.)

III

La mission du Maranham.

(1607-1721)

Après une longue et pénible traversée, le Père Malagrida aborda heureusement, vers la fin de l'année 1721, au port de San-Luiz, capitale du Maranham. Cette contrée, l'une des plus vastes de l'Amérique méridionale, faisait alors partie du Brésil ; elle comprenait tout le pays qui s'étend depuis le cap Saint-Augustin jusqu'à la rivière d'Oyapoc, située aujourd'hui dans la Guyane française.

A l'époque où le roi de Portugal, Jean III, répartit la côte du Brésil en gouvernements appelés *Capitaineries*, celle de Maranham échut en partage au célèbre historien des Indes, Jean de Barros. Mais ni lui, ni ses fils ne purent faire

la conquête de leur nouveau domaine. Luiz de Mello da Sylva, qui vint après eux, vers l'an 1549 (1539), n'eut guère plus de succès. Enfin, l'an 1612, arriva une colonie de Français qui refoulèrent dans leurs forêts les sauvages habitants de la côte et s'établirent dans le pays conquis. Trois ans plus tard, ils furent chassés par les Portugais ; ceux-ci durent céder la place aux Hollandais en 1641 ; mais en 1664, les Hollandais vaincus à plusieurs reprises abandonnèrent le pays, et les Portugais restèrent seuls maîtres du Maranham.

Cet immense territoire fut alors partagé en deux grandes provinces : celle du Nord, qui conserva le nom de Maranham, eut pour capitale San-Luiz situé dans une île, à l'embouchure du fleuve Mearim, appelé Maranham par les premiers explorateurs. La seconde province prit le nom de Para, d'une ville située à deux cents lieues environ de San-Luiz et qui devint la capitale de toute la province.

Voici la description que nous a laissée de ce pays le Père Mathias Rodriguez, l'un des compagnons de Malagrida dans ses courses apostoliques.

« Toute la province du Maranham, dit ce missionnaire, est située dans la zone torride, et s'étend des deux côtés de la ligne sur un développement de côtes d'environ 450 lieues; n'était la brise rafraîchissante qui souffle de l'Océan, le séjour de ces régions serait insupportable à cause des excessives chaleurs. On n'y récolte ni blé, ni vin, ni olives; à part la canne à sucre et le cacaotier, on n'y trouve que des fruits sauvages qui n'ont presque pas de saveur.

« Le pays est couvert en grande partie de forêts tellement épaisses qu'on ne peut y pénétrer qu'avec les plus grands efforts; cependant on y rencontre parfois de vastes savanes couvertes de hautes herbes, dans lesquelles on voit errer de nombreux troupeaux de buffles sauvages. Les arbres de ces forêts ont des dimensions si prodigieuses que les indigènes se contentent de les creuser pour en faire des canots assez larges. On en a trouvé qui avaient en largeur plus de vingt palmes et plus de cent en hauteur.

« Pour les animaux féroces, ce pays n'a rien à envier aux déserts de l'Afrique. On y trouve des panthères, des tigres et d'autres animaux

sauvages qui font leur proie de tous ceux qui ont le malheur de s'égarer dans ces immenses forêts. On y rencontre aussi des serpents d'une grosseur démesurée, qui ont plusieurs mètres de long. Ces reptiles dévorent des bœufs et des chevaux tout entiers ; leur seule piqûre entraîne infailliblement la mort.

« Les plaines sont entrecoupées de lacs et de fleuves considérables. Le plus grand de tous est le fleuve des Amazones; depuis sa source jusqu'à son embouchure, il parcourt un espace de 3,000 lieues espagnoles. A l'endroit où il se jette dans la mer, il a 80 lieues de largeur : ses eaux, en se déchargeant dans l'Océan, conservent leur douceur pendant plus de quarante lieues.

« Ces lacs et ces fleuves nourrissent dans leur sein des animaux non moins féroces que ceux qui vivent sur terre; parmi eux, on remarque une espèce de crocodile auquel les sauvages ont donné le nom de *jacaré* (jaguars).

« C'est à peine si on reconnaît le type de l'homme dans les Indiens qui habitent ces contrées : sans autre abri que la tanière des bêtes féroces, ils vivent dispersés dans les forêts, et

n'ont d'autre nourriture que la chair des oiseaux. Parfois, ils se livrent entre eux de cruels combats, et, alors, malheur aux vaincus! ils sont liés à des poteaux et engraissés pendant quelque temps comme de vils animaux; puis, dans d'horribles festins, accompagnés de danses et de hurlements frénétiques, ils servent de pâture à leurs bourreaux. »

Les premiers missionnaires qui pénétrèrent dans ces régions furent les Pères François Pinto et Louis Figueïra, tous deux de la Compagnie de Jésus. Partis de Pernambuco, l'an 1607, ils n'arrivèrent dans le Maranham qu'après avoir erré pendant une année entière dans d'épaisses forêts où ils eurent à souffrir toutes sortes de maux. Ils essayèrent de fonder une chrétienté dans les vallées d'Ybiapaba; mais l'année suivante, le Père Pinto fut massacré par les sauvages. Son compagnon ne parvint qu'avec peine à se soustraire à la férocité des Indiens; toutefois il fit vœu de retourner au Maranham dès la première occasion. Il y revint, en effet, l'an 1615, avec deux autres jésuites et continua pendant quatorze ans, au milieu d'incroyables fatigues, ses travaux apostoliques.

Comme la moisson devenait de jour en jour plus abondante, il se vit obligé de passer en Portugal pour y chercher du renfort. En 1643, il revint avec quatorze nouveaux compagnons ; mais ces intrépides apôtres, ayant fait naufrage à l'embouchure du fleuve des Amazones, périrent presque tous, les uns noyés dans les flots, les autres dévorés par des cannibales de la tribu des Aruans : trois seulement échappèrent à ce désastre.

Le sang de ces martyrs féconda une contrée jusque-là stérile, et la disposa à recevoir la bonne nouvelle du salut, de la bouche du Père Antoine Vieyra, l'illustre orateur des rois de Portugal, l'homme le plus éloquent de son pays. Ce digne émule de François Xavier, non moins célèbre par son génie que par sa vertu, ses travaux et les persécutions qu'il a endurées avec joie pour la gloire de Dieu, avait préféré aux applaudissements de la cour la vie pénible du missionnaire. L'an 1652, il s'était embarqué avec onze autres jésuites pour aller prêcher la foi aux peuples barbares du Maranham. Son nom demeura longtemps en bénédiction au milieu des Indiens, qui ne l'appelaient pas au-

trement que le *Grand Père*. Mais, malgré ses travaux immenses et ceux de ses successeurs, il restait encore beaucoup à faire quand Malagrida arriva dans ces contrées lointaines : nous verrons dans les chapitres süivants avec quel zèle le nouvel apôtre s'élança sur les traces de son illustre prédécesseur.

IV

Premiers travaux de Malagrida en Amérique.

(1721-1724)

Parmi les missionnaires du Maranham, les uns se dévouaient exclusivement au soin des colons européens établis sur les côtes de la mer ; les autres pénétraient dans l'intérieur des terres, à la recherche des sauvages, pour leur porter, au milieu des forêts, où ils vivaient dispersés, la lumière de l'Évangile et la connaissance de Jésus-Christ. Cette dernière mission était la plus pénible et la plus dangereuse, mais aussi la plus ambitionnée du Père Malagrida.

Cependant ses supérieurs ne la lui accordèrent pas sur-le-champ : ayant reconnu en lui un grand talent pour la prédication, ils le char-

gèrent d'annoncer la parole de Dieu aux habitants de Maranhao, de concert avec le Père Louis-Marie Bucharelli, le frère du célèbre François-Marie Bucharelli, qui fut martyrisé au Tonkin, le 11 octobre 1723; puis quelque temps après, ils le nommèrent prédicateur au collége de Para, ville éloignée de San-Luiz d'environ deux cents lieues.

Pour se rendre à sa nouvelle destination, Malagrida avait à traverser un pays couvert de forêts, sillonné de torrents, infesté d'animaux féroces et de sauvages qui le disputaient en férocité aux animaux eux-mêmes. Mais l'homme de Dieu était joyeux de souffrir pour la gloire de son divin Maître; un bâton à la main, et les épaules chargées d'un petit sac qui renfermait son bréviaire et les objets nécessaires pour le saint sacrifice, il se met en route à pied et, après un voyage fort pénible, arrive enfin à Para. C'était en 1722.

Persuadé que le moyen le plus efficace de gagner les âmes à Dieu est de prêcher d'exemple plus encore que de paroles, Malagrida se traça, dans sa nouvelle résidence, un plan de conduite qui devait le mener rapidement à une

grande perfection. Renfermé dans son humble cellule, il y passait de longues heures, soit à prier, soit à étudier les langues barbares des Indiens, afin de pouvoir travailler ensuite avec plus de facilité à leur conversion. Cet amour du recueillement, joint au zèle le plus ardent, lui attira bientôt la confiance de toute la communauté. Dans toutes les affaires épineuses, on venait prendre son avis : beaucoup de ses Frères le choisirent pour le confident de leurs secrets les plus intimes et pour directeur de leur conscience. Personne ne fut jugé plus capable que lui de diriger la congrégation des jeunes élèves du collége.

Cette belle institution, transplantée d'Italie sur le sol de l'Amérique, y portait des fruits non moins consolants que dans les colléges de l'Europe ; elle prospéra surtout sous la sage direction du Père Malagrida. A certains jours fixés, il rassemblait ses jeunes congréganistes, et, par des paroles pleines d'onction, leur inspirait une vive horreur du péché et enflammait leurs tendres cœurs d'un amour ardent envers la très-sainte Vierge. Il leur apprenait à unir la science à la vertu, leur exposait d'une manière claire et

attrayante les grandes vérités de la religion, leur enseignait des méthodes faciles pour faire chaque soir l'examen de conscience, les exhortait à l'obéissance envers les parents, au respect envers les maîtres, à la charité envers leurs compagnons; enfin, et par-dessus tout, il leur recommandait la fréquentation des sacrements et la fuite de tout ce qui pourrait flétrir en eux la belle fleur de la chasteté. Leur proposant pour modèles les Stanislas et les Louis de Gonzague, ces aimables patrons de la jeunesse, il les piquait d'une noble émulation, et leur disait souvent qu'ils devaient ressembler à ces jeunes saints par la vertu comme ils leur ressemblaient par l'âge.

Mais ces soins que Malagrida prodiguait à la jeunesse du collége, n'étaient pas capables d'épuiser son zèle. Depuis qu'il était arrivé à Para, il avait pu remarquer maintes fois la corruption profonde qui régnait dans cette ville et dans les villages environnants. Son cœur d'apôtre gémissait de voir tant d'âmes sous l'esclavage du démon : de concert avec le Père Arnolfini, homme d'une vertu éprouvée, il résolut d'arrêter les progrès du mal. Comme

autrefois le grand apôtre des Indes, il parcourut les rues de la ville et invita les habitants à venir écouter, pendant huit jours seulement, la parole de Dieu. Attiré par la nouveauté du spectacle, le peuple accourut en foule. Alors, le zélé missionnaire, bien qu'il ne parlât pas encore facilement la langue portugaise, dépeignit avec de si vives couleurs l'outrage fait à Dieu par le péché et le danger où est le pécheur de tomber dans les flammes éternelles, que tout l'auditoire éclata dès le premier jour en sanglots et en gémissements. Après le sermon, hommes et femmes vinrent en foule se jeter aux pieds du prédicateur pour lui faire l'aveu de leurs fautes, au milieu d'abondantes larmes de repentir. Le même spectacle se renouvela les jours suivants, et, au bout de la semaine, la ville avait, pour ainsi dire, changé d'aspect, tant était grand le nombre des conversions opérées par l'homme de Dieu.

De la ville de Para, Malagrida passa dans les bourgades voisines, où sa parole produisit des changements non moins admirables. Il poussa ses excursions apostoliques jusqu'à la ville de Caété, éloignée de Para d'environ cent lieues.

Ni le tourment de la faim et de la soif, ni les chemins hérissés de ronces et d'épines, à travers d'épaisses forêts, ni les torrents qu'il rencontrait sur sa route, ne purent ralentir son ardeur. Lorsqu'il fut arrivé à Caété, il n'y trouva pour habitation qu'une méchante masure, ouverte à tous les vents, et où il fut en proie à toutes les souffrances de la faim. « C'est à peine, écrivait-il lui-même, si mon compagnon trouve pour lui un morceau de pain, mendié de porte en porte; pour moi, je reste quelquefois des jours entiers sans prendre aucune nourriture. » Ainsi la Providence voulait-elle l'habituer peu à peu aux rudes travaux qu'il allait entreprendre pour la gloire de Dieu, au milieu des peuplades indiennes.

V

Malagrida au milieu des sauvages Tobajaras, Caïcaïsès et Guanarès.

(1724-1726)

Tandis que le Père Malagrida travaillait à ranimer la ferveur et la piété parmi le peuple de Para, il reçut tout à coup de ses supérieurs l'ordre de revenir à San-Luiz. A peine y fut-il arrivé, après un voyage dangereux et pénible, qu'on le nomma administrateur de la mission des Tobajaras : c'était la charge, que l'homme de Dieu, dans son saint zèle, ambitionnait depuis longtemps. Plein de joie, il reprit, le bourdon à la main, son petit bagage sur ses épaules et se dirigea seul, pieds nus, vers les néophytes confiés à ses soins.

La mission des Tobajaras était située à une

vingtaine de lieues de San-Luiz, et comprenait toute la rive gauche du fleuve Itapicuru. Trois peuplades indiennes, dont la plus connue est celle des Tupinambas, formaient comme le noyau de cette nouvelle chrétienté : il y avait là pour le Père Malagrida de quoi exercer largement son zèle apostolique.

Une fois installé dans sa petite cabane au milieu de ces barbares, il se mit à cultiver avec la tendresse d'un père ces âmes grossières et dégradées, qui jusque-là s'étaient livrées sans frein à toute la fougue de leurs passions. Réunissant les néophytes autour de lui, il leur expliquait le catéchisme, leur apprenait les prières de l'Église, leur parlait des récompenses et des châtiments de l'autre vie, et sans jamais se laisser rebuter ni par leur brutalité, ni par leur ignorance, il épuisait toutes les ressources de la charité la plus ingénieuse pour leur inspirer des sentiments chrétiens. Plus d'une fois, il se vit payé d'ingratitude et d'outrages ; mais que lui importait? à l'exemple de son divin Maître, il eût volontiers donné jusqu'à la dernière goutte de son sang pour arracher ces âmes à la puissance du démon.

Sur cette même rive de l'Itapicuru, non loin de la tribu des Tobajaras, étaient campés les Caïcaïsès, peuplade féroce, dont la conversion au christianisme offrait les plus grandes difficultés. Depuis longtemps ces barbares avaient fait leur soumission aux Portugais ; mais, au mépris de tous les traités, ils dévastaient sans cesse les villages et les plantations de leurs nouveaux maîtres. Les colons portugais marchèrent contre eux, les armes à la main et les forcèrent de se retirer au fond de leurs forêts. Mais quelque temps après, grâce aux PP. Tavarès et François Cardoso, ces barbares, fatigués de leur vie errante au milieu des bois, et refoulés d'ailleurs par des tribus ennemies, renouvelèrent leur traité et demandèrent avec instance des missionnaires pour être instruits dans la religion du vrai Dieu. On se rendit à leur désir et leur tribu fut réunie à celle des Tobajaras, confiée aux soins du Père Malagrida.

Ces nouveaux néophytes devaient coûter au zélé missionnaire bien des peines et des fatigues. Les Caïcaïsès, plongés dans un fétichisme grossier, paraissaient ignorer com-

tement l'existence de Dieu : leur langue était barbare, leur intelligence abrutie par l'excès des débauches les plus honteuses. Sans vêtements, sans habitations fixes, sans ressources, ils vivaient, au jour le jour, du produit de leur chasse ou de leur pêche.

Le premier soin de Malagrida fut d'apprendre leur langue ; puis, par des paroles bienveillantes et par quelques petits présents, il chercha à gagner peu à peu leur confiance. Il leur faisait de fréquentes visites dans leurs cabanes, prodiguait ses soins aux malades, leur apportait quelques friandises qu'il avait mendiées pour eux, et souvent, pour les nourrir, il se privait lui-même de ce qui devait soutenir ses forces défaillantes. Au moyen de mille industries que lui suggérait son inépuisable charité, il parvint en assez peu de temps à se concilier l'estime et même l'affection de ces barbares, qui finirent par l'écouter avec plaisir : leur caractère farouche s'adoucit sous la bénigne influence de la doctrine céleste ; ils renoncèrent à leur vie brutale et enfin le zélé missionnaire, qui n'avait cessé d'implorer sur ses travaux les bénédictions du ciel, eut la conso-

lation de régénérer dans les eaux du baptême la plus grande partie de cette tribu sauvage. Mais déjà il songeait à de nouvelles conquêtes.

A quatorze jours de navigation de San-Luiz, sur les bords de la rivière de Codo, qui se jette dans le fleuve Itapicuru, habitait la tribu féroce des Guanarès. A la voix du Père Jean Villar, jésuite portugais, ils étaient sortis des forêts pour fixer leur séjour dans un lieu moins sauvage. Mais bientôt la petite vérole ayant exercé parmi eux de grands ravages, ils abandonnèrent le Père Villar, brûlèrent leurs habitations, et reprirent le chemin des forêts. Cependant, depuis qu'ils avaient goûté les douceurs d'une vie plus civilisée, les bois n'avaient plus pour eux le même charme : au bout de quelques années, ils envoyèrent une députation au gouverneur du Maranham, Bernard Pereyra de Berredo pour renouer l'alliance rompue : le traité fut conclu, mais à condition qu'ils fourniraient trente Indiens, armés de flèches, pour combattre les Barbados, autre tribu sauvage, qui faisait beaucoup de mal aux colons portugais. Les envoyés des Guanarès feignirent d'agréer ces conditions et firent au gouverneur de belles

promesses : ils engagèrent même le Père Villar à revenir au milieu d'eux.

Heureux d'avoir trouvé enfin l'occasion de gagner des âmes à Dieu, l'intrépide missionnaire s'embarque aussitôt avec quelques néophytes, pour se rendre auprès de ces barbares : il était suivi d'une petite troupe de soldats bien armés, qui devaient aller combattre les Barbados. A son arrivée, il est reçu par les sauvages avec les démonstrations d'une joie sincère : déjà il conçoit les plus belles espérances. Malheureusement, parmi les envoyés Guanarès qui étaient venus à San-Luiz, il s'était trouvé un de ces Barbados qu'on voulait attaquer ; à son retour, cet Indien avait averti ses compagnons de tout ce qui se tramait contre eux ; et déjà on s'était donné le mot pour surprendre et massacrer les soldats portugais. Au moment où ces derniers s'y attendaient le moins, ils voient fondre sur eux avec des hurlements terribles une troupe nombreuse de sauvages, armés de flèches et de massues : le Père Villar veut leur adresser quelques paroles, mais l'un d'eux l'étend mort à ses pieds d'un coup de massue : la plupart de ses compagnons éprouvent le même

sort ; à peine quelques-uns parviennent-ils à se sauver dans leurs barques.

Les barbares, après avoir dépouillé de ses habits le cadavre du saint martyr, le jetèrent dans le fleuve : trois jours après, on le retrouva intact sur le rivage, au milieu des autres corps morts, qui déjà tombaient en dissolution. Chose merveilleuse ! il était entouré d'oiseaux de proie et d'une multitude de ces poissons voraces, que les Indiens ont appelés *piranha* ou poissons diables : mais aucun de ces animaux n'avait osé toucher aux restes précieux du martyr : sa tête était entourée d'une auréole lumineuse et un sang vermeil coulait de ses blessures, embaumant les airs d'une agréable odeur.

Ce fut le 27 août de l'année 1719 (1), que succomba le Père Villar. Le ciel vengea bientôt la mort de son fidèle serviteur : une épidémie terrible enleva presque tous les enfants des Guanarès ; le misérable qui avait trempé ses mains dans le sang du missionnaire fut rongé tout vivant par la vermine, et termina sa vie dans d'horribles souffrances ; tellement que ses

(1) *Voy.* P. Franco, *Synopsis*, anno 1719, p. 459.

parents mêmes ne pouvaient s'empêcher de reconnaître la vengeance de Dieu. Craignant la juste colère des Portugais, les meurtriers allèrent s'établir plus loin, sur les rives du fleuve Iguara. De là, ils ne cessaient de faire une guerre cruelle et implacable aux Caïcaïsès, au milieu desquels nous avons laissé le Père Malagrida.

Pour mettre un terme aux maux de ses chers néophytes, l'intrépide apôtre résolut de pénétrer jusqu'à cette peuplade farouche, afin de la gagner à Jésus-Christ. Il essaya donc, à l'aide de quelques présents, de se concilier la faveur de plusieurs Guanarès; puis, sur leur propre invitation, il se rendit au milieu d'eux avec une vingtaine de catéchumènes de la tribu des Caïcaïsès. A son arrivée, il trouva l'accueil le plus bienveillant : les sauvages coururent en foule au-devant de lui, et le saluant comme leur père, le conduisirent en triomphe dans une cabane de feuillage, où ils l'invitèrent à se reposer des fatigues de la route. Malagrida était loin de soupçonner la perfidie de ses hôtes : le soir venu, il se livra sans crainte à un sommeil paisible.

Au milieu de la nuit, les barbares rassemblent le conseil des anciens : le plus âgé de tous, se levant au milieu d'eux, prend la parole, pour rappeler une à une les injures qu'ils ont eu à souffrir jusqu'ici des Caïcaïsès, leurs ennemis : « Voici venu, dit-il en terminant, le moment de nous venger. Demain, à la pointe du jour, pendant qu'ils seront encore plongés dans le sommeil, massacrons-les tous jusqu'au dernier. » L'avis fut adopté d'une voix unanime et le conseil se sépara en silence.

Aux premières lueurs du jour, le Père Malagrida entend soudain retentir à ses oreilles une voix mystérieuse, qui lui dit : « Hâtez-vous de prendre la fuite! vous courez un grand danger! » Réveillé en sursaut, il regarde autour de lui sans apercevoir personne ; il ne doute plus alors que ce ne soit un avertissement de son ange gardien. En effet, quelques instants après, les catéchumènes Caïcaïsès se précipitent dans sa tente, en criant : « Le baptême! le baptême! Voici les Guanarès! Entendez-vous leurs cris de mort!.... » Ils n'ont pas encore achevé de parler, que déjà, leurs ennemis, armés de flèches et de massues, envahissent la

cabane avec des hurlements terribles ; bientôt tout alentour, le sol est jonché de mourants baignés dans leur sang. A ce spectacle, Malagrida, sans songer au péril qui le menace, court chercher un vase plein d'eau ; puis, rejoignant ses infortunés compagnons étendus à terre, mourants et couverts de blessures, il se penche de l'un à l'autre, les excite au regret de leurs fautes et leur ouvre à tous par le baptême les portes du ciel. Il finissait à peine de baptiser la dernière victime, quand les barbares, se précipitant avec fureur sur lui, le dépouillent de ses vêtements et le lient avec des branches flexibles à un gros tronc d'arbre. Puis, courant à sa cabane, ils pillent tout ce qu'ils trouvent, et livrent à d'horribles profanations le calice et les autres objets sacrés que Malagrida avait apportés pour célébrer les saints mystères. Enfin, s'emparant des ornements sacerdotaux, ils s'en disputent les lambeaux pour s'en revêtir ; et ainsi couverts, l'un de la chasuble, l'autre d'un morceau de l'aube, ils vont exécuter autour de la victime liée à l'arbre, des danses frénétiques, mêlées d'affreux hurlements. Pendant ce temps, le généreux

missionnaire, les yeux levés vers le ciel, remerciait Dieu de l'avoir jugé digne de souffrir pour la gloire de son saint nom.

Quand les barbares furent fatigués de crier et de danser, ils réunirent une seconde fois le conseil pour décider du sort de leur prisonnier. Tous les chefs de la tribu n'eurent qu'une voix pour demander sa mort, et le plus robuste d'entre eux fut désigné pour exécuter la sentence. Alors, ce barbare, le corps nu et hideusement barbouillé de couleur rouge, un panache de plumes sur la tête et une énorme massue sur l'épaule, s'avance fièrement vers le martyr et se promène lentement autour de lui, en entre-choquant avec grand bruit des pièces de bois attachées à ses coudes et à ses talons : de temps en temps, par un cri perçant, il annonçait à la victime que sa dernière heure avait sonné.

Cependant, les yeux levés vers le ciel, et le visage illuminé d'une sainte joie, Malagrida rendait grâces à Dieu de pouvoir cueillir enfin cette palme du martyre, après laquelle il soupirait depuis si longtemps. Dans de ferventes prières, il suppliait le ciel de pardonner à ses

bourreaux et de faire briller à leurs yeux la lumière de la vraie foi. Enfin, le barbare, s'approche de la victime ; déjà il lève sa massue redoutable quand, une vieille Indienne se jetant au devant de lui et saisissant son bras : « Arrête, s'écrie-t-elle, garde-toi de tuer l'envoyé du Grand-Esprit ! sa mort te serait funeste ; j'ai connu celui qui tua, il y a quelques années, la première *Robe noire*, qui vint ici ; je l'ai vu mourir d'une mort horrible, rongé par les vers, au milieu des plus cruelles souffrances ! » A ces mots, le sauvage laisse retomber sa massue : l'Indienne court chez les chefs de la tribu et leur persuade de faire partir au plus tôt cet homme, dont la mort attirerait sur eux les plus grands malheurs. Aussitôt les Guanarès brisent les liens de Malagrida, et, le poussant rudement devant eux, le mènent jusque sur la rive du fleuve Itapicuru ; puis, après l'avoir jeté dans un canot qu'ils détachent de la rive, ils l'abandonnent sans pitié au courant des flots.

Entraîné par les eaux, le généreux serviteur de Dieu ne pouvait détacher les yeux de la rive inhospitalière où il avait été sur le point de verser son sang pour Jésus-Christ : des larmes

de regret baignaient son visage! Tout à coup de la forêt qui borde le fleuve, il entend sortir une voix plaintive, répétant ces mots : « Père, Père! » Après bien des efforts, il parvint à s'approcher du rivage, et, à travers les broussailles, il put apercevoir alors une forme humaine, qui se traînait en rampant vers le bord de la rivière. Bientôt il reconnaît un jeune enfant Caïcaïsès, qui l'avait suivi chez les Guanarès pour le servir à l'autel. Pendant le massacre des néophytes, ce pauvre enfant avait reçu une large blessure à la tête et avait été laissé pour mort par les ennemis; mais, ayant repris connaissance, il avait profité du tumulte pour se réfugier dans la forêt, et de là, il avait aperçu le Père Malagrida dans sa barque au milieu du fleuve.

Heureux de pouvoir sauver ce cher enfant, qu'il aimait comme un fils, Malagrida le fit monter dans son canot, lava ses blessures et les lui banda avec un morceau de sa soutane. Tout faible qu'il était, le jeune Indien saisit alors la perche qui servait de rame, et dirigea la barque avec tant de dextérité qu'au bout de trois jours, ils arrivèrent à la bourgade des Caïcaïsès. Ils

étaient pâles et défigurés, plus semblables à des spectres qu'à des hommes. Depuis quatre jours Malagrida n'avait pris d'autre nourriture qu'un vieux morceau de cuir; ses dents étaient tellement serrées, qu'il fallut les séparer avec un instrument en fer. Pour le jeune enfant, il ne put résister à tant de souffrances, et quelques jours après il succomba.

En apprenant le massacre de leurs parents, les Caïcaïsès s'abandonnèrent au plus violent désespoir : se rassemblant en foule autour de la cabane de Malagrida, ils lui redemandaient avec des cris déchirants les victimes qu'il avait conduites à la mort. « Rends-nous nos pères, rends-nous nos époux, nos frères, nos fils; c'est toi qui les as perdus, c'est toi qui les as menés à la mort. » De nouvelles lamentations interrompaient ces dures paroles, le cœur du missionnaire en était brisé; enfin, à force de douceur et de bonté, il parvint à consoler la douleur de ses néophytes et à sécher leurs larmes (1).

(1) Le biographe latin a lu tous les détails de ce chapitre dans une relation écrite par Malagrida lui-même.

VI

Malagrida chez les Barbados.

(1726-1727)

Le Père Malagrida continuait de fertiliser de ses sueurs les chrétientés naissantes des Tobajaras et des Caïcaïsès, supportant avec une patience admirable les fatigues d'une si rude mission, quand, vers la fin de l'année 1725, il trouva une occasion favorable pour se rendre dans la tribu des Barbados, auxquels il désirait depuis longtemps porter la parole du salut.

Les Barbados, ainsi appelés parce qu'ils laissaient croître leur barbe, contrairement à l'usage des autres Indiens, avaient dressé les huttes de leur tribu au milieu d'une grande forêt, non loin des rives du Meary, à neuf ou dix

journées de navigation de l'embouchure de ce fleuve. C'était la nation la plus belliqueuse de ces contrées : plus encore que les autres Indiens, ils avaient en horreur toute espèce de vêtements; en guise d'ornement, ils introduisaient dans leur lèvre inférieure, percée à cet effet, un anneau auquel ils suspendaient une assez grosse pierre ronde.

Plusieurs fois les Portugais avaient essayé de soumettre ces barbares; mais toujours ils avaient été repoussés. La charité du Père Jean Tavarès fut plus puissante; il décida cette peuplade farouche à sortir des forêts pour aller s'établir sur les rives de l'Itapicuru. Poussés par la curiosité, quelques chefs de la tribu s'avancèrent un jour jusqu'à la bourgade des Caïcaïsès au milieu desquels se trouvait Malagrida. A la nouvelle de leur arrivée, le missionnaire rassemble à la hâte des haches, des couteaux et d'autres objets de ce genre, qui puissent plaire aux barbares; puis, chargé de ces présents, il va trouver les chefs Barbados et met en œuvre toutes les ressources de son éloquence pour leur persuader de quitter leur religion grossière et de suivre la doc-

trine du vrai Dieu, comme les tribus voisines des Caïcaïsès et des Tobarajas.

Les Barbados semblèrent accueillir favorablement les propositions de l'homme de Dieu; ils l'invitèrent même à venir au milieu d'eux, et lui promirent d'aller à sa rencontre pour le conduire dans leur tribu.

Après avoir renouvelé plusieurs fois ces promesses, ils firent leurs adieux à Malagrida de la façon la plus cordiale et le laissèrent plein d'espérance.

Remettant alors sa chère mission des Tobajaras et des Caïcaïsès entre les mains d'un autre jésuite, l'apôtre du Maranham retourna au collége de San-Luiz pour prendre les instructions de ses supérieurs et faire les préparatifs de son prochain voyage chez les Barbados. Il réunit une grande provision de haches, d'hameçons, de couteaux; et d'autres objets de ce genre, avec lesquels il était sûr de gagner les bonnes grâces des sauvages; puis, sans s'effrayer des dangers, il partit pour la réduction de Maracu, située à vingt lieues de San-Luiz. Là, il s'adjoignit quatre vigoureux Indiens de la tribu des Guajajaras pour lui servir de rameurs, et,

comme il ignorait la langue des Barbados, il prit pour interprète un jeune sauvage de cette tribu, qui avait été baptisé et élevé au collége de Maranham. Un brave Portugais brigua encore l'honneur d'accompagner le missionnaire dans son excursion apostolique.

Avec cette petite troupe, Malagrida monte dans une légère embarcation et, suivant le cours du Pindaré jusqu'à son confluent avec le fleuve Meary, il remonte ce dernier jusqu'à sa source, dans le territoire des Barbados. Depuis neuf jours il naviguait ainsi, sans jamais apercevoir les sauvages qui devaient venir à sa rencontre; enfin, le dixième, il voit s'élancer d'un taillis voisin du fleuve quelques Indiens qui étaient là en observation pour épier son arrivée. Après avoir salué le missionnaire avec de grands cris de joie, ils volent avertir leurs compagnons, et bientôt, la tribu tout entière, se portant en foule vers le rivage, entoure Malagrida et lui donne des marques d'une sincère amitié!

Toutefois, sans attendre que le Père leur distribue lui-même ses petits présents, ils se jettent sur la barque et dérobent tout ce qui s'y

trouve, sans même épargner une petite provision de sel, qu'ils dévorent avec délices : à peine Malagrida parvient-il à sauver du pillage son calice et les autres objets sacrés.

Sans se laisser déconcerter par ce premier acte de violence, il pria ses nouveaux hôtes de le conduire vers leurs cabanes : après une marche de six heures, au milieu des broussailles et des ronces, il arriva enfin au lieu du campement. Aussitôt il se vit assiégé par une foule de vieillards, de femmes et d'enfants, attirés par l'espérance de recevoir quelque présent. Mais, quand ils virent que le missionnaire n'avait plus rien à leur distribuer, ils s'éloignèrent avec humeur, et dès le lendemain, toute la tribu abandonnait le Père et ses compagnons pour aller camper ailleurs.

Que faire au milieu de ces immenses forêts, sans provisions, sans abri contre les intempéries de l'air, et la voracité des bêtes féroces? Plein de confiance en Dieu, l'intrépide missionnaire ne perd pas courage : décidé à rester, malgré tous les obstacles, au milieu de cette peuplade sauvage, qu'il voulait à toute force arracher au joug du démon, il ordonne à ses

compagnons de construire avec des branches d'arbre, une petite cabane où ils puissent s'abriter contre la pluie et le vent. Lui-même, il dresse un petit autel, sur lequel ensuite, il eut la consolation d'immoler chaque jour la victime sans tache pour le salut de ces barbares. C'était dans la célébration des saints mystères, qu'il puisait les forces nécessaires pour supporter avec joie toutes les souffrances de sa nouvelle existence au milieu du désert.

Aux tourments de la faim venaient se joindre les piqûres des moustiques, qui ne lui laissaient de repos ni le jour, ni la nuit; pour toute nourriture, il n'avait que des herbes ou des racines sauvages, détrempées dans l'eau. Parfois, ses compagnons, allant à la chasse, lui rapportaient quelque oiseau; mais bientôt cette ressource lui manqua; les quatre Indiens, fatigués de cette vie de privations, partirent un beau matin et disparurent dans les bois pour ne plus revenir : resté seul, avec son fidèle Portugais et le jeune interprète, Malagrida fut en proie à toutes les horreurs de la faim : dans sa détresse il allait mendier auprès des Barbados quelques

fruits ou racines amères, mais souvent, il ne recueillait que des outrages.

Un jour, qu'il errait dans les bois, pour chercher quelques racines, il rencontra un des Barbados, dépeçant une bête qu'il venait de percer de ses flèches. Malagrida s'approche du chasseur et le prie avec douceur de lui donner un morceau de sa proie, disant que depuis deux jours il n'a rien mangé; mais le sauvage, sans rien lui répondre, appelle son chien et lui jette un lambeau de chair. « Pourquoi donc, lui demande alors Malagrida, donnes-tu cet aliment à ton chien plutôt qu'à moi? — C'est que mon chien, reprend le sauvage, m'aide à la chasse, et toi, tu ne viens à moi que pour manger. » C'est ainsi que ces barbares savaient apprécier le dévoûment du saint missionnaire.

Mais rien ne pouvait le rebuter : usant de mille industries, que lui suggérait son zèle, il allait trouver les Indiens dans leurs cabanes, leur parlait avec un saint enthousiasme des beautés du christianisme, et les amenait insensiblement à la connaissance des grandes vérités de la religion. Il eut la consolation de baptiser, à l'insu de leurs parents, un assez

grand nombre d'enfants moribonds, qui allèrent bientôt rejoindre au ciel les chœurs des anges. Mais le démon, frémissant de voir échapper ces victimes, profita de la circonstance de leur mort, pour susciter contre le missionnaire une furieuse tempête.

Il y avait dans la tribu certains sorciers très-influents parmi ces peuples superstitieux ; l'ennemi des hommes leur inspira d'accuser le prêtre du vrai Dieu de tuer les enfants au moyen d'« une eau mystérieuse qu'il leur verse sur le front. » Cette accusation produisit l'effet qu'on devait en attendre ; les sauvages devinrent de plus en plus défiants vis-à-vis de Malagrida.

Depuis quelque temps, un jeune enfant des Barbados avait été baptisé pendant une maladie dangereuse, et avait conçu pour le Père une si vive affection qu'il ne pouvait presque plus se séparer de lui. A l'instigation des sorciers, ses parents lui défendirent d'aller désormais avec le missionnaire, le menaçant de le faire mourir s'il désobéissait à leur commandement.

Quant au jeune interprète, il fut aussi contraint d'abandonner le Père et de revenir dans

sa famille. Il ne restait donc plus à Malagrida d'autre compagnon que son fidèle Portugais, heureux de partager les souffrances de son bon Père.

Mais là ne s'arrêta pas la persécution des sorciers; ces suppôts de l'enfer rassemblèrent le conseil de la tribu, et sur leur demande, on prit la résolution de se délivrer de ces deux hôtes dangereux. Pendant trois nuits, selon leur coutume, ils firent les apprêts de l'horrible attentat qu'ils méditaient. Le corps peint d'un mélange hideux de noir et de rouge, la tête ornée de plumes bigarrées, ils exécutaient des danses frénétiques, et poussaient des clameurs dont retentissaient au loin toutes les profondeurs de la forêt.

Malagrida ne savait à quels dessins attribuer ces transports de joie féroce; cependant, il n'en augurait rien de bon. En effet, dès le troisième jour, de grand matin, il voit accourir vers sa cabane les deux jeunes néophytes qu'on avait arrachés de ses bras. « Père, hâte-toi de fuir; on veut te tuer! Viens avec nous; nous essayerons de te sauver, dussions-nous mourir avec toi!.. »

Malagrida ne put retenir ses larmes en voyant le dévoûment et le tendre attachement de ces deux jeunes enfants ; il essaya de leur persuader de se soustraire à la mort qui les menaçait, et de regagner en secret les cabanes de leurs parents ; mais les jeunes chrétiens le supplièrent avec larmes de ne pas les renvoyer. « O Père bien-aimé, lui dirent-ils, nous voulons monter avec toi au ciel ; viens, fuyons ; il en est temps encore!—Où fuir? Vous savez bien, mes enfants, que nos ennemis nous entourent de tous côtés ! partout où nous irons, ils nous poursuivront et sauront bien nous atteindre... — Voici notre guide, reprend alors l'un des jeunes néophytes, en saisissant, par une inspiration subite, le crucifix que le Père portait à son cou ; prends cette croix et porte-la devant toi, de manière que le visage de Notre-Seigneur soit tourné vers nos ennemis ; cette croix les rendra aveugles et ils nous laisseront passer sans nous faire aucun mal. » Malagrida crut reconnaître dans ces paroles prononcées par un enfant la voix de Dieu ; il prit donc le crucifix à la main, le tint élevé dans les airs, du côté des ennemis, et se mit en route avec son fidèle Portugais et les

deux jeunes Indiens, ses guides : ils marchèrent ainsi en silence au milieu des bois, et se dirigèrent vers la rive du Meary d'où ils espéraient pouvoir regagner aisément les plantations des Européens. Mais au bout de quelque temps les deux guides perdirent le sentier, et, de détours en détours, ils s'engagèrent si avant dans la forêt qu'ils désespéraient de trouver aucune issue.

Cependant, à l'heure fixée, les barbares altérés de sang se précipitent dans la cabane de Malagrida pour exécuter l'horrible complot : ils la trouvent déserte ; frémissant de rage, ils se mettent à la poursuite des fugitifs et s'élancent dans toutes les directions à la piste de leur victime. Pendant ce temps, Malagrida et ses compagnons erraient à l'aventure dans la forêt, au milieu de cruelles angoisses. A chaque instant, ils craignaient de tomber entre les mains de leurs ennemis, dont ils entendaient au loin les cris mêlés aux hurlements des tigres et des autres bêtes de la forêt; ils ne pouvaient avancer qu'en se traînant à travers les ronces et les épines qui les mettaient tout en sang. Les deux Indiens eux-mêmes, habitués pourtant à par-

courir ces fôrêts, auraient perdu courage si Malagrida ne les avait soutenus de son exemple et de ses paroles consolantes. Enfin, après deux jours de souffrances inouïes, bien qu'ils eussent pris d'abord une route tout opposée à celle qu'ils devaient tenir, ils se trouvèrent tout à coup sur la rive du Meary qu'ils désespéraient déjà de retrouver jamais.

Mais où prendre une barque dans ces solitudes affreuses? Pour y suppléer, les deux Indiens coupèrent de jeunes arbrisseaux, et, entrelaçant les branches entre elles, firent deux radeaux informes sur lesquels tous quatre s'abandonnèrent au courant du fleuve qui les entraîna avec une effrayante rapidité. Ils voguaient ainsi à la merci des flots, quand soudain un cri effroyable s'élève du rivage : c'étaient les Barbados; quelques instants de plus et Malagrida avec ses compagnons se trouvaient en leur puissance; frémissant de rage, les barbares aperçurent au loin leur victime fendant les flots; longtemps ils suivirent des yeux la frêle embarcation ; les radeaux disparurent au loin derrière un tournant du fleuve, et les sauvages, désespérant de les rejoindre, regagnèrent les pro-

fondeurs des bois, en maudissant les sorciers qui n'avaient pu prévoir la fuite de la Robe-Noire.

Délivrés de ce péril imminent, les quatre fugitifs poursuivirent leur navigation hasardeuse, rendant grâces à Dieu d'avoir échappé à la fureur de leurs ennemis. Cependant ils n'étaient pas encore au terme de leurs maux : les radeaux étaient trop mal construits pour résister longtemps à la violence du courant ; entraînés avec rapidité, ils allèrent se briser vers le soir contre un tronc d'arbre flottant sur le fleuve, et, à l'instant même, tous quatre furent submergés dans les eaux. Heureusement, les deux jeunes Indiens étaient d'excellents nageurs : sans eux, Malagrida eût péri infailliblement ; mais ils le saisirent d'un bras vigoureux et le ramenèrent sain et sauf au rivage. Sans pouvoir sécher ses vêtements, l'apôtre s'enfonce de quelques pas dans la forêt, et, se jetant à genoux au pied d'un arbre, il se met en prières : malgré ses fatigues, il prolongea son oraison toute la nuit jusqu'au lendemain matin. « Jamais, disait-il plus tard, Dieu ne m'a comblé de tant de faveurs célestes que dans cette nuit d'heureux souve-

nir ! Pendant que j'étais plongé dans la contemplation de sa bonté, qui m'avait sauvé de tant de périls, il me sembla voir un coursier, richement enharnaché et prêt à s'élancer dans la carrière. Je crus reconnaître à ce symbole que Dieu m'appelait aux excursions lointaines dans les pays où les missionnaires n'avaient pas encore pénétré. En même temps, j'entendis comme une voix qui m'assura que nous touchions au terme de nos fatigues. » L'événement prouva que cette vision n'avait rien d'illusoire : un prodige vint la confirmer dès le lendemain.

Après avoir pris un peu de repos sur la terre nue et réparé leurs forces défaillantes en mangeant quelques racines amères, les compagnons de Malagrida construisirent un autre radeau qu'ils abandonnèrent comme le premier au caprice des flots. Au bout de quelque temps, ils rencontrèrent, dans un petit enfoncement du fleuve, une barque pourvue d'autant de rames qu'ils étaient de rameurs : étonnés de trouver une embarcation dans un lieu si désert, ils abordent au rivage et cherchent à découvrir sur le sable les traces de ceux qui ont amené le canot : ne trouvant absolument rien qui

trahît le passage d'êtres humains, ils poussent des cris : l'écho seul des bois leur répond; alors, après avoir attendu encore quelque temps, ils se décident à monter dans le canot que la Providence semblait avoir voulu leur préparer dans ces lieux solitaires. Pleins de reconnaissance pour ce nouveau bienfait, ils rament avec ardeur, et bientôt l'un des jeunes Indiens, poussant un cri de joie, signale, dans le lointain, les plantations portugaises sur les bords du Meary. Lorsque la petite embarcation eut touché le rivage, tous les colons, qui pleuraient déjà la mort de Malagrida, persuadés qu'il avait été massacré par les Barbados, accoururent à sa rencontre et le reçurent au milieu de joyeuses acclamations. On lui prodigua les soins les plus empressés, et, quand il fut un peu remis de ses fatigues, on lui donna une barque plus commode qui le conduisit au collége de San-Luiz de Maranham.

VII

Malagrida professeur de littérature au collége de San-Luiz.

(1727-1728.)

Quand une grande âme d'apôtre est embrasée du zèle de la gloire de Dieu, il n'est plus ni fatigues, ni souffrances, capables d'éteindre en elle ce feu dévorant; travailler pour Dieu, c'est sa vie; souffrir pour Dieu, c'est son bonheur. Ainsi en était-il de Malagrida.

Quelques semaines à peine se sont écoulées depuis qu'il est de retour au milieu de ses frères, ravis de le revoir; et déjà il soupire après de nouvelles fatigues et de nouvelles conquêtes. Les larmes aux yeux, il va se jeter aux pieds de son supérieur, et lui demande la permission de retourner chez les peuplades sau-

vages; mais le supérieur, lui faisant entendre qu'il a besoin de ses services au collége de Maranham, l'apôtre sait faire le sacrifice généreux de ses inclinations les plus chères, et, avec autant de zèle qu'il en mettait à poursuivre les Indiens dans leurs forêts, il se charge du soin d'enseigner les belles-lettres aux jeunes religieux de la Compagnie. Mais en même temps, qu'il initiait ses élèves aux secrets de l'éloquence sacrée et profane, il voulait en faire des apôtres, capables de marcher un jour sur ses traces et de travailler comme lui à la conversion des sauvages. Ses efforts ne restèrent pas inutiles; ses paroles, comme des traits de feu, pénétraient jusqu'au plus intime de ces jeunes âmes et réveillaient en elles le désir de faire de grandes choses pour la gloire de Dieu.

Cependant les occupations de l'enseignement n'épuisaient pas le zèle de Malagrida; il lui fallait encore d'autres travaux et l'on ne pouvait comprendre comment il ne succombait pas à tant de fatigues. Tantôt dans le confessionnal, tantôt dans la chaire, tantôt au chevet des malades et des mourants; à tous les instants du jour et de la nuit, il était au service de tous ceux qui

le demandaient. Le ville de San-Luiz fut trop étroite pour son activité; tous les dimanches il se rendait dans quelques-uns des villages voisins pour annoncer la parole de Dieu aux habitants des campagnes. Suivons-le dans une de ces expéditions.

Le samedi soir, à peine descendu de sa chaire de littérature, il se mettait en route, toujours pieds nus, et sans autre viatique que son bréviaire et son bâton. Il faisait ainsi quatre ou cinq lieues, et, pour charmer les ennuis du voyage, il récitait son office ou se plongeait dans de profondes contemplations, tellement absorbé dans sa prière, qu'il ne s'apercevait même pas que ses pieds, déchirés par les ronces, laissaient derrière lui une longue traînée de sang. Sous la pluie, sous le soleil, à travers les halliers et les torrents, sur un sol brûlant et sablonneux, qui s'enfonçait sous ses pas, il avançait toujours; enfin tout haletant, couvert de sueur ou trempé par la pluie, il arrivait, après une marche de quatre à six heures, au terme de son voyage, à la tombée de la nuit.

Aussitôt il se rendait à l'église, où l'attendait une foule de fidèles, Portugais ou Indiens, ac-

courus des environs. Sans changer de vêtements, il montait en chaire et dans une allocution pathétique, il invitait le peuple à la pénitence; puis, il s'enfermait au confessionnal, pour ne plus le quitter jusques après minuit. Comme il devait dire la messe le lendemain, il ne pouvait plus alors prendre aucune nourriture; et, restant à jeun, il se mettait en oraison pour n'interrompre sa prière que pendant quelques moments de sommeil, après lesquels il poursuivait son oraison jusqu'à l'aube du jour. Dès l'aurore, il se rendait de nouveau au confessionnal, assiégé par une foule de pénitents, et n'en sortait qu'un peu avant midi, pour remonter en chaire, et prononcer un discours qui servait aux fidèles de préparation à la sainte communion. Après le sermon, il célébrait la messe, distribuait lui-même la communion, puis faisait à haute voix l'action de grâces, avec tant d'onction et de ferveur, que tous les assistants fondaient en larmes. Enfin quand, au signal donné, la foule s'écoulait, il prolongeait son action de grâces jusqu'à ce qu'on vînt l'arracher de force à l'autel pour lui faire prendre quelque nourriture. Après avoir mangé à peine de quoi

soutenir ses forces épuisées, il se remettait en route et arrivait au collége, bien avant dans la nuit, harassé de fatigue. Le lendemain, il reprenait son cours de littérature, comme s'il n'avait jamais quitté le collége. Et ces excursions, l'infatigable professeur les renouvelait jusqu'à trois et quatre fois par mois. Quand arrivèrent les vacances, il se reposa des fatigues de l'enseignement en allant évangéliser les bourgades voisines de San-Luiz. Tapuytapera, Ycatu, Itapicuru, Najatuba, Meary, entendirent successivement sa voix; il prêcha aussi à San-Luiz même, de concert avec les PP. Joseph Martins et Joseph Tavarès. C'est au milieu de ces travaux que se passa l'année 1727.

VIII

Nouvelle excursion chez les Barbados et chez les Gamellas.

(1728-1730.)

Tout en travaillant avec tant d'ardeur à former de futurs apôtres et à rétablir la ferveur parmi les colons européens établis au Maranham, Malagrida ne pouvait oublier ses chers sauvages, errants dans les bois. Il attendait avec impatience une occasion favorable pour retourner au milieu d'eux : elle ne tarda pas à se présenter.

Vaincus par les Portugais dans un combat décisif, les Barbados étaient venus implorer la paix, et, en témoignage de leur sincérité, ils avaient redemandé des missionnaires qui voulussent bien leur enseigner la religion du vrai

Dieu. Oubliant tout ce qu'il avait eu à souffrir au milieu de cette tribu féroce, Malagrida s'empressa d'offrir ses services pour cette pénible mission, et fit tant par ses instances, que le choix des supérieurs tomba sur lui. Aussitôt, il rassembla à la hâte une bonne provision de couteaux, d'aiguilles et d'autres objets en fer ou en acier; puis, accompagné du P. Jérôme Péreira et d'une petite escorte de Portugais et d'Indiens, parmi lesquels se trouvait le jeune interprète qui l'avait déjà suivi dans son premier voyage, il s'embarqua de nouveau sur le Pindaré, et se dirigea à force de rames vers le Meary. Arrivé au point de jonction des deux rivières, il passa quelques jours chez le capitaine de ce district, Pinheiro de Meiralès, qui le reçut dans sa maison avec toute la vénération qu'on pourrait avoir pour un saint, et grossit son petit trésor d'un grand nombre de ces objets qui devaient lui servir à gagner les bonnes grâces des sauvages; il lui offrit même son fils, encore à la fleur de l'âge, pour l'accompagner dans son excursion.

« Y pensez-vous ? lui répondit Malagrida. Comment ce jeune enfant pourrait-il résister à

tant de fatigues et de privations au milieu des forêts, où il n'aura d'autre nourriture que des fruits sauvages, qui même lui manqueront souvent ? Non, je ne saurais consentir à le mener au milieu de ces féroces barbares ; je me ferais un crime d'exposer une vie si jeune encore et qui donne de si belles espérances ! » Mais le généreux capitaine, surmontant toutes les faiblesses de la nature, s'écria qu'il serait heureux de voir son fils partager les fatigues du saint missionnaire. De son côté, l'enfant qui s'appelait Joseph, se jette aux genoux de Malagrida et lui dit : « Mon Père, je vous en conjure, emmenez-moi avec vous chez les Barbados ; je mangerai ce qu'ils mangent, et quand même ils me feraient mourir, je ne crains pas la mort pour Jésus-Christ. » Malagrida s'avoua vaincu par tant de grandeur d'âme, et fit monter le jeune enfant dans son canot ; puis, après s'être mis sous la protection de Marie, l'étoile des mers, il s'abandonna au courant de ce même fleuve où, deux ans auparavant, il avait couru de si grands dangers.

A son arrivée, il trouva les sauvages rassemblés en grand nombre sur les rives du fleuve.

A la vue de l'embarcation, ils poussèrent des cris prolongés, pour témoigner leur joie ; mais les transports de leur allégresse devinrent plus bruyants encore quand Malagrida, d'une main libérale, leur distribua les petits présents qu'il avait apportés avec lui. Le bon missionnaire ne pouvait sans sourire voir ces barbares se presser autour de lui, en lui tendant les mains ; puis, après avoir reçu, celui-ci un couteau, celui-là une hache, s'éloigner en bondissant de joie et brandir dans les airs, avec des cris rauques, l'objet qui leur était échu en partage.

Malagrida se hâta de profiter des bonnes dispositions des Barbados; avec l'aide de ses compagnons, il bâtit deux cabanes de branches d'arbres, l'une qui devait servir d'oratoire, l'autre pour y établir sa demeure. Ensuite, il renvoya barque et rameurs à Maranham et ne garda auprès de lui que six compagnons et le jeune interprète.

Quand il fut installé tant bien que mal dans sa chétive cabane, il se mit à l'œuvre pour adoucir et corriger les mœurs farouches de ses hôtes barbares. Bientôt, grâce à son ardente

charité, il devint pour toute la tribu, un objet de vénération et d'amour. Les enfants surtout aimaient à se réunir autour de lui, et suspendus à ses lèvres, écoutaient avec avidité les grandes vérités qu'il leur exposait. On ne savait ce qu'il fallait admirer davantage ou la patience avec laquelle il répétait cent fois les mêmes choses, pour les graver dans la mémoire ingrate de ses auditeurs, ou l'habileté avec laquelle il leur faisait comprendre les mystères de la foi par des comparaisons adaptées au génie de la nation et à la grossièreté de ces intelligences incultes. Ces travaux ne restèrent pas infructueux ; le saint missionnaire eut la consolation de baptiser un grand nombre d'adultes, et grâce à ses soins, une chrétienté fervente se forma bientôt dans ces régions jusque-là si stériles.

Mais pour recueillir cette belle moisson, l'ouvrier évangélique dut arroser cette terre ingrate de bien des sueurs et s'exposer à bien des dangers. Un jour, il s'était aventuré dans un chemin fort périlleux, coupé de distance en distance par de grands lacs ou par des torrents impétueux, remplis d'une foule de caïmans.

Pour traverser ces torrents, il n'y avait d'autre pont que des lianes, suspendues au-dessus de l'abîme, d'une rive à l'autre, et attachées à des branches d'arbres. En voulant passer sur un de ces ponts aériens, soit que le pied lui manqua, soit que les lianes vinrent à se rompre, le missionnaire roula dans les flots et ne dut son salut qu'à un brave néophyte, qui se jeta à la nage pour le sauver.

Ce ne fut pas là le seul danger de cette excursion. Il était parti avec deux Indiens et deux soldats portugais; or, voici qu'au milieu de la route, les Indiens disparaissent et l'abandonnent. Presque en même temps, accourt un néophyte, qui lui annonce que les païens d'une tribu voisine veulent le mettre à mort, lui et ses compagnons. Il fallut songer à la fuite; mais, pour comble d'infortune, ils arrivent sur les bords d'un lac, sans trouver de pont pour le passer. Après un moment d'hésitation, les deux soldats se jettent à la nage, et prenant le missionnaire au milieu d'eux, ils le soutiennent chacun par une main au-dessus des flots. « On ne conçoit pas, dit le biographe latin, qui nous a conservé ce détail, comment ils purent échap-

per à ce danger : à chaque instant, il leur arrivait de toucher du pied des crocodiles et des serpents, et pourtant ils abordèrent sains et saufs à l'autre rive.

Une autre fois que Malagrida avait à traverser un lac semblable, deux Indiens, qui l'accompagnaient, le chargèrent sur leurs épaules ; mais ne trouvant pas cette manière de le porter assez commode pour eux, ils l'attachèrent par les pieds, les mains et le milieu du corps, à une longue perche, dont ils prirent chacun une extrémité sur l'épaule. Ils s'avancèrent ainsi jusqu'au milieu du lac, mais là, fatigués de marcher dans la vase, où ils enfonçaient parfois jusqu'au cou, ils menacèrent le Père de l'abandonner en cet état au milieu de l'eau, s'il ne leur promettait d'augmenter du double le salaire convenu. Force fut au pauvre missionnaire de céder à leurs prétentions.

Pendant qu'il travaillait ainsi à convertir les Barbados, éclata une guerre acharnée entre cette peuplade et la tribu voisine des Acroas. C'étaient les indigènes les plus féroces de tout le Maranham. Les Portugais les désignaient généralement sous le nom de *Gamellas*, à cause

d'une espèce de petit vase circulaire qu'ils introduisaient, en guise d'ornement, dans leur lèvre inférieure. Leurs délices étaient de dévorer de la chair humaine ; pour satisfaire cet appétit féroce, ils allaient à la chasse de leurs semblables au milieu des bois, et tous ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains étaient impitoyablement rôtis et dévorés. Plusieurs Barbados avaient déjà péri, victimes de cette férocité : pour mettre un terme à des cruautés si monstrueuses, toute la tribu prit les armes, et, appelant à leur secours un détachement de Portugais, ils marchèrent contre l'ennemi au nombre de six cents hommes. Malagrida se joignit à cette petite armée.

Comme il prévoyait bien que le combat serait acharné et que, des deux côtés, il y aurait bon nombre de victimes qui périraient sans baptême, il épuisa toutes les ressources de son éloquence pour persuader aux chefs des Barbados d'essayer les voies de conciliation, avant d'en venir aux mains et d'offrir la paix à l'ennemi. On promit de suivre ce conseil. Après trois jours d'une marche difficile et périlleuse, on découvrit enfin les cabanes des Gamellas. Déjà ces

derniers avaient aperçu de loin l'armée ennemie et ils accouraient à sa rencontre avec des cris effroyables. Alors Malagrida, un crucifix à la main, s'avança seul au-devant d'eux avec un interprète, et leur offrit la paix au nom des Barbados et des Portugais. « Ce Dieu, ajouta-t-il en leur montrant Jésus crucifié, ce Dieu, dont vous voyez ici l'image, a donné son sang et sa vie pour vous : il est descendu du ciel pour apporter la paix au monde ! Apprenez à le connaître et à l'adorer ; quittez vos bois, où vous errez comme des bêtes fauves, menant une vie misérable ; venez plutôt au bercail de Jésus où vous trouverez de gras pâturages ! »

A ces paroles de paix les Gamellas répondent par une grêle de flèches, et un nombre assez considérable de Portugais et de Barbados tombent sous leurs coups. Peu s'en fallut que Malagrida lui-même ne périt victime de cette infâme trahison. Une flèche, lancée dans les airs, lui tomba sur la tête ; mais rebondissant sur son chapeau, elle alla percer un Indien à qui le bon Père faisait un rempart de son corps.

Profitant du trouble qu'ils avaient jeté dans la petite armée, les Gamellas se précipitèrent

avec fureur sur leurs ennemis ; mais les Portugais, dirigeant contre eux un feu bien nourri de mousqueterie, en tuèrent un grand nombre. Les barbares, qui n'avaient jamais vu ni entendu d'armes à feu, reculèrent d'abord épouvantés ; mais, revenus de leur surprise, ils retournèrent à la charge, armés de leurs terribles massues. Alors le Père Malagrida, voyant combien il serait difficile de résister à une si grande multitude, conseilla aux Portugais de battre en retraite, ce qu'ils firent sur-le-champ. Quant aux Barbados, ce fut bien à regret qu'ils abandonnèrent le champ de bataille ; pour se consoler de leur échec, ils emportèrent avec eux le cadavre d'un de leurs ennemis qu'ils coupèrent ensuite en morceaux, après lui avoir fait subir les plus indignes outrages. A quelques pas de cette scène hideuse, Malagrida était occupé à planter une perche à laquelle il suspendit un panier rempli d'instruments en fer : il voulait faire entendre par là à ces barbares que les Portugais n'étaient venus qu'avec des intentions pacifiques. Au retour de leur expédition, les Barbados, irrités de ce revers, renvoyèrent tous les Portugais à qui ils attribuaient leur échec.

Malagrida eut bien de la peine à consoler ses chers sauvages. Mais éclairé d'une lumière céleste, il leur annonça au nom de Dieu, que désormais ils n'auraient plus rien à craindre de leurs cruels ennemis, et l'événement confirma cette prédiction. Au bout de quelques années, les Acroas, devenus moins féroces, sortirent d'eux-mêmes de leurs forêts, demandant aux Portugais leur alliance et un missionnaire pour les initier à la religion du vrai Dieu.

On leur envoya le Père Antoine Machado, qui passa six ans au milieu d'eux (1751-57), endurant avec une patience héroïque toutes les fatigues de cette laborieuse mission.

De son côté, Malagrida resta encore deux années au milieu des Barbados : voici comment son biographe, qui lui-même a partagé une grande partie de ses fatigues, nous décrit la vie qu'il menait parmi ces sauvages : « Je renonce, dit-il, à raconter en détail tout ce que ce vénérable religieux a souffert pendant son séjour au milieu des Barbados. Je crois qu'il eût mené une vie plus tranquille au milieu des bêtes féroces, qu'au milieu de cette peuplade, corrompue et perverse, au delà de toute expression.

Son habitation n'était qu'une misérable hutte, ouverte à tous les vents et infestée d'une multitude de moustiques, qui ne lui laissaient de repos ni le jour ni la nuit. Parmi ces insectes, il y en avait un surtout, nommé *Piun*, presque invisible à l'œil nu, mais dont la piqûre cause des douleurs atroces. Cependant, le Père Malagrida endurait toutes ces incommodités avec une sainte joie : « Que voulez-vous ? disait-il à ceux qui se plaignaient des moustiques, ces petites créatures ont été mises au monde pour exercer notre patience et nous remettre malgré nous dans l'esprit la pensée de Dieu! »

Au milieu de ces souffrances, le Seigneur ménagea à son serviteur une douce consolation, je veux parler de la mort édifiante de ces deux jeunes sauvages, que nous avons vus quitter leur famille et leur tribu pour suivre le saint missionnaire. Tous deux moururent à la fleur de l'âge, dans les sentiments de la plus tendre piété. L'un, nommé Gabriel comme son père adoptif, fut emporté en quelques jours par une fièvre maligne : au milieu des ardeurs qui le consumaient, il témoignait une grande joie d'être bientôt réuni à son Dieu avec les anges

et les saints du paradis ; il expira doucement, le sourire sur les lèvres, entre les bras de Malagrida, qui ne put retenir ses larmes en voyant cet ange prendre son essor vers les cieux.

L'autre s'appelait Paul Oliva : il était venu au collége de San-Luiz, la veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Les enfants, comme c'est encore l'usage aujourd'hui dans certaines provinces, avaient allumé un grand feu au milieu de la cour, et se portaient mutuellement des défis à qui sauterait le plus haut par-dessus le brasier enflammé. Cet amusement était fort du goût de notre jeune sauvage; comme il était très-agile, il s'empressa d'accepter le défi. Aussitôt il prend son élan et se jette hardiment dans les flammes ; mais au même instant, un autre enfant, courant de toutes ses forces, arrive du côté opposé et du choc, les deux infortunés tombent renversés au milieu du brasier. Le premier put s'en tirer sans grand mal; mais il n'en fut pas de même du petit sauvage; lorsqu'on le retira du feu, il était couvert d'affreuses brûlures et vomissait des flots de sang. On le transporta sur un lit, et là, oubliant ses souffrances, il fit aussitôt appeler le Père Jérôme

Pereyra son confesseur, pour se préparer à paraître au tribunal de Dieu. Pendant huit jours qu'il vécut encore, il fit preuve d'une patience vraiment admirable : « Sans doute, répétait-il souvent, je suis indigne de posséder le bonheur du ciel; malgré cela, je souhaite avec ardeur d'en jouir bientôt. »

Quelques instants avant sa mort, comme il paraissait saisi d'une grande terreur, son confesseur lui demanda ce qu'il avait: « Ne voyez-vous pas ce monstre prêt à me dévorer? » Le confesseur le rassura et lui fit prononcer les doux noms de Jésus et de Marie : ce furent ses dernières paroles. Quand on raconta cette belle mort au Père Malagrida : « Ne me suffit-il pas, s'écria-t-il, d'avoir vu ces deux anges s'envoler vers les cieux, pour me faire oublier tout ce que j'ai souffert jusqu'ici? » Parole sublime de l'apôtre, qui ne compte pour rien les souffrances quand il s'agit du salut d'une seule âme !

IX

Malagrida à la fois professeur de théologie et de littérature.

(1730-1735.)

Au commencement de l'année 1730, Malagrida fut encore rappelé par ses supérieurs au collége de Maranham, pour y enseigner la théologie. Il en coûtait à l'ardent apôtre de s'arracher à sa chère mission : on le vit bien aux larmes qu'il répandit en bénissant pour la dernière fois ses bien-aimés néophytes ; mais digne fils de Saint-Ignace, il ne savait qu'une chose : obéir sans retard et sans réplique au moindre signe de ses supérieurs.

Il remit donc la chrétienté naissante des Barbados entre les mains du Père Jean Tavarès et reprit à pied le chemin de San-Luiz. A peine

arrivé, l'infatigable missionnaire, naguère encore occupé à bégayer dans une langue barbare les premiers éléments de la doctrine chrétienne, commença un cours public de théologie qu'il continua pendant cinq années consécutives avec une réputation toujours croissante de science et de sainteté. En même temps il consacrait de longues heures à initier les jeunes religieux du collége aux secrets de la poésie et de l'éloquence. Certes, il y avait là de quoi occuper un homme, même actif et laborieux; mais ce n'était pas assez pour Malagrida. On le vit tout ensemble et enseigner la théologie, professer la littérature, exercer la charge de préfet des études, celle de consulteur du collége et de toute la vice-province, enfin diriger comme Père spirituel la conscience de ses frères, qui avaient en lui une grande confiance. Personne mieux que lui ne savait guérir les scrupules et consoler ceux qui étaient en proie aux tentations et aux désolations du démon. Mais une de ses œuvres privilégiées était de diriger la Congrégation de la sainte Vierge, dont faisaient partie les enfants du collége les plus recommandables par leur travail et leur piété; sous

sa direction, ces enfants devenaient de vrais apôtres, qui par leur exemple et par leurs paroles, répandaient tout autour d'eux la bonne odeur de Jésus-Christ.

Tous les dimanches et les jours de fête, les Congréganistes se réunissaient dans la chapelle du collége, et, conduits ensuite par le Père Malagrida lui-même, ils sortaient en procession, bannière en tête, et traversaient lentement, au chant des litanies, les principales rues de la ville. Arrivés à quelque place, ils s'arrêtaient et se rangeaient en cercle autour de Malagrida; puis, quand le peuple, attiré par ce spectacle, s'était groupé autour d'eux, le Père commençait l'explication du catéchisme, et devant toute la foule réunie sur la place, il interrogeait les enfants, qui tenaient à honneur de bien répondre en présence d'une si nombreuse assemblée; puis il finissait par un sermon sur un sujet déjà traité en forme de catéchisme et toujours il laissait dans l'esprit de ses auditeurs une vive impression.

Tels étaient les travaux de Malagrida pendant le cours de l'année scolaire. Quand venaient les vacances, il volait à d'autres occupations et

donnait partout, dans les bourgades environnantes, les *Exercices* de saint Ignace.

Mais toujours retentissait à ses oreilles cette voix mystérieuse, qu'il avait entendue pour la première fois au milieu de la forêt où l'avait jeté le naufrage, quand il fuyait les Barbados, sur le fleuve Meary : « Va, lui répétait cette voix, va travailler au salut des âmes !... » Plus d'une fois, il avait demandé à ses supérieurs l'autorisation de se livrer uniquement au travail des missions, mais le manque d'hommes capables de le remplacer s'était toujours jeté à la traverse. Enfin il voulut tenter une dernière démarche auprès du Général de la Compagnie, et lui écrivit une lettre où il le conjurait, au nom de la gloire de Dieu, d'accéder à sa demande.

En attendant une réponse de Rome, il continuait de se livrer avec ardeur à ses travaux accoutumés dans les environs de Maranham. Il s'appliquait surtout à faire cesser les discordes et les inimitiés qui régnaient parmi ces populations d'un caractère emporté et vindicatif. Quand il apprenait que deux chrétiens nourrissaient l'un contre l'autre des sentiments de haine, il allait les trouver et par ses paroles

pleines d'énergie, il leur arrachait la promesse de se réconcilier publiquement dans l'église, en se donnant le baiser de paix, devant l'image du Sauveur crucifié, comme gage de sincère et cordiale amitié.

Un jour, il prêchait dans la ville de Maranham sur le pardon des injures ; plusieurs de ses auditeurs, touchés par les paroles de l'homme de Dieu, se levèrent tout à coup au milieu de l'assemblée, demandant à se réconcilier avec leurs ennemis. Parmi eux se trouvait un homme qui avait reçu d'un de ses parents une injure mortelle; bien qu'il fût lui-même l'offensé, il s'avança vers son ennemi et lui proposa une réconciliation publique; mais celui-ci, le rebuta rudement. A cette vue, Malagrida, indigné et transporté d'un saint zèle, apostropha le coupable du haut de la chaire : « Eh quoi! mon frère, lui dit-il, vous ne voulez pas pardonner à votre prochain, pour que le Seigneur vous pardonne? » Il répéta plusieurs fois ces paroles; et comme cet homme endurci persistait dans son refus : « Pécheur, lui cria-t-il d'une voix tonnante, tu refuses d'écouter ton Dieu qui t'invite à pardonner, maintenant qu'il en est

temps encore; mais bientôt, tu rendras compte à ton Juge de ton endurcissement, et alors tu subiras le châtiment mérité! » Le lendemain ce malheureux fut tué d'un coup de feu, tiré par une main inconnue. Tout le monde reconnut dans cette mort subite un châtiment du ciel, et dès lors, on regarda le missionnaire comme un saint, qui lisait dans l'avenir les jugements de Dieu.

X

Malagrida évangélise la province du Maranham et se rend à Bahia.

(1735-1736)

En dehors des grands centres de population comme San-Luiz et Para, et à côté des sauvages, errants dans les bois, il y avait encore, dans le vaste diocèse du Maranham, des groupes d'habitants, disséminés çà et là dans l'intérieur des terres, et composés de gens sans aveu, qui s'étaient réfugiés dans ces déserts pour se soustraire à la rigueur des lois. C'étaient des nègres, des métis, des esclaves fugitifs, des voleurs de grand chemin, d'infâmes apostats perdus de mœurs, plongés dans le bourbier de tous les vices et privés presque totalement des secours de la religion.

Depuis longtemps Malagrida aspirait au bonheur de prodiguer les soins de sa charité à ces âmes abandonnées. Ses désirs allaient être comblés.

Après de longs mois d'attente, il reçut de Rome une lettre dans laquelle le Père Général, François Retz, lui permettait de reprendre ses excursions apostoliques, enjoignant à tous les supérieurs de l'aider dans cette œuvre éminemment utile à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Restaient encore deux graves difficultés : par suite de la pénurie de sujets, les supérieurs ne savaient comment trouver un professeur de théologie qui pût remplacer Malagrida, et d'autre part, ils ne pouvaient lui donner un compagnon, sans lequel cependant il eût été téméraire de se jeter dans une entreprise semée de tant de périls. La Providence pourvut à tout : le Père Emmanuel da Sylva, qui partageait avec Malagrida l'enseignement de la théologie, s'offrit à réunir les élèves des deux cours, et Jean Rodriguez Covete, administrateur du diocèse de Maranham pendant la vacance du siége épiscopal, voulut lui-même servir de compa-

gnon au zélé missionnaire dont il appréciait l'éminente vertu.

Voilà donc une nouvelle carrière ouverte à notre héros : il y entra sous les auspices de son bienheureux Père, le 31 juillet 1735, le jour même de la fête de saint Ignace.

Monté sur une légère embarcation, il remonte à force de rames le courant de l'Itapicuru, salue en passant les chrétientés nouvelles qu'il a lui-même fondées sur les rives de ce fleuve, et, après quinze jours de navigation pénible, arrive enfin au village, où vivaient, rassemblés par ses soins, les Guanarès, chez lesquels il avait été sur le point de cueillir la palme du martyr.

Ce fut la dernière bourgade qu'il rencontra, avant d'entrer dans les régions incultes et désertes qui séparent San-Luiz de Bahia. A partir de là, sur une étendue d'environ 1,500 milles italiques (près de 450 lieues) ce ne sont que des montagnes abruptes, hérissées de forêts, à travers lesquelles la hache seule peut frayer un passage ; ou des plaines immenses, brûlées en été par l'ardeur du soleil, en hiver inondées par des torrents sans nombre. Dans ces immenses déserts, on ne trouve d'autres créatures vivantes

que des bêtes fauves, quelques Indiens féroces, guettant du milieu des taillis le voyageur égaré, pour le percer de leurs flèches empoisonnées et se repaître de ses chairs rôties au feu.

Tant de dangers n'ébranlent pas le courage de l'intrépide apôtre : toujours tranquille et serein, il marche avec confiance, s'entretenant avec Dieu et oubliant dans la prière les fatigues du chemin. Après avoir suivi le cours du Marathoan, un des affluents du Parnahyba, il se détourne vers Cerobis ; de là il se rend à Piracuruca, séjour des Indiens Horoas et arrive ainsi jusqu'à Moicha, le village le plus important qu'on rencontre dans ces vastes savanes.

Depuis longtemps sa réputation l'avait précédé dans ces lieux sauvages. Frappés des merveilles qu'on racontait de lui, quelques habitants, perdus au milieu des forêts, s'étaient dit : « Allons voir ce saint homme, » et, sans craindre les fatigues d'un long voyage, étaient venus jusqu'à Moicha, pour y visiter Malagrida. Dès que celui-ci les eut aperçus : « Non, je ne suis pas un saint, » leur dit-il, en souriant doucement et en les saluant avec affabilité. A ces mots, les habitants de la forêt comprirent

que l'homme de Dieu avait pénétré le secret de leur pensée; et pleinement confirmés dans la haute opinion qu'ils avaient de Malagrida, ils retournèrent à leurs cabanes, bénissant le Seigneur de leur avoir fait connaître un *saint !*

Grâce à la vénération qu'il inspirait, l'homme de Dieu recueillait partout de ses prédications des fruits abondants. Après avoir évangélisé les deux provinces les plus reculées du Maranham, celles de Pyaughi et celle de Parahyba, il songeait à revenir sur ses pas quand arrive vers lui, bannière et croix en tête, une députation envoyée par les habitants des rives du San-Francisco. Le chef de la petite troupe conjure Malagrida, au nom de Jésus-Christ, d'avoir pitié des populations de la province de Bahia, et de venir leur rompre, à elles aussi, le pain de la parole de Dieu.

Si le digne apôtre n'eût écouté que l'élan de son cœur, il serait parti sur-le-champ pour répondre à une si touchante invitation ; mais il ne savait pas si l'intention de ses supérieurs était qu'il franchît les limites du diocèse de Maranham, et, véritable enfant d'obéissance, il ne voulait rien faire sans le consentement de

ceux qui étaient pour lui les représentants de Dieu.

Par une bonne fortune, il avait rencontré sur sa route le Père François Camello se dirigeant vers San-Luiz : il le charge d'une lettre pour ses supérieurs, où il rendait un compte exact de ses premiers travaux, parle de ses nouveaux projets et demande la permission de pousser plus loin ses excursions apostoliques. Puis, en attendant la réponse, il se dirige à pied sur les rives du San-Francisco, et, comme autrefois saint Jean-Baptiste sur les bords du Jourdain, il prêche la pénitence aux fidèles accourus à sa rencontre. Dans cet intervalle, le Père Camello revint de San-Luiz, apportant à Malagrida toutes les permissions qu'il pouvait souhaiter.

Au comble de ses vœux, l'apôtre part aussitôt pour évangéliser les nombreuses paroisses, dont les curés, sur le bruit de son arrivée, avaient réclamé sa présence dans les termes les plus pressants. Accompagné du Père Camello, il parcourt successivement Jacobina, Tucos, Aguafria, Tucan et les autres bourgades disséminées dans la province de Bahia. En même

temps, il avertit de son arrivée le Père Michel da Costa, Visiteur général du Brésil, qui se trouvait alors au séminaire de Belem, près de Bahia. Dans une lettre pleine de délicatesse, il dit à son nouveau supérieur qu'il était heureux de venir prendre place parmi ses enfants les plus dévoués et les plus soumis. Le Père da Costa, qui le connaissait depuis longtemps de réputation, s'empressa de se porter à sa rencontre avec les Pères Emmanuel Franco, et Vincent Gomès, et le reçut avec la tendresse d'un père: de son côté, le recteur du collége de Bélem, Emmanuel de Serqueira, l'invite à venir se reposer dans sa maison des fatigues de son long voyage; il y avait dix-sept mois que Malagrida avait quitté San-Luiz.

Il nous eût été doux de le suivre pas à pas durant ce long trajet, et de le voir parcourant à pied des chemins terribles, exposé à toutes les intempéries de l'air, passant des nuits entières au milieu des bois, sans abri, couché sur la terre nue, avec des vêtements trempés par la pluie; puis employant la journée à prêcher, à confesser, à catéchiser, et, au milieu de tant de travaux et de fatigues, montrant toujours une

joie, une patience inaltérable; mais tous ces détails sont demeurés ensevelis dans les solitudes qui en ont été témoins ; deux faits seulement ont été sauvés de l'oubli.

Le premier a été raconté par Malagrida lui-même au Père Gaétan Diaz. Dans les épanchements d'une conversation intime, le père Diaz, remarquant que l'apôtre avait la barbe toute blanche et les cheveux blonds, lui demanda comment ce changement s'était opéré. Le saint homme lui répondit par le récit suivant :

« J'errais dans une vaste forêt, occupé de la pensée de mon Dieu, quand soudain je vis apparaître devant moi, sous une forme humaine, une pauvre âme du purgatoire : elle poussait des gémissements lamentables, me priant d'avoir pitié d'elle et de la soulager par mes prières : « Je vous en conjure, ajouta-t-elle, ne cessez d'implorer sur moi la clémence de Dieu, que lorsque votre barbe sera devenue blanche ; à ce signe, vous reconnaîtrez que j'ai été délivrée... » A ces mots elle disparut; je fis avec soin tout ce qu'elle m'avait recommandé et peu de temps après, à mon grand étonnement, ma barbe, qui était blonde comme mes cheveux,

devint toute blanche. Persuadé que Dieu avait mis fin aux tourments de cette âme, je changeai alors mes supplications en un cantique d'actions de grâces. »

Un autre prodige encore signala ce vogage de San-Luiz à Bahia. Un jour que le soleil de midi dardait ses rayons embrasés sur toute la contrée, Malagrida s'était mis à genoux à l'ombre d'un arbre pour réciter son office : tout à coup il entend des cris sauvages, et levant les yeux il voit venir à lui une troupe d'hommes, conduisant au milieu d'eux un énergumène dont ils ne pouvaient qu'avec peine réprimer la fureur. « Nous vous en prions, dirent-ils au missionnaire en arrivant auprès de lui, délivrez ce malheureux... » Cependant le possédé, écumant de rage et grinçant des dents, roulait des yeux terribles; plusieurs fois il s'efforça de se jeter sur Malagrida; mais toujours il se sentait repoussé par une main invisible. Alors l'homme de Dieu commande au démon de lâcher sa proie; il n'avait pas achevé sa phrase que Satan se mit à crier par la bouche de sa victime : « Assez, assez; je vais sortir. — Tu es le père du mensonge, reprend Malagrida; je ne te

croirai que lorsque tu m'auras donné une garantie certaine de ta promesse. — La garantie que je te donne, hurla le démon furieux, c'est que je ne cesserai plus de te persécuter jusqu'à ta mort. » Et à ces mots il prit la fuite.

Nous verrons dans le cours de cette histoire combien l'ennemi des hommes demeura fidèle à sa menace : il ne se croira quitte de sa parole que lorsqu'il aura fait monter Malagrida sur un bûcher infâme, pour y mourir étranglé de la main du bourreau ! Aussi le peintre qui nous a conservé les traits du saint homme, voulant d'un mot résumer sa vie de souffrances, a-t-il gravé au bas du portrait ces paroles de l'Écriture : « *Quanta malignatus est inimicus in Sancto* (1) ! Que de maux l'ennemi n'a-t-il pas faits à ce Saint ! »

(1) Ps LXXIII, 3.

XI

Travaux apostoliques de Malagrida à Bahia et dans les environs.

(1736-1741.)

Sur les confins des deux provinces de Maranham et de Bahia, à l'extrémité orientale d'une baie magnifique qui a huit lieues de long et six de large, s'élève l'opulente cité de San-Salvador, appelée plus communément Bahia, du nom de la baie à l'entrée de laquelle elle est située. Cette ville, jadis la capitale de tout le Brésil, était par sa position même le centre d'un commerce florissant ; mais où régnait l'abondance de tous les biens de la terre, les yeux attristés de l'apôtre cherchaient en vain le trésor plus précieux de la vertu et de la piété. Pendant cinq ans, Malagrida va maintenant faire de

saints efforts pour rétablir le règne de Jésus-Christ dans les âmes de ces marchands, plus occupés des intérêts passagers de cette vie que de leur salut éternel.

Ce fut vers le commencement du mois de décembre 1736, que l'apôtre fit son entrée à Bahia. Au premier bruit de son arrivée, le peuple se porta en foule à sa rencontre et le reçut avec de joyeuses acclamations. On ne pouvait se lasser de contempler les traits de cet homme extraordinaire, à qui ses cheveux blonds et sa barbe blanche donnaient un certain air imposant qui commandait le respect et la vénération.

Malagrida apportait avec lui une image de la sainte Vierge, dont il avait fait la compagne de ses excursions : à cette vue, une procession s'organisa ; d'un mouvement spontané, le peuple place la statue vénérée sur un brancard orné de fleurs et de feuillage, et la porte en triomphe au collége des Jésuites. C'était pour Malagrida une bien douce joie de voir les honneurs que recevait celle qu'il aimait tant à nommer sa Dame et sa Mère !

Mais avant de faire entendre sa voix à ce

peuple si bien disposé, l'apôtre voulut aiguiser, comme il disait, ses armes spirituelles : il s'enferma donc dans sa cellule, et là, pendant dix jours entiers, retrempa son âme dans les saints exercices de la prière et de la pénitence. Puis, tout rempli de l'esprit de Dieu, il inaugura dans l'église du collége le cours de ses prédications. Prenant pour texte ces paroles de l'Apôtre : « Voici le moment favorable, voici les jours de salut, » il conjure les assistants de ne point perdre les moments si précieux de la grâce ; puis, montrant l'image de Marie, encore exposée sur le brancard, sur lequel on l'avait portée au collége: « Voyez Notre-Dame, s'écrie-t-il; des régions éloignées de Maranham, elle a daigné venir jusque dans votre ville pour vous réconcilier tous avec son Fils irrité, et faire entendre des paroles de pardon aux pécheurs repentants : écoutez-la donc, et faites ce qu'elle vous dira ! »

Après ce premier sermon, Malagrida fit porter l'image vénérée à la cathédrale ; lui-même marchait en tête du cortége, un crucifix à la main ; il était suivi d'une longue file de prêtres et de fidèles, chantant les louanges de la sainte

Vierge. Arrivé dans la cathédrale, il monta en chaire, et commenta ces autres paroles de saint Paul : « Nous sommes les ambassadeurs du Très-Haut, qui venons vous exhorter à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu ! »

La foule qui se pressait autour de sa chaire ne se montra pas moins assidue les jours suivants, et bientôt éclata la puissance apostolique du saint missionnaire. A la peinture qu'il fit du péché et de sa malice, plusieurs personnes dans son auditoire perdirent connaissance ; d'autres, éclatant en sanglots et se frappant la poitrine, vinrent se jeter aux pieds de l'apôtre pour lui faire l'aveu de fautes tenues cachées pendant de longues années. Des hommes qui nourrissaient, les uns contre les autres, une haine invétérée, se donnèrent publiquement le baiser de paix ; de riches marchands vidèrent leurs coffres-forts pour faire d'importantes restitutions ; enfin le luxe fit place à une modeste simplicité, et ce ne fut point le moindre triomphe de Malagrida : car, on en était venu à ce point que certaines dames, n'ayant pas de quoi étaler aux yeux du public des toilettes assez brillantes, négligeaient d'aller à l'église les di-

manches et les jours de fête. L'homme de Dieu, par ses prédications, coupa court à ces désordres. Parmi les conversions nombreuses qu'il opéra, les deux suivantes seules nous ont été conservées.

Un homme plongé dans la fange du vice avait résisté jusque-là à toutes les sollicitations de la grâce : sermons, exhortations, prières, rien n'avait pu l'arracher à ses infâmes habitudes. A son tour, Malagrida essaye de fléchir ce cœur endurci; et comme ses efforts demeurent impuissants, à la fin d'un de ses sermons, il se flagelle publiquement d'une manière si impitoyable que le sang ruisselle de ses épaules jusque sur le pavé de l'église. A ce spectacle, le pécheur n'y tient plus : il fond en larmes et court se jeter aux pieds du saint, implorant avec gémissement le pardon de ses crimes.

Une femme vivait depuis longtemps séparée de son mari : celui-ci touché par les prédications de Malagrida, résolut de mettre fin à ce scandale, et pria le saint homme de négocier l'affaire. Le Père se rend chez cette femme, mais en vain la presse-t-il de rentrer dans le devoir, elle ne daigne même pas lui répondre; alors

saisissant son crucifix, il la conjure de songer à son salut, aux peines éternelles dont elle est menacée ; tout est inutile. Désespérant de vaincre l'opiniâtreté de cette malheureuse créature, il se lève pour partir, mais en ouvrant la porte, il s'écrie : « O bienheureuse Vierge Marie, refuge des pécheurs, secourez cette infortunée, qui marche d'un pas si rapide vers sa perte. » La femme avait entendu ces paroles sans les comprendre ; elle voulut savoir ce qu'avait dit le Père : « Je dis, reprend Malagrida, d'un ton inspiré, que si vous ne changez de conduite, vous vous précipiterez infailliblement à votre damnation éternelle. — Oh ! je veux me sauver, s'écrie alors la femme toute tremblante ; je veux me convertir ; pardon, pardon, mon Père. » Et le visage baigné de larmes, elle promet de remplir désormais avec plus de fidélité ses devoirs d'épouse chrétienne.

Pour consolider le bien qu'il avait fait aux âmes, Malagrida établit dans la chapelle du Bon-Jésus une confrérie du Sacré-Cœur. Aucune dévotion ne lui semblait plus propre à entretenir dans les âmes le feu de la charité que la dévotion au cœur adorable du Sauveur ; aussi,

dans toutes ses missions, la recommandait-il de préférence aux âmes pieuses.

Parmi les personnes que, par ses prédications, il avait arrachées au joug du démon, se trouvaient un grand nombre de malheureuses filles qui jusque-là avaient vécu dans les plus grands désordres. Pour mettre ces âmes à l'abri des séductions, il conçut le projet de bâtir pour elles une maison de refuge où elles pussent, dans la solitude, pleurer leurs fautes passées et effacer par la pénitence les souillures de leur vie criminelle. Il parla de son dessein à son supérieur; celui-ci ne pouvait qu'approuver une si belle œuvre; cependant, il fit observer au Père que, ne disposant d'aucun revenu assuré pour nourrir ces pauvres filles, il risquait fort de ne pouvoir, pour cette raison, mener à terme une entreprise, d'ailleurs si utile à la gloire de Dieu. A cette objection le saint répondit qu'il comptait sur la divine Providence et cita l'exemple de sainte Thérèse, qui, avec des ressources fort médiocres, avait construit une foule de maisons florissantes. Tous deux tombèrent d'accord qu'ils s'en remettraient à la décision du Général de la Compagnie. La ré-

ponse de Rome ne se fit pas attendre; dans sa lettre, le Père François Retz commençait par féliciter Malagrida du dévoûment avec lequel il travaillait à la conversion des pauvres pécheresses, cette œuvre si chère à saint Ignace. «J'approuve fort, ajoutait-il, votre dessein de bâtir un refuge pour ces filles abandonnées, mais auparavant fondez un couvent, où vous ne recevrez que les jeunes personnes munies d'une dot: avec les ressources de cette maison, il vous sera plus aisé de réaliser votre premier projet.» Cette réponse du Général fut pour Malagrida l'expression de la volonté de Dieu; aussitôt il se mit à l'œuvre. Grâce à de riches aumônes, offertes spontanément par quelques personnes généreuses, une partie du couvent fut bientôt achevée. Plus de vingt jeunes filles, des premières familles de Bahia, briguèrent en même temps la faveur de se consacrer au Seigneur dans le nouveau monastère. Le jour, où elles prirent possession de la sainte demeure fut un jour de fête pour toute la ville; les personnes les plus distinguées les accompagnèrent jusqu'au seuil du couvent; là, Malagrida leur adressa quelques paroles chaleureuses pour les

féliciter de leur bonheur, puis la grille se referma sur les nouvelles épouses de Jésus-Christ. Malagrida leur avait donné les règles des Ursulines: bientôt la bonne odeur de leurs vertus se répandit dans toute la ville et chacun bénissait l'apôtre et ses œuvres. Des prêtres, écrivant à leur évêque, appliquèrent au saint homme ces paroles de l'Apocalypse: « J'ai vu l'ange de la force, Gabriel; » ou encore ce texte de saint Luc: « L'ange Gabriel fut envoyé dans la cité. »

Les soins donnés par Malagrida à cette fondation n'avaient pas interrompu le cours de ses prédications. Toutes les villes et les bourgades voisines de Bahia, Maragogipe, Cachoeira, Aguafria, Inhambupe, Villa-Nova et d'autres entendirent tour à tour sa voix, et partout son passage fut signalé par un bon nombre de conversions. Presque toujours l'homme de Dieu était forcé de prêcher en plein air, les églises étant trop petites pour contenir la foule avide de l'entendre. De plusieurs lieues à la ronde, les habitants des forêts accouraient pour le voir et s'attachaient à ses pas pour le suivre de village en village. A la vue de ces succès, l'enfer fit éclater plus d'une fois sa rage. Dans la

ville de Maragogipe, l'une des premières qu'il évangélisa, on entendit publiquement pendant la nuit des cris horribles mêlés de lamentations, comme si le démon eût voulu par là témoigner combien il était irrité de se voir arracher ses victimes.

Ce qui donnait à la parole de Malagrida cette incroyable efficacité, c'était, outre sa sainteté, le nombre étonnant de prodiges par lesquels Dieu se plaisait à glorifier son serviteur. Ainsi, au milieu d'un sermon qu'il prêchait dans l'église de Notre-Dame du Rosaire, à Maragogipe, on le vit soudain environné d'une clarté céleste, et de son manteau, semblable à celui avec lequel on représente l'apôtre des Indes, sortaient des rayons embrasés.

Dans la paroisse d'Aguafria, un jour qu'il prêchait sur la passion du Sauveur, et montrait au peuple fondant en larmes l'image de Jésus-Christ crucifié, un globe de feu s'éleva de sa tête et disparut dans les airs, en laissant derrière lui une traînée lumineuse.

Quand il parlait de l'enfer et de ses flammes, souvent il étendait sa main sur un cierge allumé, et après un temps considérable, la retirait sans

brûlure. Une fois, à Cayru, un incrédule, pour montrer qu'il n'y avait là rien de bien merveilleux, mit aussi le doigt dans la flamme d'un cierge; mais à sa grande confusion, il le retira en toute hâte horriblement brûlé et peu s'en fallut qu'il ne perdît même l'usage du bras.

Au don des miracles Malagrida ajoutait celui de lire dans le secret des consciences et de pénétrer l'avenir. A Maragogipe, il découvrit à un pécheur, qui s'était adressé à lui, toutes les fautes qu'une fausse honte lui faisait taire dans la confession : cet homme en fut tellement effrayé qu'il ne put plus proférer une parole, et courant sur-le-champ chez un autre prêtre, il lui raconta ce qui s'était passé et lui fit l'aveu sincère de tous ses péchés.

Plus d'une fois, dans ses voyages, il arriva au saint homme de saluer par leurs noms des personnes qu'il n'avait jamais vues ni connues.

Lorsqu'il parlait de la mort, il désignait quelquefois le nombre de ceux d'entre les auditeurs qui devaient mourir dans l'année, et toujours ce nombre fut exactement vérifié.

Dans le bourg de Villa-Nova, non loin de Bahia, sur les rives de San-Francisco, il s'arrêta

un jour au milieu de son sermon, puis, avec un accent prophétique : « Pécheurs, s'écria-t-il, faites pénitence ; dans quatre ans la mort exercera parmi vous de cruels ravages. Dans ce temple, où je vous parle en ce moment, vous ne trouverez plus assez de place pour inhumer vos cadavres. » C'était en 1738 ; en 1742, au temps fixé par l'homme de Dieu, le fleuve San-Francisco, rompant ses digues, inonda tout le pays, et les eaux en se retirant laissèrent le germe d'une épidémie qui enleva les trois quarts de la population. Heureuse si, moins adonnée aux plaisirs, elle sut profiter des avertissements de l'apôtre !

Non moins étonnant était le pouvoir que Malagrida exerçait sur l'esprit des ténèbres. Dans l'île d'Itaparica, située dans la baie qui donne son nom à Bahia, se trouvait un nègre possédé de trois démons, et tellement furieux qu'il brisait des chaînes de fer et ébranlait jusque dans ses fondements la maison où il était enfermé. D'une parole Malagrida délivra ce malheureux.

A Bahia, on lui amena une femme qui, à la suite d'un pacte avec Satan, était devenue sa possession et souffrait dans tous les membres

des tourments affreux. Il se contenta de mettre au cou de cette infortunée une relique de saint François Xavier et aussitôt le démon prit la fuite en poussant d'horribles hurlements.

Pendant une mission donnée par le saint homme au bourg d'Aguafria, une jeune fille avait eu le malheur de faire une confession sacrilége. Deux fois la sainte Vierge lui apparut et lui dit : « Confesse tous tes péchés à *mon* missionnaire ; sinon tu subiras un terrible châtiment. » Après le second avertissement, la jeune fille se rendit à l'église pour décharger sa conscience du poids qui l'oppressait; mais une fausse honte lui tint encore la bouche fermée. Une troisième fois, la Mère de Dieu daigne se montrer à cette malheureuse, et lui reprochant son infidélité, la renvoie à un autre prêtre : mais l'enfant n'ose faire l'aveu fatal. En punition de ce crime, le démon prit possession d'elle dans l'église même et la tourmenta tellement qu'en peu de temps elle fut réduite à l'extrémité. Ses parents, la croyant minée par une maladie de consomption, la conduisirent à Malagrida, pour qu'il la délivrât de son mal. Au premier coup d'œil, l'homme de

Dieu reconnut la cause de ses souffrances. « Qui t'a permis, dit-il en s'adressant directement au démon, d'entrer dans le corps de cette enfant? — Celle qui préside à tes missions, » ricana le démon par la bouche de la jeune fille. Alors Malagrida se jette à genoux et, après une courte prière, déclare à l'enfant que, sans être complétement délivrée de ses tourments, elle aurait du moins la consolation de pouvoir en paix s'approcher des sacrements, et il en arriva comme l'homme de Dieu l'avait dit.

Il ne guérissait pas seulement les infirmités de l'âme, mais aussi celles du corps. Plusieurs malades, condamnés par les médecins, recouvrèrent la santé par le seul attouchement d'un objet ayant appartenu au saint religieux.

A Bahia, un officier royal se mourait au milieu de sa famille éplorée : on appelle Malagrida. Celui-ci impose les mains au moribond, récite quelques prières et le rend plein de santé à son épouse et à ses enfants.

Dans la même ville, il guérit de la même manière un autre homme, déjà aux portes du tombeau. Touché de reconnaissance, celui-ci se jette aux pieds de son bienfaiteur pour le re-

mercier : « Ce n'est pas moi, s'écrie Malagrida, c'est votre foi qui vous a guéri ! » Dans son humilité, le saint homme ne craignait rien tant que de passer pour un thaumaturge. Cependant les merveilles se multipliaient sous sa main : à Inhambupe, il rendit la santé à un malade en lui faisant boire un verre d'eau, sur lequel il avait fait le signe de la croix. Il ne lui fallut pas d'autre remède pour se guérir lui-même, un jour qu'il s'était cassé la jambe, en tombant de cheval ; sans rien perdre de sa sérénité, comme autrefois saint François Régis dans une circonstance pareille, il traça un signe de croix sur le membre brisé, puis se relevant sans peine, il laissa là sa monture et continua sans fatigue sa route à pied.

Pour donner plus de puissance encore à la parole de son ministre, Dieu exerçait de terribles châtiments sur ceux qui refusaient de se rendre à ses avis salutaires. A Iguaripe, une femme, vivant depuis longtemps dans le désordre, avait été invitée par une de ses amies à venir écouter le *saint Père*. « Demain, répondit cette malheureuse, il sera temps encore. » Hélas ! elle ne devait plus voir ce lendemain ; la

mort la surprit la nuit même, et ainsi parut-elle chargée de crimes au tribunal de Dieu !

Malagrida déplorait encore la perte de cette âme, quand Dieu lui ménagea une douce consolation. En entrant dans la petite ville d'Inhambupe, l'apôtre vit arriver au-devant de lui un vénérable vieillard, qui le pria, d'un visage souriant, de recevoir l'hospitalité dans sa modeste demeure. Malagrida n'osa refuser. Dès le lendemain, ce bon vieillard, nommé Pierre Diaz, mourait saintement entre les bras de son hôte, que Dieu semblait avoir amené tout exprès dans cette ville pour assister ce digne chrétien à ses derniers moments.

A cette époque de la vie de Malagrida, se rattachent encore d'autres prodiges, qui ne le cèdent en rien à ce qu'on raconte de plus merveilleux des François d'Assise et des Anchiéta.

Il prêchait à Bahia la clôture d'une mission; tout à coup une colombe d'une éclatante blancheur vient planer au-dessus de sa tête; après avoir décrit trois cercles dans les airs, elle s'envole et va se placer sur une statue de saint Ignace; puis, une seconde fois, elle vient voltiger autour de la tête du prédicateur et dispa-

raît. En même temps une lumière éclatante illumina toute l'assemblée et alla se perdre du côté de l'Orient.

A Boypeba, éloigné de Bahia d'environ trente lieues, pendant qu'il prêchait sur la place à une immense multitude, une nuée d'oiseaux vinrent voltiger au-dessus de l'auditoire, faisant entendre les chants les plus agréables, comme pour célébrer à leur façon le Dieu annoncé par l'Apôtre.

A Seregipe del Rey, il parlait en plein air devant une grande foule : tout à coup s'élève un violent ouragan, et de gros nuages noirs, suspendus sur la tête des auditeurs, menacent à chaque instant de se fondre en eau ; déjà les assistants se mettent en mouvement pour chercher un abri ; mais Malagrida leur fait signe de se tenir tranquilles. Chose merveilleuse ! tandis que tout autour la pluie tombait par torrents, pas une seule goutte ne mouilla l'auditoire. Et là ne s'arrêta pas le prodige. A l'extrémité de la plaine où étaient rassemblés les fidèles, s'élevait une colline, d'où se précipitaient à grands flots les eaux de la pluie ; déjà elles allaient atteindre l'auditoire, quand soudain, détournées

par une main invisible, elles prirent une autre direction, au grand étonnement de la foule.

En présence de tant de merveilles, le peuple, dans son enthousiasme, acclamait Malagrida comme un *grand saint*. Quand il paraissait dans les rues, des personnes de tout rang et de tout âge lui baisaient avec respect les mains, les habits et jusqu'à la trace de ses pas; d'autres, moins discrètes, coupaient des morceaux de sa soutane pour les conserver comme de précieuses reliques. L'humble religieux était le premier à condamner ces pieux excès : la rougeur qui couvrait son front montrait assez combien ces honneurs étaient à charge à sa modestie. Mais il avait beau faire : les plus grands personnages étaient aussi les plus ardents à lui prodiguer ces témoignages de vénération. Le vice-roi de tout le Brésil, don André de Mello, comte d'Algarves, se faisait une fête de le recevoir de temps en temps à sa table et lui écrivait des lettres fréquentes où paraissait la plus sincère estime.

L'archevêque de Bahia, Joseph Fialho, de l'Ordre de Clairvaux, promu en 1738, répétait à qui voulait l'entendre que tout le bien qui se

faisait dans son vaste diocèse était dû au zèle apostolique de Malagrida.

Cependant Dieu, pour épurer la vertu de son serviteur, savait aussi lui ménager parfois de cruelles humiliations. Depuis quelques jours il évangélisait les campagnes voisines de Cachoeira, quand le vice-provincial lui adressa une lettre pour le rappeler sur-le-champ à Bahia. Déjà le temps nécessaire au voyage était passé : Malagrida ne revenait pas. Le supérieur se croyant sûr d'avoir envoyé sa lettre, conçut des doutes sur l'obéissance et la vertu du missionnaire. Un ou deux mois après, Malagrida revient au collége et sur-le-champ va trouver le supérieur pour lui rendre compte de ses travaux ; mais celui-ci le reçoit avec un visage sévère et lui dèmande pourquoi il n'a pas obéi immédiatement à ses ordres. A cette question, le saint homme, les yeux modestement baissés, répond d'un ton respectueux qu'il n'a pas reçu de lettre ; puis se jetant aux pieds du supérieur, il s'offre à subir toute pénitence qu'il jugera du reste à propos de lui imposer. Le supérieur le renvoya, sans être complétement délivré de ses soupçons; mais quelque temps

après, au milieu de ses papiers, il trouva une lettre cachetée : c'était celle qu'il croyait avoir envoyée à Malagrida. Il reconnut alors son erreur et se fit d'amers reproches d'avoir douté un seul instant de la vertu du saint missionnaire.

XII

Malagrida se rend à Pernambuco. — Ses missions dans cette ville.

(1741-1746)

Le bruit des merveilles opérées par Malagrida dans le diocèse de Bahia était parvenu jusqu'aux oreilles de don Luis de Sainte-Thérèse, de l'ordre des Carmes déchaussés, évêque de Pernambuco. Voulant procurer aux fidèles confiés à ses soins le bonheur d'entendre un tel apôtre, le prélat l'invita dans les termes les plus pressants à venir évangéliser son peuple.

De Bahia jusqu'à Pernambuco, il y a plus de cent lieues; sans s'effrayer de la distance, Malagrida, armé de son crucifix, part vers la fin de juin 1741 et s'élance, toujours nu-pieds, selon son usage, sur le sable brûlant, à la con-

quête de nouvelles âmes : partout, sur son passage, il annonce aux peuples la parole de Dieu.

Vers le mois d'octobre, il arrive dans la ville de Penedo, sur les rives du San-Francisco. Il y trouve un grand nombre d'habitants accourus des régions voisines. Pendant quinze jours, il leur fait suivre les exercices de saint Ignace et opère parmi eux de nombreuses conversions. Pour préserver du vice deux jeunes filles, que la misère exposait au danger de se perdre, il n'hésita pas à sacrifier une somme de deux cents écus, qu'il avait mendiés sur sa route pour l'achèvement de son couvent de Bahia. « La Providence, se disait-il, saura bien me les rendre. » Sa confiance ne fut pas trompée. Un jour qu'il venait d'offrir à cette intention le saint sacrifice de la messe, il entend frapper à la porte de sa cellule ; il ouvre et voici qu'un jeune homme, après l'avoir salué gracieusement, lui remet en main un rouleau d'or, le priant d'employer cette aumône à quelque œuvre de piété. Malagrida après un moment d'hésitation, accepte l'argent et va le déposer sur sa table ; puis, il revient pour remercier l'aimable donateur; mais, il ne trouva plus

personne : le jeune homme avait disparu. Fort surpris de cette aventure, Malagrida compta l'argent et trouva précisément la somme de deux cents écus : alors il ne douta plus que Dieu lui-même ne lui eût envoyé cette aumône pour approuver sa générosité envers les deux jeunes filles, par lui arrachées à la misère et au crime.

De Penedo, Malagrida se dirigea vers la bourgade de Poxim, située sur les confins du diocèse de Pernambuco. Quelle ne fut pas sa douleur en voyant l'église de ce village, presque abandonnée et tombant en ruines! Sans perdre de temps, il se mit lui-même à l'œuvre, et les paysans le virent avec étonnement chercher de grosses pierres dans les carrières voisines et les rapporter sur ses épaules. Excités par cet exemple, qui condamnait leur propre négligence, ils travaillèrent avec ardeur et bientôt l'église fut entièrement restaurée. Malagrida eut la consolation d'y offrir le saint sacrifice de la messe et d'y annoncer la parole de Dieu à un nombreux auditoire avec des fruits abondants.

De Poxim, le zélé missionnaire se rendit à la

ville d'Alagoas. Le préteur royal de cette cité, Joseph Grégoire, avait eu soin de faire publier d'avance l'arrivée du saint : aussi y eut-il une telle affluence de monde, qu'on craignait la disette des vivres; mais, par une protection visible de la Providence, les marchés furent abondamment fournis, pendant toute la durée de la mission.

En voyant combien cette foule était avide de l'entendre, Malagrida se livra tout entier, sans ménagement, à son zèle; mais bientôt, les forces vinrent à lui manquer et il tomba malade de la fièvre. On vit alors combien il était chéri des peuples; de toutes parts s'élevaient, vers le ciel, des vœux pour sa guérison; Dieu exauça ces ferventes prières, et rendu à la santé, l'apôtre put reprendre le cours de ses travaux.

A peine rentré dans la carrière, le digne émule de saint François Xavier se signale par de nouveaux prodiges. Il y avait, dans la ville d'Alagoas, un énergumène qui avait résisté jusque-là à tous les exorcismes : sommé de sortir du corps de ce misérable, le démon se contentait de rire de toutes les menaces. « Une

seule chose, disait-il, pourra me chasser, et cette chose se trouve dans telle maison » On court à l'endroit indiqué et on en rapporte quelques reliques de saints : elles n'ont pas plus de succès. Enfin, après avoir bien cherché dans tous les coins et recoins, on trouve un flacon d'eau que Malagrida avait bénite. On l'apporte et à l'instant même, le démon, après d'horribles contorsions, prend la fuite pour ne plus revenir.

Mais un prodige plus célèbre, attesté par des centaines de témoins oculaires, et dont le bruit remplit bientôt le Brésil et le Portugal, fit éclater dans la ville d'Alagoas la puissance de Malagrida. On venait de construire dans un des chantiers du port un assez gros navire : quand on voulut le lancer à la mer, il tomba sur le flanc et s'enfonça profondément dans la vase sans qu'il fût possible, en dépit de tous les efforts, de le relever et de le mettre à flot. Le patron du navire se désespérait en songeant à la perte qu'il allait faire. Après avoir épuisé tous les moyens, il résolut de recourir au saint homme, qui s'était déjà signalé par tant de prodiges. Il alla donc trouver Malagrida, lui ra-

conta son infortune et le conjura de venir bénir avec son image de la Vierge le vaisseau échoué. Le Père l'accueillit avec bonté, et vivement touché de son malheur, fit tout ce qu'il put pour le consoler; mais soupçonnant bien qu'il s'agissait de faire un miracle, il refusa constamment de se rendre au lieu indiqué, alléguant qu'il n'était qu'un pécheur, indigne de grâces extraordinaires.

Pour triompher de l'humilité du saint homme, l'armateur eut recours alors à un pieux artifice. Malagrida, avant de quitter la ville, devait, selon son usage, faire porter en triomphe dans les principales rues sa chère image de Notre-Dame.

Connaissant ce projet, le maître du vaisseau s'entendit avec ceux qui devaient diriger la marche du cortége pour le faire passer près du chantier où était échoué le navire. Grâce à cette ruse innocente, Malagrida, sans même s'en apercevoir, arriva bientôt en face du vaisseau. Alors, tout l'équipage, le capitaine en tête, vint à sa rencontre et ils le conjurèrent à genoux de monter avec son image sur le pont du navire. Ce spectacle inattendu émut le cœur du saint

homme; il monte à bord, récite à haute voix une courte mais fervente prière, que tout le peuple répète après lui, puis bénit le vaisseau avec la sainte image, après quoi il ordonne aux marins de faire un dernier essai, ajoutant que la miséricordieuse reine du ciel viendrait infailliblement à leur secours. Pleins de confiance, les matelots attachent les cordages, mais avant même qu'ils aient achevé, cette lourde masse, s'ébranlant d'elle-même, se redresse et glisse sans efforts jusque dans la mer. A cette vue, le peuple enthousiasmé crie au miracle, et entourant Malagrida, le proclame à haute voix le nouveau thaumaturge du Brésil !

Huit mois s'étaient écoulés depuis que le saint apôtre était parti de Bahia; enfin il touchait au terme de son voyage. A quelques lieues d'Alagoas, il rencontra le gouverneur de Pernambuco, Antoine Ribeyro Leyté. Ce digne magistrat, en train de faire la visite de sa province, la suspendit tout exprès pour accompagner le vénérable missionnaire jusqu'à la capitale. Cette démarche fut pour lui une source de bénédictions; plus tard, vaincu par la grâce, il abandonna le monde pour aller se

dévouer dans un couvent de Franciscains au service d'un maître plus puissant que les rois de la terre.

Malagrida fit son entrée dans la ville de Pernambuco, vers le commencement du mois de mars 1742. Dès le lendemain de son arrivée, il allait saluer l'évêque, qui l'avait invité ; mais le prélat le devançant, accourut lui-même au collége des Jésuites et dès qu'il aperçut le Père, se jeta dans ses bras avec la plus vive tendresse. Il ne pouvait lui exprimer assez à son gré combien il était heureux de le posséder dans son diocèse. Après les premiers transports de la joie que lui causait une si douce entrevue, il parla longuement de la triste situation où se trouvaient alors ses diocésains, sous le rapport religieux. Par suite d'une malheureuse discussion qui s'était élevée entre lui et le gouverneur général de la province, un parti nombreux s'était formé contre lui dans Pernambuco ; on refusait de le reconnaître pour évêque ; on répandait contre lui d'odieuses calomnies, si bien qu'il n'avait pas encore osé se montrer dans plusieurs des principaux quartiers de la ville. Après avoir exposé au long ce triste état des

choses, le prélat finit en conjurant Malagrida de travailler par ses prédications à ramener dans le devoir ce pauvre peuple, égaré par quelques meneurs. Le saint apôtre s'y mit sur-le-champ.

La grande cité de Pernambuco comprend deux parties distinctes désignées sous les noms d'Olinda et de Villa do Recife. C'est par cette dernière que Malagrida commença l'œuvre de la conversion. Déjà on ne parlait plus dans la ville que de son arrivée ; le clergé avec les Ordres religieux et une foule de personnes de tout rang vinrent le chercher au collége, et, baisant ses mains et ses habits, le conduisirent en triomphe jusqu'à la cathédrale. L'évêque l'attendait sur le seuil : après l'avoir conduit jusqu'au chœur, il monta en chaire et dans un discours touchant, pressa les fidèles de profiter de la grâce que leur faisait le ciel, en leur envoyant un ministre si puissant en œuvres et en paroles. Puis se tournant vers Malagrida agenouillé au milieu du sanctuaire, et lui présentant un crucifix: « Voici, mon Père, lui dit-il, le signe du salut ; prêchez Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié.... » Alors l'ardent missionnaire s'avance jusque le seuil de l'église, afin d'être entendu

par la multitude restée en dehors ; et avec cette éloquence qui lui était propre, il exhorte le peuple à se montrer assidu aux exercices de la mission.

Dès le lendemain matin, l'évêque en fit l'ouverture lui-même, dans l'église des Pères Oratoriens, par un sermon sur les fins dernières de l'homme. Le soir du même jour, Malagrida prêcha sur le même sujet dans l'église des Jésuites, en présence de Sa Grandeur. Pendant vingt jours de suite, évêque et missionnaire développèrent ainsi chacun les mêmes vérités, l'un le matin, l'autre le soir, et durant tout ce temps le peuple montra un égal empressement à venir écouter la parole de Dieu. On remarqua non sans étonnement que Malagrida, tout en traitant les mêmes vérités que l'évêque et devant le même auditoire, savait cependant toujours les présenter sous une forme nouvelle, sans jamais rien répéter de ce qu'avait dit le prélat, travail qui demandait de la part du prédicateur des ressources plus qu'ordinaires !

C'est qu'en effet Malagrida était véritablement orateur ; tout en lui, au rapport de ceux qui l'ont entendu, s'harmonisait merveilleuse-

ment pour faire une vive impression sur son auditoire : un extérieur grave, qui inspirait le respect et même la vénération; une parole vive et ardente, une grande facilité d'élocution, un geste expressif, une accentuation agréable, enfin, une onction si douce, qu'on ne pouvait se lasser de l'entendre ; parfois cependant sa voix prenait un accent qui faisait frissonner le pécheur et l'ébranlait jusqu'au fond de l'âme.

C'est ici le lieu de donner une idée de la méthode que suivait le vénérable Jésuite dans ses missions. Les premiers jours, soit dans l'église, soit en plein air, quand l'église était trop petite, il développait avec feu les terribles vérités de la foi: le péché, la mort, l'enfer, le jugement dernier, etc.... Non content d'avoir ébranlé les cœurs des fidèles par ses discours enflammés, le saint prédicateur, à la fin de chacun de ses sermons, saisissait une chaîne de fer et se flagellait publiquement de la manière la plus cruelle, ne cessant de déchirer ses épaules ensanglantées, que quand il tombait épuisé de lassitude. Chacun des coups dont il accablait sa chair innocente retentissait au fond des cœurs, et c'est alors qu'on voyait ces prodiges

de conversions, dont nous avons rapporté quelques exemples plus haut.

Sachant combien le peuple est sensible aux grandes pompes, étalées à ses yeux, l'habile missionnaire, dans chacune de ses stations, employait plusieurs journées à des cérémonies religieuses, auxquelles il donnait le plus de solennité et de magnificence possible.

La première de ces journées était consacrée à faire une amende honorable au Très-Saint Sacrement de l'autel. Pour réparer les sacriléges et tous les crimes, commis contre la personne adorable de Notre-Seigneur, présent au tabernacle; il chantait une messe solennelle, suivie d'un sermon, où il exhortait les fidèles à se nourrir souvent du pain de vie. Vers le soir, avait lieu une grande procession, où le Saint-Sacrement était porté en triomphe dans toutes les rues de la ville, au milieu d'un concours immense de peuple, et au chant des hymnes et des saints cantiques.

Un autre jour, c'était la fête de la sainte Vierge. Après un panégyrique brûlant d'amour, il organisait en l'honneur de la Mère de Dieu une magnifique procession, où l'on promenait

par la ville, au chant des litanies, la fameuse statue de Notre-Dame des Missions.

Puis venait le jour consacré aux morts. Après un service solennel et un discours pathétique où il dépeignait les souffrances des âmes du purgatoire, exhortant les fidèles à les soulager par la prière, il faisait conduire par les rues de ville un catafalque, surmonté d'une tête de mort, exposée à tous les regards. Le convoi funèbre s'avançait lentement, au tintement lugubre des cloches, et au milieu des gémissements et des sanglots de la foule; quand on arrivait sur quelque place, le missionnaire faisait arrêter le catafalque, puis, se plaçant sur un lieu plus élevé, il parlait de la mort, rappelant le fatal arrêt : « Tous les hommes sont condamnés à mourir. Sans doute, ajoutait-il, dans quelques jours fera-t-on ainsi les funérailles de plus d'un de ceux qui m'entendent à cette heure; et alors, qne deviendront richesses, honneurs, plaisirs, vanités ? » Ces paroles produisaient une si vive émotion qu'on eût dit de véritables funérailles !

Enfin, la mission était close par ce qu'on appelait la procession de la pénitence. Tel était

l'ordre du cortége. En tête marchait la croix, puis, une foule de peuple s'avançait sur deux lignes, se soumettant pour l'expiation des péchés, à toutes espèces de macérations. Les uns traînaient de longues chaînes de fer, les autres se liaient étroitement les mains derrière le dos, d'autres se déchiraient les épaules par de sanglantes disciplines, d'autres s'enfonçaient des couronnes d'épines dans le front, d'autres avaient les bras attachés en forme de croix à un barre de fer, d'autres portaient sur leurs épaules de grosses pierres, ou d'énormes croix, tous enfin s'avançaient pieds nus et récitant les Psaumes de la Pénitence. Le dernier de tous, marchait Malagrida, nu-pieds, le front couronné d'épines, une grosse corde au cou, un grand crucifix à la main. On faisait ainsi tout le tour de la ville, s'arrêtant de distance en distance, pour entendre quelques vives paroles de la bouche de l'homme de Dieu.

Dans chaque mission aussi, un jour était spécialement destiné aux réconciliations des ennemis. A la parole de l'apôtre, des hommes divisés depuis de longues années s'avançaient jusqu'au pied de la croix, et là, publiquement,

se pardonnaient leurs offenses mutuelles, scellant leur réconciliation par le baiser de paix.

On conçoit que de telles missions aient changé la face des villes, même les plus corrompues. La Villa do Recife, où nous avons laissé Malagrida, ne resta pas en dehors du mouvement général. Ce qui contribua le plus à la convertir, ce fut l'exemple du commandant supérieur qui, à la tête de toute sa famille, s'approcha publiquement des sacrements qu'il ne fréquentait plus depuis de longues années.

Le saint apôtre n'eut pas moins de succès dans la partie de Pernambuco, appelée Olinda. Parmi les conversions qu'il y opéra, on signale surtout celle d'un pécheur endurci, qui nourrissait dans son cœur une haine mortelle contre un habitant de la même ville. Touché par la grâce et renonçant à satisfaire sa vengeance, cet homme avait promis au missionnaire que, pour réparer le scandale qu'il avait donné jusque-là, il demanderait publiquement pardon à son ennemi, en pleine église, à la fin du prochain sermon ; vaincu par le respect humain, au jour fixé, il semble ne plus se souvenir de sa promesse. Deux et trois fois, Malagrida l'interpelle

du haut de la chaire : toujours même refus ; alors, saisi d'un saint transport, l'apôtre étend la main sur un flambeau allumé et d'une voix tonnante : « Où donc, s'écrie-t-il, ô le plus malheureux des hommes, te caches-tu ? tu peux fuir les regards de tes semblables, mais échapperas-tu aux regards de ton Dieu, qui lit dans les cœurs, échapperas-tu à sa main vengeresse? Qui te pousse à violer ainsi la foi que tu as jurée à ton Maître et Seigneur? Ne crains-tu pas de voir tomber sur toi le glaive de la justice divine, déjà suspendu sur ta tête et prêt à frapper ! Ah ! redoute cette foudre, qui t'écrasera au moment où tu y penseras le moins ! Cache-toi, cache-toi, nourris la flamme de ta haine ! ma main brûlera dans ce feu aussi longtemps que brûlera ta haine ! » A ces mots, le pécheur atterré, pâle et tremblant, sort de la foule, s'avance au pied de chaire, avoue sa faute, et demande publiquement pardon à son ennemi, à la grande édification de tous les assistants, non moins touchés du repentir de cet homme qu'émerveillés de voir la main du saint missionnaire parfaitement saine, après être restée si longtemps sur la flamme.

Une autre particularité de cette mission dans Pernambuco a été conservée par Malagrida lui-même, dans une relation écrite en portugais et traduite en latin par le biographe auquel nous empruntons le fond de notre récit. Il nous est doux de pouvoir offrir au lecteur ce document intéressant, où l'âme de Malagrida se révèle tout entière. En tête, on lit le titre suivant :

Récit de la guérison miraculeuse d'un muet, à qui la parole a été rendue instantanément par l'intercession de la très-sainte Vierge, patronne des Missions, à l'intention de hâter la Béatification du vénérable Père Joseph de Anchieta, ce vendredi 31 *août* 1742, *au collége de Recife.*

« Tout ce que je vais raconter, dit Malagrida, je le certifie conforme à la vérité et je suis prêt, s'il le faut, à prêter serment sur les saints Évangiles.

« Au commencement de cette semaine, le Père Provincial, Emmanuel de Sequeira, récemment débarqué sur cette plage, m'avait remis une lettre du très-révérend Père Général, dans laquelle, entre autres choses écrites de sa

propre main, Sa Paternité me recommandait instamment d'exhorter le peuple dans mes sermons à mettre sa confiance dans les mérites et la protection du vénérable Père Joseph Anchiéta; peut-être ainsi Dieu ferait-il éclater sa miséricorde par quelque bienfait signalé ou même par quelque miracle qui pût figurer au procès de béatification de ce glorieux thaumaturge. Pour moi, depuis longtemps, je soupirais après le moment où il me serait donné de voir sur les autels ce grand serviteur de Dieu; je souffrais de voir, après tant de prodiges que ce saint avait opérés pendant sa vie, qu'il manquât encore un miracle. Plein de ces sentiments, je ne cessais de recommander l'affaire à Dieu dans mes prières. L'avouerai-je? sortant hier jeudi, vers le soir, pour me rendre chez le grand trésorier, avec le frère Emmanuel Lopez, je rencontrai sur la place, près du Palais, un enfant perclus de tous ses membres, qui rampait à terre, comme un vil animal : je me suis senti inspiré d'invoquer pour ce misérable la protection du vénérable Père, mais la honte me retint et je ne le fis pas.

« Ce matin, de nouveau, j'ai recommandé à

Dieu cette même affaire dans mon oraison, et environ un quart d'heure après la fin de la méditation, pendant que je récitais le bréviaire, le frère Emmanuel vint frapper à la porte de ma cellule et m'annonça qu'il y avait là un homme qui désirait me parler. Je sortis aussitôt et je demandai à cet homme ce qu'il voulait. Il ne me donna point de réponse et il ne pouvait le faire, car il était muet. Un jeune enfant qui l'accompagnait, parla pour lui, et me dit qu'il voulait se recommander à Notre-Dame des Missions. Et de fait, cet homme, apercevant dans ma cellule l'image de la sainte Vierge, courut se prosterner à ses pieds. Alors, moi aussi je tombai à genoux, invoquant le thaumaturge du Brésil ; mais, comme je n'avais de lui ni image, ni reliques, je me tournai vers Notre-Dame, la conjurant de faire un miracle, pour montrer par là combien elle désirait que son serviteur fût honoré comme un saint. Je lui fis cette prière : « Vous savez, ô Marie, avec quel amour le vénérable Père a employé toutes les forces de son âme à vous glorifier, non-seulement par ses vertus, mais même par des poésies ; daignez donc le glorifier de même

maintenant ; opérez ce prodige en sa faveur et faites parler ce muet.

« En ce moment quelques douces larmes me tombaient des yeux et je me disais intérieurement à moi-même : Si seulement ce muet recouvrait subitement la parole, le miracle serait évident et tous mes vœux comblés. Or, voici qu'au même instant le muet s'écrie : *Jésus!* Je répétai : « Jésus ! dites encore : Jésus. » Et il répéta de même ce doux nom. J'ajoutai : « Par l'intercession du saint et glorieux Joseph Anchiéta, venez à mon secours, ô Reine des Cieux ; brisez les liens de ma langue. » Et le pauvre muet répéta distinctement chacune de ces paroles. Le jeune enfant (c'était sans doute son fils) pleurait de joie, moi-même je ne pus retenir mes larmes. J'appelai le Père Recteur, Dominique Gomès, pour qu'il fût témoin de ce spectacle. Nous nous informâmes du nom de cet homme, de son lieu de naissance, de la maison qu'il habitait, de ses parents et connaissances, et sur tous ces points il fit des réponses satisfaisantes. Tandis que le Père Recteur se disposait à sortir pour procéder à l'enquête légale, je conduisis notre homme dans la cham-

bre du révérend Père Provincial, qui s'entretint longtemps avec lui et lui demanda depuis combien de temps il était affligé de ce mal, quels remèdes il avait employés, comment il était venu. A toutes ces questions, il répondit distinctement, affirmant qu'il avait contracté son infirmité d'une chute de cheval, et que jusqu'à ce jour, il avait épuisé inutilement en remèdes et en médecins le peu d'argent dont il pouvait disposer. »

Tel est, dans sa touchante simplicité, le récit de Malagrida; en vain essayerait-on de peindre mieux que ne le font ces lignes, sa confiance inébranlable et toute filiale en la Mère de Dieu, qu'il aimait tant à appeler la Patronne et l'auguste Dame de ses Missions!

XIII

Missions de Malagrida dans la province de Pernambuco.

(1742-1746)

Après avoir ramené la pratique des vertus chrétiennes dans la grande cité de Pernambuco, Malagrida résolut de porter aussi dans les campagnes voisines le bienfait de ses prédications. Sans le suivre pas à pas dans toutes ces pérégrinations, nous glanerons de côté et d'autre les faits les plus intéressants qui s'y rattachent.

Non loin du promontoire Saint-Augustin, dans le village de Notre-Dame-da-Luce, le ciel depuis plusieurs mois semblait d'airain, et la sécheresse désolait toute la contrée : les labou-

reurs tremblaient de voir périr le fruit de leurs travaux. Touché de compassion, Malagrida, comme un ange de paix, monte en chaire, et au nom de la sainte Vierge annonce qu'avant trois jours le fléau cessera de sévir. Au temps marqué par l'apôtre, il tomba une pluie abondante qui sauva les moissons.

A Iguarassu, Malagrida avait converti un grand nombre de pécheresses publiques : pour mettre leur vertu à l'abri de toute rechute, il résolut de construire pour elles une seconde maison de refuge. Il fut aidé dans ce pieux projet par un saint prêtre, nommé Michel de Sepulvéda et une dame de haute vertu, Antoinette Marie de Jésus. Grâce à leurs généreuses aumônes, il put, avant de quitter Iguarassu, jeter les fondements du nouvel asile, malgré de vives et puissantes oppositions.

Au village d'Afogados, les habitants le virent avec admiration travailler lui-même, comme le dernier des manœuvres, à la reconstruction de l'église tombée en ruines.

A Goyanna, trois faits merveilleux signalèrent sa présence. — Une pécheresse, touchée

de la grâce, avait enfin, à la voix de Malagrida, brisé les liens qui la retenaient dans le crime et s'était réfugiée dans la maison d'une de ses amies. Furieux d'avoir perdu l'objet de sa criminelle passion, le complice de cette malheureuse usa de violence pour l'arracher à son asile et la ramener chez lui. Ce scandale fut bientôt connu par toute la ville : Malagrida en fut profondément affligé. Le lendemain, il monta en chaire et tout à coup interrompant son sermon : « Mes frères, s'écria-t-il d'un accent inspiré, le loup qui a ravi la brebis du Christ a déjà, à l'heure qu'il est, reçu le châtiment mérité. » Au sortir de l'église, l'auditoire apprit avec effroi qu'à l'instant même où l'homme de Dieu avait prononcé ces paroles, le misérable ravisseur avait été frappé de mort subite.

Dans un autre sermon, qu'il prêcha dans cette même ville de Goyanna, Malagrida parlait des peines du purgatoire : tout à coup il s'interrompt pour recommander aux fidèles l'âme de telle personne (il la nomma) qui se mourait dans un village assez éloigné. Le jour même on apprit que cette personne avait expiré

à l'heure où le missionnaire avait demandé pour elle les suffrages des fidèles.

A Goyanna encore, ayant rencontré dans une église le convoi funèbre d'un prêtre, il parut soudain rempli d'une joie extraordinaire et dit tout haut, de manière à être entendu de plusieurs, que l'âme de ce prêtre allait bientôt jouir de la possession de son Dieu; puis, il énuméra une à une toutes les vertus dont elle avait été ornée ici-bas, avec autant d'exactitude que l'eût pu faire le confident intime de ce prêtre, et pourtant, il ne l'avait jamais vu de sa vie.

De Goyanna, Malagrida se rendit à Parahyba, évangélisant sur sa route plusieurs villages, de concert avec le capucin Antoine-Marie, de Modènes. Parahyba est une ville assez importante, située à trente lieues de Pernambuco, près de l'embouchure du fleuve qui lui donne son nom. On ne peut guère y aborder qu'en barque, à cause des étangs qui l'environnent : à son arrivée, Malagrida trouva un canot, envoyé à sa rencontre par le gouverneur de la ville. C'était un homme d'un caractère altier et difficile qui, par des mesures vexatoires, s'était aliéné l'es-

prit de ses subordonnés; même avec les Pères Jésuites, ses rapports étaient complétement interrompus. Volontiers, il eût gagné les bonnes grâces de Malagrida, pour s'en servir contre les autres Pères : mais il s'adressait mal. En vain arriva-t-il, escorté de tous les dignitaires de la ville, au-devan de Malagrida, pour lui offrir une chambre oans son palais; l'humble religieux refusa poliment, alléguant la règle de son ordre. Ce refus, quelque juste qu'il fût, blessa le gouverneur, et prétextant une maladie, il trouva moyen de ne pas assister une fois aux sermons de l'apôtre.

Cependant ce dernier remuait la ville par sa parole éloquente : du fond de leur prison les forçats entendent parler de l'homme de Dieu; ils lui écrivent une lettre touchante pour le conjurer de venir leur parler, à eux aussi, des miséricordes de Dieu : Malagrida ému s'empresse de se rendre à leur demande, passe trois jours au milieu d'eux et les dispose tous jusqu'au dernier à recevoir leur Dieu dans la sainte Communion.

De là, il passe au village de Varge-Nova; l'église est en ruines; il se fait manœuvre pour

la restaurer. Un jour que, chargé d'une grosse pierre, il passe à côté d'un chariot, traîné par des bœufs, l'un de ces animaux, jusque là très-pacifique, s'emporte tout à coup et lui lance une ruade qui le renverse par terre sans connaissance. On le transporte dans une maison voisine où il demeure quatre jours en proie à d'horribles souffrances. A ceux qui viennent le consoler, il répond que le mal n'a d'autre auteur que le démon, et que bientôt il sera guéri, ce qui ne tarde pas à se vérifier.

Plus tard, le saint homme parlant de cet accident dans une lettre adressée à un de ses frères, lui avouait qu'au milieu même de ses souffrances corporelles, il avait goûté des consolations ineffables; puis, finissant par un pieux badinage : « Si le bon Dieu, dit-il, nous console ainsi d'avoir reçu un coup de pied de bœuf, que sera-ce quand nous jouirons de ses caresses? »

Dans ce même village de Varge-Nova, vivait un métis plongé dans la fange des vices les plus grossiers. Malagrida, informé de l'état déplorable de cet homme, va le trouver, et employant tour à tour les prières et les menaces, le presse

de venir écouter ses instructions. Mais le pécheur endurci refuse obstinément de se rendre. Un ou deux jours après, Malagrida du haut de la chaire recommande aux prières des fidèles l'âme d'un pécheur, qui avant vingt-quatre heures, s'il ne faisait pénitence, devait tomber en enfer. A ces paroles, l'auditoire est saisi d'effroi : le jour suivant, le Père, en se rendant à l'église, va trouver en passant le métis pour l'engager à venir au sermon. Il n'était point chez lui : alors, le cœur rempli de tristesse, le saint homme se dirige vers l'église : à peine a-t-il commencé son sermon que ce misérable, revenu au logis, se sent tout à coup saisi d'un violent mal de tête et meurt subitement dans les bras de sa criminelle compagne.

Le cœur brisé de n'avoir pu sauver cette âme, Malagrida revenait au collége de Parahyba : devant la porte de la maison il rencontre un nègre qui avait à la jambe une plaie hideuse. A la vue du bon Père, le nègre se jette à ses pieds et le conjure d'avoir pitié de lui, de le soulager de son mal. Malagrida attendri le relève avec bienveillance et le conduit dans sa chambre, où il lui ordonne de se prosterner devant

l'image de Marie et de demander sa guérison à celle qui est le salut des infirmes. Le nègre obéit : puis Malagrida lui fit un signe de croix sur la jambe malade et lui dit d'espérer dans le le secours de la sainte Vierge. Quelques jours après, la jambe se trouva parfaitement guérie, ce qui, au témoignage du chirurgien Emmanuel Pereyra, n'avait pu se faire sans un véritable miracle.

Plein de confiance dans cet homme chéri de Dieu, le peuple de Parahyba recourut à lui pour obtenir par son entremise quelques adoucissements aux mesures arbitraires du gouverneur dont nous avons parlé plus haut. Malagrida, sans craindre de s'attirer la colère de cet homme puissant, va le trouver et le conjure au nom de Dieu, de faire justice à son peuple. Prières inutiles ! le courageux missionnaire est éconduit honteusement. Il revient à la charge et cette fois le gouverneur lui déclare avec hauteur qu'il ne changera rien à sa manière de faire : quant aux mesures qu'on lui reproche, il en a écrit au roi pour les faire approuver. — « Sachez-le, s'écria alors Malagrida, plein du feu des prophètes, avant que vos lettres aient

franchi le seuil du palais du roi, vous aurez, vous, franchi le seuil de votre éternité ! »

Peu de jours après, le gouverneur mourait dans l'impénitence, refusant absolument de recevoir les consolations de la religion.

L'esprit prophétique de Malagrida se révéla encore à l'occasion suivante. Dans un certain village, appelé le Paradis (Bom Jardin), le saint homme se trouvait à l'église, plongé dans la méditation et le visage tout en feu. Tout à coup il se lève et s'approchant d'un homme qui se tenait là : « Aimez-vous Notre-Dame? lui demanda-t-il. — Sans doute, répondit cet homme tout surpris.— Prenez garde ! reprit Malagrida ; parlez-vous d'un cœur sincère? — Certainement, et pour la bonne Vierge Marie il n'est rien que je ne fasse. » — Alors, Malagrida d'un ton sévère : « Si vous prétendez, lui dit-il, être un enfant dévoué de Marie, pourquoi donc, depuis tant d'années, tenez-vous caché tel et tel péché ? (et il les lui nomma.) Pourquoi ne vous purifiez-vous pas dans la pénitence des souillures de votre âme? Qu'attendez-vous? » — Frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, et pénétré du plus vif repentir, ce pécheur

sacrilége courut chez son confesseur et lui dévoila les fautes qu'il avait tenues cachées si longtemps.

Au milieu des faveurs célestes dont il était comblé, Malagrida ne perdait rien de son humilité : en voici un trait frappant. Dans une réunion nombreuse il soutenait contre un théologien une question assez délicate : il exposa sa doctrine avec modestie ; mais comme elle renversait l'opinion de son adversaire, celui-ci en fut irrité et s'emporta jusqu'à lui dire des paroles injurieuses. Aussitôt l'humble religieux, comme s'il eût été l'agresseur, se jette aux pieds du théologien, pour lui demander pardon : spectacle touchant qui pénétra d'admiration tous les assistants.

Avant de reprendre le chemin de Pernambuco, Malagrida couronna ses travaux à Parahyba par un dernier bienfait : la fondation d'un petit séminaire pour l'éducation de la jeunesse qui se destinait au sacerdoce. Il en posa la première pierre vers la fin de 1745, en présence du gouverneur Antoine Borghès da Fonseca, et du Révérend Père Antoine Soarez, vicaire de la ville. Parmi les bienfaiteurs de cette nouvelle

maison se trouve en première ligne Théodore Alvarez de Souza, qui fit don à Malagrida d'une ferme d'un revenu considérable. C'est par de telles fondations que l'homme de Dieu assurait pour l'avenir le bien commencé par sa parole apostolique.

XIV

Malagrida revient à San-Luiz. — Il part pour Lisbonne.

(1747-1749)

Il y avait douze ans (1735-1747) que Malagrida parcourait en apôtre les vastes diocèses du Brésil. A la vue des travaux prodigieux, entrepris par ce grand homme durant ce laps de temps, l'imagination demeure effrayée; et cependant à toutes ses fatigues, vrai disciple de Jésus crucifié, il ajoutait encore des austérités incroyables : tant il est vrai que pour les saints il n'est de bonheur que dans la croix !

Même au milieu de ses plus rudes missions, il jeûnait si rigoureusement que sa nourriture ne dépassait guère et souvent n'atteignait pas quatre onces par jour : jamais de viande, ni de

poisson ; quelques légumes mal apprêtés, un morceau de pain et de fromage, quelques fruits, tels étaient ses repas. De vin, il n'en buvait que par obéissance, quand il était malade. Il dormait fort peu, se levant chaque nuit pour faire oraison ; et quelquefois, pour entendre les confessions, il prolongeait ses veilles plusieurs nuits de suite. Ordinairement, il n'accordait à son corps épuisé que deux heures de sommeil ; encore prenait-il ce repos tout habillé, couché sur le pavé de sa cellule, ou bien étendu sur un banc avec son bréviaire pour oreiller, ou encore assis sur une chaise, la tête appuyée sur les mains. Rarement dans ses voyages, il se servait de voiture ou de cheval ; la plupart de ses courses, il les faisait pieds nus sur le sable brûlant. Avec cela il portait continuellement un double cilice, hérissé de pointes : soir et matin, il se flagellait cruellement avec une chaîne de fer, armée de pointes qu'il avait soin d'aiguiser de temps en temps : et il aurait porté bien plus loin encore la sainte haine de son corps si ses supérieurs n'avaient mis un frein à son amour des souffrances. Il pouvait dire de lui comme le grand Apôtre des nations : « Je

porte la croix de Jésus imprimée sur mon corps. « Suivons-le maintenant dans ses nouvelles excursions apostoliques.

Depuis qu'il était parti de San-Luiz, un nouvel évêque, D. Emmanuel da Cruz, de l'Ordre de Clairvaux, s'était assis sur le siége épiscopal de cette ville. Ce prélat, entendant raconter les grandes choses opérées par Malagrida dans le Brésil, désira posséder à son tour le célèbre missionnaire. Il pria donc ses supérieurs de le rappeler au Maranham.

A la voix de celui qui pour lui tient la place de Jésus-Christ, Malagrida part sur-le-champ de Pernambuco et prenant le chemin de la côte, se dirige à grandes journées vers la ville de San-Luiz. Arrivé à un lieu, nommé Mayru, il trouve le frère Joseph Pereyra que le Recteur du collége de San-Luiz, le P. Jean Ferreyra avait envoyé à sa rencontre. En vain le frère, touché de compassion à la vue des pieds meurtris et brûlés du pauvre missionnaire, le presse-t-il de faire à cheval le chemin qui lui reste à parcourir jusqu'au fleuve, où l'attendait une embarcation, l'intrépide apôtre ne veut point y consentir et achève son voyage, pieds nus,

s'arrêtant dans tous les hameaux pour annoncer la parole de Dieu.

Enfin, le 11 mai 1747, il arrive à San-Luiz. Malgré sa longue absence, le souvenir de ses premières prédications ne s'était pas effacé de la mémoire des habitants de cette ville : au premier bruit de son arrivée, le peuple se porte en foule à sa rencontre et le conduit en triomphe jusqu'au palais de l'évêque. Celui-ci lui fit l'accueil le plus bienveillant, le félicita de tout ce qu'il avait fait jusqu'ici pour la gloire de Dieu et recommanda à ses soins ses ouailles, trop occupées, hélas ! des intérêts du temps pour songer à ceux de leur éternité !

Six jours suffirent à Malagrida pour se remettre des fatigues d'un voyage de plus de deux cents lieues : dès le 17, il alla donner une mission de huit jours au village de Tapuytapera ou Alcantara.

Sur ces entrefaites, D. Emmanuel da Cruz, transféré au siége de Marianna, remit son diocèse entre les mains de D. François de Saint-Jacques, de l'ordre des Minimes. Malagrida interrompit alors ses travaux pour se présenter à son nouvel évêque et faire renouveler ses pou-

voirs. D. François le reçut avec bienveillance et le chargea aussitôt de donner une grande mission dans l'église la plus vaste de sa ville épiscopale.

Au jour fixé pour l'ouverture de cette mission, le prélat lui-même, dans un discours plein d'onction, exhorta ses nouvelles ouailles à suivre avec assiduité les instructions du vénérable missionnaire ; puis, s'adressant à Malagrida lui-même, agenouillé devant lui, il lui remit entre les mains un crucifix avec ces paroles d'Isaïe : « *Clama, ne cesses, et quasi tuba, exalta vocem tuam et annuntia populo meo scelera eorum;* élevez votre voix comme une trompette éclatante et dévoilez à mon peuple ses iniquités ! » Alors, armé du crucifix, Malagrida monte en chaire, et fidèle à la recommandation de l'évêque, démontre à ses nombreux auditeurs la nécessité de la pénitence. Sa parole ne resta pas stérile, et à la fin de la mission, l'on vit une foule de personnes suivre, le front couronné d'épines, la procession d'expiation par laquelle selon son usage, Malagrida termina la station.

De San-Luiz, l'infatigable apôtre fut alors envoyé à Para, éloigné de cent soixante lieues.

Pendant qu'il s'y trouvait, arriva du Portugal le nouvel évêque de cette ville, Michel de Bulhoens, de l'Ordre de Saint-Dominique. Malalagrida s'empressa d'aller lui présenter ses hommages : le prélat se montra fort bienveillant à son égard et lui donna plein pouvoir d'exercer son ministère dans toute l'étendue du diocèse de Para. Le saint homme en profita aussitôt pour donner les exercices de saint Ignace dans les principales églises de Para. Comme toujours, sa parole opéra d'éclatantes conversions.

Une pécheresse publique faisait depuis longtemps le scandale de toute la ville : lorsqu'elle eut entendu Malagrida tonner en chaire contre le vice de l'impureté, elle fut saisie d'une si vive componction, que, désirant renouveler la pénitence de Madeleine, elle parut en public, vêtue d'un sac et fondant en larmes, prête à faire sa confession publique en présence de la foule émue et attendrie à ce spectacle.

Mais l'œuvre la plus importante de l'apôtre, dans Para, fut la fondation d'un séminaire. Comme toutes les œuvres de Dieu, celle-ci fut traversée par bien des obstacles. L'évêque Bul-

hoens ne refusait pas son consentement ; mais c'était à des conditions si onéreuses, que Malagrida ne crut pas devoir les accepter. Grâce à l'intervention du P. Alexis Antonio, qu'il aimait beaucoup, Bulhoens se relâcha un peu de ses exigences. Le séminaire fut donc bâti et le 16 juin 1749 eut lieu l'installation solennelle des nouveaux élèves. L'évêque lui-même daigna présider cette fête touchante : il vint donc, vers le soir, accompagné d'une grande foule, dans l'église du Collége ; après que le prélat eut pris place sur un trône richement orné de draperies, au milieu des jeunes élèves, Malagrida développa de la manière la plus touchante ces paroles du Sauveur : « *Sinite parvulos ad me venire et nolite prohibere eos*, laissez venir à moi les petits enfants. » Après le discours, on se rendit en procession jusqu'au nouveau séminaire : chacun admirait le recueillement et la modestie des jeunes séminaristes ; arrivés à la sainte demeure, ils s'agenouillèrent tous aux pieds d'une statue de la sainte Vierge et chantèrent à deux chœurs le *Salve, Regina*, pour saluer celle qui consentait à devenir leur mère. Bientôt d'autres élèves

grossirent leurs rangs et Malagrida eut la joie de voir prospérer une œuvre qu'il savait être si utile au bien de ces populations.

Déchargé des soucis que lui avait donnés cette fondation, l'apôtre se remit à donner les exercices de son B. Père. L'évêque Bulhoens voulut les faire lui-même sous sa direction : il quitta pour quelques jours son palais pour habiter une humble cellule du séminaire récemment bâti; et là, il s'adonna de tout cœur au travail de la contemplation et de la pénitence, à la grande édification de ceux qui avaient l'honneur de l'approcher.

Malagrida crut le moment favorable pour parler au prélat d'une autre œuvre de zèle qu'il méditait depuis longtemps pour la gloire de Dieu. C'était de construire à Para un couvent semblable à celui de Bahia, servant à la fois d'asile aux âmes appelées à une vie plus parfaite, et de refuge pour les pécheresses converties. Mais l'évêque fit entendre au Père qu'il ne pouvait souscrire à ce dessein. « Où trouver dans ce pays, disait-il, des revenus suffisants pour nourrir ces pauvres filles, et puis, qui voudra se charger de leur direction ? Vous au-

tres, Jésuites, vous avez une règle qui vous défend d'accepter une administration hérissée de tant de difficultés : elle retombera donc nécessairement sur l'évêque, et vous le savez bien, de semblables couvents de femmes lui donnent ordinairement plus de tracas et d'ennuis que le reste de son diocèse. »

A ces objections, Malagrida n'osa pas insister; mais, après avoir consulté Dieu dans la prière, il résolut de s'adresser au roi de Portugal, Jean V, et à son épouse, la pieuse reine Marie-Anne d'Autriche. Ne doutant pas que Sa Majesté très-fidèle ne lui fît des largesses capables d'assurer l'existence des maisons qu'il projetait, il se disposa à partir le plus tôt possible pour le Portugal.

XV

Malagrida à Lisbonne.

(1749-1751)

Le 7 décembre 1749, Malagrida s'embarqua à bord d'un bâtiment de Porto, prêt à mettre à la voile pour Lisbonne. A peine le vaisseau était-il sorti du port qu'un coup de vent le renversa sur le côté, et faillit le faire sombrer; mais le capitaine, plein de confiance dans la sainteté de Malagrida, crut qu'il n'avait rien à craindre avec un pareil compagnon de voyage, et continua sa route, sans même prendre la précaution de faire plier les voiles, pour donner moins de prise à la tempête. Les marins qui le voyaient du rivage, s'étonnaient de sa témérité : « Ce brave Galicien, disaient-ils, depuis qu'il a sur son navire le Père Malagrida, se croit, non sans quelques raisons, le maître de l'Océan ! »

Dieu, cependant, mit la foi du fidèle Portugais à de rudes épreuves. A la tempête qui avait failli perdre son vaisseau, succéda un calme non moins désastreux; on était encore très-éloigné du continent et la provision d'eau était presque épuisée. Pour la faire durer plus longtemps, le capitaine ordonna de diminuer de plus en plus la ration ordinaire des passagers. Ils supportèrent d'abord avec courage cette dure privation; mais bientôt, les forces venant à leur manquer, ils prirent le parti de s'adresser au saint qu'ils avaient au milieu d'eux, pour obtenir par son intercession un soulagement à leurs maux. Malagrida les accueillit avec tendresse et par ses paroles s'efforça de ranimer leur courage; puis, après une prière fervente, il alla trouver le capitaine et l'exhorta à se montrer plus libéral envers les passagers et à leur distribuer l'eau en plus grande quantité. Le capitaine s'excusa sur ce qu'il ne pouvait le faire sans témérité : il ne restait plus qu'une seule barrique d'eau! « Allons voir, repartit Malagrida. » Et tous deux, suivis de quelques autres passagers, descendent à fond de cale. Là, Malagrida se recueille un instant, puis, faisant sur

la barrique un signe de croix, il dit au capitaine : « Croyez-moi, montrez-vous plus généreux ; notre provision est plus que suffisante. » Le capitaine eut foi dans cette parole et fit distribuer l'eau à discrétion : tant était grande la confiance qu'il avait dans le saint homme !

Quelques jours se passèrent sans qu'on fît beaucoup de chemin : enfin, s'éleva une brise assez forte, qui se changea bientôt en un violent ouragan ; en peu de temps voiles et cordages, tout fut déchiré, le gouvernail brisé, et le vaisseau, faisant eau de toutes parts, menaçait à chaque instant de disparaître au fond de l'abîme. Dans ce pressant danger, les passagers s'adressent derechef au saint missionnaire ; il les rassure et leur persuade de faire en l'honneur de la sainte Vierge le vœu de se confesser et de communier dans un de ses sanctuaires privilégiés s'ils échappent à ce péril imminent. A peine l'équipage a-t-il prononcé ce vœu, que la tempête s'apaise et permet au navire avarié de poursuivre sa route vers l'embouchure du Tage.

Déjà matelots et passagers avaient salué avec des transports d'allégresse le terme désiré de leur longue et désastreuse navigation, quand

soudain les cris de joie se changent en cris de détresse. Le navire dont on ne pouvait, faute de gouvernail, diriger la marche, venait de s'échouer contre un rocher à fleur d'eau : du rivage, les habitants de Lisbonne voyaient avec anxiété le vaisseau s'enfoncer dans l'eau, sans qu'ils pussent lui porter secours. Dans leur désespoir, les naufragés se rappellent que deux fois déjà Malagrida les a sauvés de la mort : ils l'entourent et le conjurent avec larmes de venir à leur aide. Alors, le saint homme, saisissant le voile qui couvrait l'image de la sainte Vierge, la compagne et la patronne de ses missions, monte sur le pont et bénit le navire. En ce moment, le vaisseau, se dirigeant de lui-même, se remet à flots et, comme poussé par une main invisible, entre directement dans le port, aux applaudissements et aux acclamations de la foule, témoin de ce miracle manifeste.

Bientôt toute la ville de Lisbonne connut ce prodige opéré par l'apôtre du Brésil à son arrivée en Portugal : le roi Jean V envoya au-devant de lui une de ses chaloupes pour le ramener à terre et le conduire jusque dans son palais. A la vue du vénérable serviteur de Dieu, le roi,

malgré une paralysie douloureuse, qui lui ôtait l'usage de presque tous ses membres, tombe à genoux, et lui demande sa bénédiction. A ce spectacle, l'humble religieux ne peut retenir ses larmes; couvert de confusion de voir à ses pieds un souverain si puissant, il cherche en vain quelques paroles d'excuse; le roi lui prend la main et se la pose lui-même sur le front. D'une voix entrecoupée de sanglots, Malagrida prononce alors l'oraison de l'Église : « *Respice, quæsumus, Domine, super hunc famulum tuum Regem;* jetez, Seigneur, un regard pacifique sur votre serviteur, le roi. — Non, mon père, s'écrie en l'interrompant le monarque, ne dites pas : *roi;* dites *pécheur!* » — Parole digne du prince Très-Fidèle, et qui nous rappelle les belles réponses de notre glorieux saint Louis!

Encouragé par un accueil si bienveillant, Malagrida exposa au roi les motifs qui l'avaient fait revenir en Europe; il dit qu'il venait placer sous la protection de Sa Majesté les couvents et les séminaires qu'il avait fondés en Amérique et qui étaient en butte aux attaques de nombreux adversaires; il implorait pour ces fondations le secours de ses libéralités et demandait

en même temps l'autorisation d'élever d'autres établissements de ce genre, pour le salut des âmes. Le roi remercia Malagrida du zèle qu'il mettait à travailler au bien-être de ses sujets, et lui promit sa haute protection pour lui et pour ses œuvres. Avant de le congédier, il lui demanda s'il avait apporté avec lui cette image de la sainte Vierge, avec laquelle il opérait de si grands prodiges, et Malagrida lui ayant répondu qu'elle se trouvait encore sur le navire, le roi donna l'ordre de la faire porter en grande pompe jusqu'à la maison des Jésuites.

Deux jours après, une petite flottille de barques, aux mâts pavoisés de bannières et de banderoles, allait chercher l'image vénérée et l'amenait jusque devant le palais du roi, où l'attendaient les élèves des Jesuites avec une foule immense de peuple. Dès que la statue fut à terre, le cortége se mit en marche : en tête s'avançaient, rangés sur deux longues files, les enfants du collége portant chacun une bannière : après eux venaient les maîtres, en surplis; quatre d'entre eux portaient sur un magnifique brancard l'image miraculeuse ; derrière elle marchait Malagrida, nu-pieds, son crucifix

à la main et suivi des matelots qui, grâce à son intercession, avaient échappé au naufrage; une foule compacte fermait la marche. Le roi lui-même assista d'une fenêtre de son palais à cette touchante cérémonie. Quand la statue fut placée sur le trône superbe qui lui avait été préparé dans l'église du collége, Malagrida monta en chaire, et adressa à l'assistance quelques-unes de ces paroles chaleureuses que lui dictait son cœur d'apôtre. Ce fut ainsi qu'il inaugura ses prédications dans la capitale du Portugal.

Quelques semaines lui suffirent pour gagner l'estime et la vénération de tous les habitants. Un homme distingué qui, depuis de longues années, demandait à Dieu la grâce de voir pendant sa vie un de ces grands saints dont les annales de l'Église retracent les héroïques vertus, ne put s'empêcher de s'écrier, au sortir d'une conversation qu'il avait eue avec Malagrida : « Maintenant, je suis satisfait; j'ai vu un saint! » Pénétrée d'une égale vénération pour cet apôtre, la pieuse reine Marie-Anne d'Autriche voulut faire sous sa direction les Exercices de saint Ignace, avec toutes les dames de la cour

attachées à son service. Mais ce qui ajouta encore à sa réputation, ce fut une guérison miraleuse, attribuée à ses prières.

Don Antonio d'Amaral Sarmento, ancien gouverneur des Indes-Orientales, avait une fille nommée Rita, qu'une longue maladie avait conduite aux portes du tombeau. Déjà tous les médecins l'avaient abandonnée. Dans son désespoir, la mère de Rita court chez le *saint* et le conjure de demander au Seigneur la guérison de sa chère enfant. Malagrida se rend auprès de la jeune malade, et s'étant fait apporter un petit morceau de pain : « Prenez, mon enfant, lui dit-il, ce pain et mangez-le ; puis, vous vous lèverez et vous viendrez au collége remercier le grand S. François Xavier qui va vous guérir. » La jeune fille prend le pain, le mange, et chose merveilleuse ! sent la vie renaître dans tous ses membres déjà glacés. Le jour même, elle put se rendre à pied au collége et remercier saint François Xavier, comme le lui avait recommandé Malagrida, de la grâce de sa guérison. En faisant intervenir saint François Xavier dans ce miracle, l'humble religieux avait voulu éviter de passer pour un thaumaturge ; mais il

n'y avait personne qui ne lui attribuât cette guérison miraculeuse.

On le voyait se multiplier, pour ainsi dire, au service des âmes, rétablissant la ferveur dans les communautés religieuses, donnant dans toutes les églises de la ville les exercices de saint Ignace, confessant, prêchant, catéchisant, recueillant partout de dignes fruits de pénitence. Lui-même ne pouvait se cacher ces succès, mais dans son humilité, il attribuait tout à la protection de la sainte Vierge. « Le séjour de Lisbonne, écrivait-il, semble convenir à Notre-Dame de Maranham ; car ce n'est pas moi, (que suis-je, en effet?) mais bien cette auguste patronne de mes travaux qui mérite tous les honneurs qu'on daigne me rendre ici. »

Une plus douce consolation encore attendait le saint apôtre. Vers ce temps, le roi Jean V, en proie à de cruelles souffrances, voulut puiser des forces dans les secours de la religion, et résolut de faire une retraite, sous la conduite de Malagrida. L'auguste pénitent commença par transformer son palais en une véritable solitude : tout entier aux choses de Dieu, il déposa les insignes de la royauté aux pieds de

la statue vénérée de Notre-Dame des Missions, qu'il fit placer dans son oratoire et revêtir d'étoffes précieuses, rehaussées d'or et de pierreries ; puis, il s'abandonna tout à fait à la direction de son guide spirituel. Le ministre de Dieu ne craignit pas de présenter au monarque dans toute leur force les grandes vérités du salut : le roi écoutait ses austères leçons avec une docilité admirable. Un jour, remué jusqu'au fond du cœur par sa parole pénétrante, il s'écria : « Dites, mon Père, dites ce que je dois faire pour satisfaire pleinement ma conscience. »

C'est au milieu de ces heureuses dispositions que la mort frappa ce bon prince : c'était le 31 juillet 1750, le jour même où l'Église célèbre la fête de saint Ignace, dont les salutaires Exercices l'avaient si bien préparé à paraître au tribunal de Dieu. Malagrida eut la consolation de recevoir le dernier soupir du prince expirant! « Heureux, s'écria le pape Benoît XIV, en plein consistoire (1), quand il annonça aux cardinaux la mort du roi de Portugal, bien heureux notre fils très-fidèle, d'avoir eu pour directeur Malagrida, et d'avoir expiré entre ses bras ! »

(1) 23 septembre 1750.

L'histoire, en parlant de Jean V, aime à rappeler la sagesse de son gouvernement, la protection éclairée qu'il accorda aux lettres, aux sciences et aux arts, et surtout le zèle vraiment admirable qu'il déploya pour étendre chaque jour les limites de l'empire de Jésus-Christ! Il eut pour successeur son fils Joseph Ier; mais ce jeune prince, trop faible pour régner par lui-même, tomba bientôt sous la tutelle du trop fameux marquis de Pombal, dont la haine devait être si fatale à Malagrida.

Avant de mourir, Jean V avait accordé au saint homme tout ce qu'il avait demandé pour ses fondations en Amérique. Non content de lui donner plein pouvoir de bâtir des couvents et des séminaires, partout où il le jugerait utile au salut des fidèles, le roi lui remit encore une forte somme d'argent pour couvrir les premiers frais de ces fondations, et assigna à chacune des maisons qu'il établirait une rente de 200 écus sur sa cassette particulière.

Enrichi par la libéralité du pieux monarque, l'apôtre avait hâte de dépenser ces largesses au profit de ses chères populations du Brésil et du Maranham. Il se disposa donc à un prochain

départ. Lorsqu'il vint prendre congé de la reine-mère, cette princesse désolée de perdre un directeur si prudent et si sage, lui exprima le désir qu'il demeurât en Portugal, afin de l'assister elle aussi à sa mort, qui ne pouvait plus être éloignée. A cette prière, Malagrida, d'un ton qui ne pouvait laisser de doute, assura la reine qu'il reviendrait à temps pour la consoler dans sa dernière maladie. « A cette condition seulement, ajouta la reine, je consens à votre départ; ne m'oubliez pas dans vos prières. »

Au moment de franchir pour la troisième fois le vaste Océan, l'apôtre se souvint de sa patrie et des frères qu'il y avait laissés. A ce souvenir, son cœur s'émut, et, prenant la plume, il leur adressa, le 25 juin 1751, ces tendres adieux dont nous avons scrupuleusement conservé l'expression :

« Le Père Gabriel Malagrida — après 29 ans passés dans le bonheur et la joie de son âme, au milieu d'une si grande variété de travaux, parmi les peuples du Brésil, portugais et barbares, dans l'accomplissement de son ministère apostolique, au service de son si bon Maître —

se trouvant en ce moment, il ne sait comment, dans cette ville et dans cette cour de Lisbonne pour de très-graves intérêts de ce même Souverain Seigneur, c'est-à-dire, pour faire autoriser par le roi de Portugal différentes fondations de couvents, de maisons de retraite et de séminaires, avant de tourner une seconde fois le dos à l'Italie et de repasser l'Océan, profite de cette occasion pour envoyer son plus vif souvenir et ses plus tendres embrassements à tous les Pères qu'il a connus, spécialement aux PP. Cadolini, Cazati, Audiberti, Bruzati, Altogradi, Inurea, Brizio, Carolino; et du plus vif de son cœur, il les prie de le recommander *se et sua omnia* à l'adorable Sauveur Jésus et à sa très-sainte Mère, l'espérance et la Protectrice de ses missions.

« *Illa invenit tantam gratiam in oculis Regis et Principum*, elle a su si bien trouver grâce aux yeux du roi et des princes, que déjà toutes sortes de secours et de faveurs m'ont été accordés; et de plus, d'abondantes aumônes pour l'érection de ces séminaires m'ont été promises par la pieuse munificence du roi. Il est vrai que les conseillers ne sont pas tous également *bene*

affecti in causam, bien disposés pour cette affaire ; car dépenser beaucoup leur coûte toujours beaucoup.

« Ce digne et cher P. Carboni avait reçu l'ordre de Sa Majesté de procurer l'effet de sa pieuse générosité ; mais la perte, si prématurée et si regrettée par tout le royaume de cette grande colonne de notre Compagnie, est venue troubler ces belles espérances.

« Votre sainte bénédiction et au revoir dans le paradis.

« Le plus indigne serviteur de tous dans le Seigneur,

« Gabriel Malagrida.

« Collége Saint-Antoine, Lisbonne, le 25 juin 1751.

« *P. S.* J'aurais voulu écrire à chacun en particulier ; je ne le fais pas, parce que je suis fort occupé à donner les exercices aux dames de cette cour, et aussi, parce qu'après deux longues années, je ne sais plus qui est vivant, ni qui est mort (1). »

(1) Christoph von Murr, *Journal zur Kunstgeschichte*, t. X, p. 195.

N'est-il pas bien touchant de voir ce vénérable missionnaire, blanchi dans les travaux de vingt-neuf ans d'apostolat, implorer humblement la bénédiction de ses Frères, redire avec complaisance leurs noms, qu'une si longue absence n'a pu effacer de sa mémoire, et adoucir les regrets de la séparation par la pensée du paradis, où il leur donne à tous le suprême rendez-vous? On aime à trouver tant de tendresse dans le cœur de ces hommes héroïques qui, pour l'amour de Dieu, sacrifient ce qu'ils ont de plus cher au monde, mais avec la douce espérance de retrouver tous ceux qu'ils ont quittés dans une meilleure patrie!

XVI

Dernier séjour de Malagrida en Amérique.

(1751-1754)

Malagrida voulait faire la traversée sur un navire marchand où se trouvaient déjà quatre autres missionnaires de la Compagnie ; mais la reine, pour lui témoigner sa haute faveur, le fit monter à bord du vaisseau royal, qui devait conduire en Amérique le nouveau gouverneur du Brésil, François-Xavier de Mendoza Furtado, frère de Pombal. Ainsi, par une disposition secrète de la Providence, se trouvaient réunis sur le même navire le plus grand soutien des missions américaines et celui qui devait devenir leur ennemi le plus acharné.

On allait mettre à la voile (1), quand un mes-

(1) V. *Il buon raziocinio*, p. 300.

sager du roi vint en toute hâte apporter à Malagrida une lettre autographe de Joseph Ier, où ce prince le nommait à la charge honorable de conseiller royal dans les possessions d'outre-mer. Ainsi le successeur de Jean V voulait-il, avant le départ de l'apôtre, lui donner un dernier témoignage de son estime et de son affection.

Pendant la traversée, Malagrida ne négligea aucune occasion de rappeler à tout l'équipage les devoirs de la vie chrétienne. Un jour, dans une conversation, à laquelle il assistait, quelqu'un des officiers osa dire que la religion catholique est un obstacle au progrès temporel des États, et pour exemple il citait l'Angleterre, devenue, disait-il, la première des nations, depuis le schisme d'Henri VIII. Le saint homme ne laissa point passer une pareille proposition, et l'officier confondu fut réduit à dire qu'il n'avait pas parlé sérieusement.

On aborda à San-Luiz, le 26 juillet 1751. Pour remercier la sainte Vierge d'un si heureux voyage dû à sa protection, le gouverneur Mendoza (alors il n'avait pas encore jeté le masque) et trois autres grands dignitaires de l'État vou-

lurent porter eux-mêmes jusqu'au collége des Jésuites l'image miraculeuse de Notre-Dame des Missions, que Malagrida n'avait eu garde de laisser à Lisbonne. Le peuple accourut en foule au-devant de ce brillant cortége, et par des acclamations joyeuses mêlées au bruit du canon, salua l'arrivée de son nouveau gouverneur et du saint apôtre.

Mais personne ne montra plus de joie que les Pères du collége; le retour de Malagrida fut pour eux la plus douce surprise, car ils ne s'attendaient guère à le voir revenir au milieu d'eux; ses anciens élèves surtout ne savaient comment lui témoigner leur bonheur; à l'un d'entre eux qui lui demandait comment il avait pu regagner si tôt les plages américaines, il répondit en souriant par le vers de Virgile :

Matre Dea monstrante viam...

A peine remis des fatigues de la traversée, l'apôtre se mit à l'œuvre pour réaliser enfin les projets qui lui tenaient tant au cœur. Il voulait commencer par la fondation d'un séminaire à San-Luiz, mais l'évêque François de Saint-Jacques, prétendant que, d'après les canons du concile

de Trente, il avait seul mission de fonder un pareil établissement, refusa de lui donner son consentement. Malagrida ne fit pas d'instances pour le moment et s'adonna tout entier à la prédication.

Dans quelques jours, on allait célébrer la fête de la glorieuse Assomption de la reine des cieux. Pour préparer le peuple à cette solennité, le saint missionnaire le réunit pendant trois jours autour de sa chaire, dans l'église du collége. Afin de parler aux yeux, non moins qu'à l'intelligence, il fit placer la statue de Notre-Dame des Missions, revêtue des magnifiques ornements que lui avaient donnés les princes de Portugal, sur un lit de fleurs, au milieu des lis et des roses; ce spectacle inaccoutumé attira une foule de monde et ne laissa pas que de produire une heureuse influence. Le jour même de la fête, l'évêque vint lui-même pontifier à l'autel et présider la grande procession, où l'on porta par les rues de la ville la statue miraculeuse.

Après cette salutaire mission, Malagrida se rendit dans la ville de Para; il y trouva le séminaire qu'il avait fondé quelques années aupara-

vant, dans l'état le plus florissant. Il espérait pouvoir enfin élever la maison de refuge qu'il rêvait depuis si longtemps; mais il comptait sans la malice de ses ennemis. Pour ameuter contre l'homme de Dieu les habitants de la ville, quelques calomniateurs répandirent de faux bruits sur son compte. «Il n'était allé en Portugal, disait-on, que pour plaider la cause des esclaves; abusant de son influence sur le roi, il lui avait arraché des ordres secrets, soustrayant tous les esclaves à leurs maîtres.» Les Portugais, tremblant de voir périr en un jour toute leur fortune, en perdant leurs esclaves, crurent trop aisément ces bruits mensongers, et Malagrida dut quitter au plus tôt la ville pour ne pas devenir la victime de leur courroux.

Il revint donc à San-Luiz par la voie de mer; déjà il était entré dans le chenal étroit qui conduit au port, quand soudain un vent furieux soulève les vagues; la barque, ballottée sur l'abîme, menace de disparaître dans le gouffre. Au plus fort du péril, les rameurs se jettent aux pieds de Malagrida, qui priait tranquillement. « Sauvez-nous, » lui crient-ils. Alors, sans rien

perdre de son calme, l'apôtre se lève, fait un signe de croix, et à l'instant même les vents tombent, les flots s'apaisent, et la barque arrive heureusement au port.

Aussitôt l'infatigable ouvrier de l'Évangile se livre à ses travaux ordinaires; il prêche au peuple les grandes vérités de la foi; mais ces vérités n'entrent pas, à son gré, dans ces intelligences grossières; pour les rendre plus sensibles, que fait-il? A l'exemple du Père Anchiéta, il compose des drames religieux où il met en scène les principaux personnages de l'Évangile : la naissance du Sauveur, la Passion, le jugement dernier sont représentés tour à tour aux yeux du peuple, touché jusqu'aux larmes par ce spectacle nouveau. Bien des personnes, au sortir de ces représentations, rentraient chez elles plus émues et mieux converties qu'elles ne l'avaient été par les sermons les plus éloquents.

Cependant Malagrida ne perdait pas de vue son œuvre capitale. Ne pouvant obtenir le séminaire, il voulut du moins établir une maison de refuge, semblable à celle de Bahia. Cette fois, l'évêque de San-Luiz ne fit aucune oppo-

sition, et bientôt se fit en grande pompe la pose de la première pierre. C'était le 9 juillet 1752. Tous les habitants de la ville, évêque et gouverneur en tête, assistèrent à la pieuse cérémonie. Malagrida avait eu soin de faire élever, à côté de la fosse creusée pour les fondements, une estrade richement ornée, où fut exposée la fameuse statue de Notre-Dame des Missions. Lui-même, par une ardente allocution, excita l'enthousiasme du peuple, et dès lors les travaux furent poussés avec vigueur.

Spectacle inouï! on vit les hommes les plus distingués de la ville se diriger, chaque jour, sous la conduite de Malagrida, vers les chantiers de construction, et là se mêler aux ouvriers et aux manœuvres pour hâter les travaux. Les uns portaient des pierres, d'autres traînaient des brouettes chargées de terre, d'autres préparaient le ciment; mais ce qu'on ne pouvait voir sans attendrissement, c'était ce bon vieillard de soixante-trois ans, blanchi dans les fatigues de l'apostolat, courber ses épaules affaiblies sous des poids énormes, tout haletant et couvert de sueur venir au secours des autres et les délivrer de leurs fardeaux, puis les remercier au nom de Dieu et

les bénir avec effusion! Heureux les peuples qui voient de tels exemples!

Le couvent, commencé au mois de juillet, était achevé à la fin d'août. Quinze jeunes filles demandèrent à s'y dévouer au service de Dieu. Ce fut une fête touchante que celle, où ces vierges consacrées au Seigneur, échangèrent contre la robe de bure les vaines frivolités du monde. Toute la ville assista à cette cérémonie. Les dames du plus haut rang se firent un honneur d'accompagner les servantes du Christ jusqu'à leur nouvelle demeure; Malagrida les précédait le crucifix à la main. Tous les religieux de la ville firent partie du cortége, et les soldats sous les armes contribuaient par leur présence à rehausser l'éclat de la fête.

Déjà Malagrida tentait une autre fondation. Parmi les moyens dont il se servait pour gagner des âmes à Dieu, le plus puissant à son gré, c'étaient les Exercices de saint Ignace. « C'était là, comme il le disait lui-même, son glaive, ses foudres invincibles. — Lorsque je brandis ce glaive, ajoutait-il avec une sainte emphase, et que je lance ces foudres, l'enfer tout entier

frémit et tremble! » Afin de pouvoir donner ces Exercices plus commodément, il fit bâtir une maison de retraite, à deux milles environ de Maranham, dans un lieu planté d'arbres et rafraîchi par une brise agréable venant de la mer. Cette charmante solitude devint comme une autre Thébaïde, et l'on ne pouvait sans émotion voir la ferveur des pénitents qui venaient y pleurer leurs péchés et travailler à la réforme de leur vie, sous la conduite du pieux missionnaire.

Le biographe latin de Malagrida nous a décrit en détail la méthode qu'il suivait dans ces saints exercices : « Dès la veille de la retraite, dit-il, l'apôtre réunissait tous ceux qui voulaient prendre part à ces salutaires exercices, et leur recommandait de s'abstenir, pendant ce saint temps, de toute affaire capable de les distraire, Le lendemain matin, après une lecture de piété, il faisait à haute voix la méditation, dans laquelle il donnait libre carrière aux sentiments de dévotion qui débordaient de son cœur. Vers la fin de l'oraison, il prenait en main le crucifix et d'une voix pénétrante il retraçait d'un côté l'amour de Notre-Seigneur pour les pécheurs,

et de l'autre l'ingratitude du pécheur envers ce Dieu cloué pour lui sur la croix; ses paroles arrachaient des larmes aux cœurs les plus endurcis.

« Après la méditation, il montait à l'autel pour y célébrer les saints mystères ; puis, il faisait une instruction solide sur quelque point de morale, appuyant surtout sur la préparation qu'il fallait apporter à la réception des sacrements : un moyen efficace qu'il suggérait pour extirper de l'âme les vices les plus enracinés, c'était l'examen de conscience dont il traçait des méthodes aussi sûres que faciles.

« Deux autres méditations sanctifiaient encore ces journées si bien remplies ; puis, le soir venu, tous les exercices étaient couronnés par la récitation du Rosaire en commun. Éprouvant le besoin d'expier leurs fautes, les retraitants ne tardaient pas à recourir à des pénitences rigoureuses : le jour, ils revêtaient un rude cilice, et, le soir, avant de se livrer au sommeil, ils se flagellaient, souvent jusqu'à faire jaillir le sang sous leurs coups. Purifiés par la pénitence, ils s'approchaient avec ferveur de la table sainte, et, ainsi consolés et fortifiés, ils rentraient avec

courage au milieu des épreuves et des combats de la vie. »

La maison de retraite achevée, restait le séminaire : jusque-là Malagrida avait patiemment attendu ; la mort de l'évêque qui s'opposait à ses desseins, leva toutes les difficultés, et le 8 septembre 1753, l'homme de Dieu eut la consolation d'introduire lui-même, dans le nouvel établissement, plusieurs élèves destinés à devenir le soutien et l'ornement des Églises du Maranham.

Malagrida fut arraché à ces occupations si chères à son cœur d'apôtre par une lettre de la reine Marie-Anne d'Autriche. La mère de Joseph Ier lui écrivait de sa propre main pour le prier de revenir en Portugal ; elle voyait avec frayeur, disait-elle, approcher le moment de la mort et avait besoin des conseils et des prières d'un homme si versé dans la science des saints. Malagrida n'osa point rejeter la prière de la reine ; il se souvenait d'ailleurs de la promesse qu'il lui avait faite avant de quitter Lisbonne. Il se disposa donc à repasser pour la quatrième fois l'Océan.

Mais en quittant pour toujours la plage loin-

taine qu'il avait arrosée de ses sueurs et même de son sang, l'apôtre y laissait des monuments de son zèle qui n'ont pu être détruits que par la haine des ennemis de l'Église et de la Compagnie de Jésus. Une maison de retraite à San-Luiz; trois séminaires, quatre couvents de femmes, plusieurs maisons de refuge, huit églises restaurées, tels sont les établissements dont il avait doté le Brésil et le Maranham, et, pour toutes ces fondations traversées par mille difficultés, il n'avait, pour la plupart du temps, d'autre ressource que sa confiance inébranlable dans le secours de la divine Providence !

Après cela, qui s'étonnerait de la vénération des peuples pour ce saint apôtre? De toutes parts, en Amérique comme en Europe, s'élevait en son honneur un concert unanime de louanges certes bien méritées et capables de confondre à jamais l'imposture et les mensonges qui ont voulu noircir une vie si pure et si sainte.

Les Pères Capucins de la ville de Bahia écrivaient au Général de leur ordre, à Rome : « Nos affaires vont bien, grâce à plusieurs miracles du Père Jésuite Gabriel Malagrida. C'est

un saint puissant en œuvres et en paroles ; c'est le Xavier de notre époque. Bien que la cour de Lisbonne, le royaume de Portugal et toutes ses colonies aient une haute opinion de cet ardent apôtre, que Votre Paternité demeure certaine que cette réputation est loin d'égaler son immense mérite et son héroïque vertu. Nous en avons été, nous en sommes les témoins oculaires : chaque jour nous pouvons admirer l'austérité de sa vie, son zèle brûlant, son esprit d'oraison ; chaque jour, nous découvrons en lui de nouvelles vertus et des faveurs que le ciel n'accorde qu'à ses plus grands serviteurs.— Dès que cela sera utile pour la gloire de Dieu et l'honneur de la savante Compagnie à laquelle il appartient, nous sommes prêts à confirmer par serment tout ce que nous venons de dire. »

Non moins glorieux était le jugement que portait sur le saint apôtre le premier supérieur de la Compagnie : « Je ne crois pas, disait François Retz, que la Société tout entière possède aujourd'hui un autre missionnaire comparable au Père Malagrida! » Éloge bien significatif pour qui se rappelle cette phalange de héros, dont la voix retentissait alors aux quatre extrémités

du monde, sur les plages de la Chine et du Japon, comme sur celles du Paraguay et du Canada, dans les déserts brûlants de l'Afrique, aussi bien que sous les glaces du septentrion !

XVII

Malagrida retourne à Lisbonne.

(1754-1756)

Après une traversée plus heureuse que la précédente, Malagrida, parti du Maranham dans les premiers jours de janvier de 1754, entra dans le port de Lisbonne au commencement de février. Le jour même de son arrivée, il alla se présenter devant la reine : « Madame, lui dit-il en l'abordant, fidèle à la promesse que je vous ai faite, il y a trois ans, avant de partir pour l'Amérique, je reviens consacrer au service de Votre Majesté le reste de mes jours. » Dès ce moment s'établirent, entre la pieuse princesse et le vénérable missionnaire, des rapports

presque journaliers : c'était pour la reine une douce consolation de confier ses peines à un homme qu'elle voyait favorisé de tant de grâces célestes.

Mais une si grande influence à la cour ne pouvait manquer d'attirer à Malagrida l'envie et la haine du ministre d'État, l'ambitieux Carvalho. Vers ce temps-là, en effet, éclata entre ces deux hommes une lutte terrible : lutte bien inégale sans doute, où l'un combattait avec toute la puissance que lui donnait la première charge du royaume, tandis que l'autre, vieillard affaibli par les austérités et les travaux de trente-trois ans d'apostolat, au milieu des forêts de l'Amérique, n'avait pour toute arme que sa vertu et sa patience inébranlable. Dès le début, il était facile de prévoir quelle serait l'issue du combat!

Avant d'entrer dans les détails de ce duel ou plutôt de cette atroce persécution de l'innocence, où nous verrons se déployer tout ce que la tyrannie eut jamais de plus brutal et de plus cruel, il est bon de faire connaître au lecteur ce fameux homme d'État, tant prôné par les amis de la civilisation moderne.

Sébastien Joseph de Carvalho (1), plus tard marquis de Pombal, avait été, au début de sa carrière politique, ambassadeur de Portugal près des cours de Londres et de Vienne. C'est dans cette dernière ville qu'il épousa en secondes noces une héritière de l'illustre maison des Daun. Revenu en Portugal, il se mit sur les rangs pour la place vacante de secrétaire d'État: mais le roi Jean V, qui le connaissait à fond, ne voulut jamais consentir à lui confier cette charge. Alors Carvalho implora l'assistance de la reine; celle-ci fit faire de nouvelles instances auprès du roi, son époux, par le Jésuite Jean-Baptiste Carbone, à qui le roi témoignait une grande confiance; mais cette démarche ne réussit pas mieux que les autres : à chaque fois qu'on lui parlait de Pombal, le souverain répondait : « Je connais trop bien l'esprit turbulent, hypocrite et audacieux de Carvalho; il descend d'une famille de tout temps portée à la vengeance, à la fureur et à la cruauté ! »

Ce ne fut donc qu'après la mort de Jean V que Pombal arriva au comble de ses vœux. Le

(1) Novaès, *Storia de Pontifici*, t. XV.

jeune roi Joseph Ier, pour donner à sa mère une marque de sa déférence, se hâta de confier à celui qu'elle protégeait la charge de secrétaire d'État. Le premier soin du nouveau ministre fut de s'insinuer dans les bonnes grâces du Jésuite Joseph Moreira, confesseur du roi et de la reine, son épouse, afin de gagner par lui la faveur du souverain. Le Jésuite se laissa prendre au piége du secrétaire d'État, et devint ainsi la cause involontaire de l'ascendant despotique que prit sur l'esprit du faible Joseph Ier son ambitieux ministre.

Telle était la position que s'était faite Pombal à force d'intrigues, quand arriva à la cour l'ancien apôtre du Brésil, rappelé par la reine. Le ministre vit d'un œil jaloux l'influence croissante de ce Jésuite, et déjà il cherchait dans le secret de son cœur quelque moyen de préparer sa chute, quand une circonstance, en soi peu importante, alluma dans son cœur une haine implacable contre Malagrida; haine qui ne devait s'éteindre que dans le sang du saint vieillard!....

Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis que Malagrida était revenu à Lis-

bonne (1) ; un matin, il sortait d'un long entretien avec la reine, quand, sur l'escalier du palais, il rencontre le ministre : sans faire attention à lui, il passe outre. Pombal, blessé jusqu'au vif, l'arrête et lui demande s'il ne le connaît pas. « Je n'ai pas cet honneur, lui répond simplement Malagrida. — O l'heureux mortel ! s'écrie alors Pombal ; comment ! vous vivez à la cour sans connaître le secrétaire d'État? » A ces mots, Malagrida confus de cette méprise, se jette aux pieds de Carvalho, et, s'excusant sur ce qu'il ne faisait que d'arriver en Portugal, il le prie humblement de lui pardonner cette impolitesse involontaire ; puis continuant sur un ton respectueux : « Maintenant, dit-il, que j'ai l'honneur de connaître Votre Excellence et de lui parler, qu'Elle me permette de lui faire une demande : c'est de retirer du Maranham son frère Mendoza ; car telle est la haine qu'il s'est attirée par ses mesures administratives, que je crains pour lui quelque malheur s'il ne se soustrait au plus

(1) Christophe de Murr, *Description des prisons de Junqueira, en Portugal*, par le marquis Jean d'Alorna.

tôt à la vengeance de ses ennemis. — Nous y penserons, reprit Pombal d'un ton sec. » Et il lui tourna le dos. Mais à partir de ce moment, doublement irrité, et de la méprise du vieux missionnaire et de la hardiesse avec laquelle il lui avait parlé de son frère, Pombal jura la perte de cet audacieux Jésuite qui osait bien se mêler de lui donner des conseils.

Malagrida, du reste, ne fut pas longtemps sans être averti par le ciel même du sort qui l'attendait. Un jour qu'il prêchait dans l'église de Saint-Julien, tout à coup un de ses auditeurs, possédé du malin esprit, se mit à crier avec des gestes menaçants : « Ah! te voilà encore, maudit vieillard ; malheur à toi! » Sans se troubler, Malagrida lui imposa silence et l'énergumène n'osa plus bouger. Mais après le sermon, le compagnon de Malagrida, le Père Emmanuel da Cruz, lui exprima son étonnement de ce qu'il ne s'était pas laissé troubler par les cris de ce forcené : « C'est que j'y suis habitué, répondit-il; ce n'est pas la première fois que le démon me fait de pareilles menaces. »

Peu de temps après, comme il racontait lui-même le fait à l'infant don Pedro, il ajouta que

malgré sa répugnance à croire les paroles d'un énergumène, il ne pouvait douter que cette voix n'eût été celle du démon qui le menaçait. « Craignez-vous donc le démon, mon Père? lui demanda l'infant. — Oui, prince, je le crains, répondit le saint homme ; car je sais combien Dieu lui a laissé de puissance. »

Sur ces entrefaites, la reine, selon ses pressentiments, vint à tomber grièvement malade ; déjà tous les médecins l'avaient condamnée ; Malagrida seul ne montrait aucune inquiétude et l'événement justifia sa conduite : la reine fut encore sauvée cette fois.

Pour hâter sa convalescence, elle se retira, d'après l'avis des médecins, dans la magnifique villa de Bélem, où, loin du tumulte de la cour, elle pouvait respirer un air plus pur sur le rivage de la mer dont les flots se déroulaient au loin, sous les fenêtres du palais. Déjà elle se croyait presque entièrement guérie, quand, au bout d'un mois, la maladie prit de nouveau un caractère alarmant. On ignorait encore à Lisbonne la nouvelle de cette soudaine rechute, que déjà Malagrida en avait été instruit d'une façon extraordinaire.

Un matin qu'il faisait son oraison dans sa cellule, il entend frapper à sa porte et croit reconnaître la voix du Père Ferreira qui lui dit : « Vite, partons, pour Belem; la reine se meurt ! — Je vous suis, répond Malagrida; » et aussitôt il court à la cellule du Père Ferreira. « Je suis prêt, dit-il; partons. -- Et où voulez-vous aller? demanda le Père tout surpris. — Mais là où vous m'avez prié d'aller avec vous; n'êtes-vous pas venu, pendant l'oraison, frapper à ma porte pour me dire de vous accompagner à Bélem, parce que la reine est à l'extrémité? » De plus en plus surpris, le Père Ferreira ne savait que penser; cependant, tous deux se mettent en route, et, à peine arrivés à Bélem, ils apprennent en effet que la reine était à l'article de la mort. Malagrida se fit introduire dans sa chambre, et, baisant respectueusement les mains déjà glacées de la princesse, il l'exhorta sans détour à songer à l'éternité. Les courtisans furent choqués de la sainte hardiesse du Jésuite, et ils s'entendirent entre eux pour ne plus le laisser pénétrer jusqu'au lit de la reine mourante. Ce fut pour Malagrida une affliction profonde : pour se soustraire à la haine de ses

ennemis, il résolut de se retirer à Sétubal, loin de la cour. Il allait se mettre en route, quand le Père Ignace de Carvalho vint lui dire que la reine était hors de danger; Malagrida se contenta de lui répondre : « Je pars pour Sétubal ; ici, vous verrez bientôt de tristes funérailles. » Quelques jours après, contre toute attente, la reine expira le 14 août 1754.

A l'instant même où elle rendait le dernier soupir (1), Malagrida prêchait à Sétubal, dans l'église paroissiale de Sainte-Marie. Tout à coup il s'arrête et fondant en larmes, il s'écrie : « Notre souveraine, notre bonne mère à tous, vient de rendre son âme à Dieu! » Ces paroles causèrent d'autant plus de surprise que, le matin même, on avait reçu de la cour les nouvelles les plus rassurantes sur la santé de la reine.

La mort de cette pieuse princesse (2) fut une perte irréparable pour toute la Compagnie : avec elle tombait son dernier soutien contre les attaques de Pombal. Mais personne n'en conçut plus de douleur que Malagrida : comme

(1) Cordara, *Il buon raziocinio.*

(2) Ritter, *Vita D. D. Mariannæ de Austria*, chap. V et XVIII.

dernière marque de son estime, la reine lui avait légué, dans son testament, la somme de 40,000 cruzades pour fonder un monastère de femmes à Sétubal. Ce legs fut-il remis à Malagrida, l'histoire n'en dit rien; nous avons tout lieu de croire que le premier ministre se sera montré peu empressé de remettre à son ennemi la somme que lui destinait la munificence de la reine.

Dans sa nouvelle résidence de Sétubal, l'ancien apôtre du Brésil se livrait sans relâche au ministère de la prédication, donnant publiquement les Exercices de saint Ignace et gagnant le peuple par les merveilles qu'on lui voyait opérer. Un jour, le comte de San-Lorenzo, premier chambellan de l'infant don Pedro, vint tout en larmes chez le bon missionnaire pour recommander à ses prières son fils aîné, l'espoir de sa maison et la consolation de sa vieillesse, alors en danger de mort. « Ayez bon courage, lui répondit le Père, votre fils ne mourra pas encore. » En effet, contre toute espérance, l'enfant recouvra la santé, et son père, transporté de joie, attribua hautement cette guérison aux prières de Malagrida.

Telle était la vénération qu'inspirait l'homme de Dieu que le peuple s'attroupait autour de lui dans les rues, et usait d'une respectueuse violence pour lui baiser les mains et le bord de la soutane. C'en était trop pour l'ennemi de tout bien ; il souffla sa haine au cœur d'un prêtre indigne, qui, par ses calomnies, essaya de compromettre Malagrida dans une affaire assez épineuse. Cité devant le patriarche de Lisbonne, l'apôtre fut obligé de revenir dans la capitale pour se justifier ; il n'eut pas de peine à dévoiler la calomnie, et le prélat, pour lui témoigner sa confiance, le chargea d'aller ranimer la ferveur dans plusieurs monastères de sa juridiction.

Vers ce temps arriva pour les jeunes religieux du collége Saint-Antoine, la cérémonie solennelle de la rénovation des vœux. Le recteur de la maison pria le Père Malagrida d'adresser à cette occasion quelques paroles à ses jeunes frères pour allumer en eux le zèle et l'amour de la perfection. Le vieux missionnaire accepta de bon cœur et prit pour sujet de son exhortation ces paroles de saint Jean : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils

unique. » Bientôt, ne pouvant plus contenir l'ardeur qui l'embrase, il se lève et se met à parcourir à grands pas le sanctuaire, en répétant au milieu des sanglots et des larmes, ces paroles : *Sic dilexit mundum,* et se faisant à lui-même d'amers reproches sur sa tiédeur et son ingratitude à l'égard d'un Dieu si bon ! — Revenu à lui-même et tout couvert d'une sainte confusion d'avoir révélé aux autres ce qui se passait dans son âme, il se rassit pour continuer l'exhortation ; mais les larmes suffoquaient sa voix et il dut renoncer à parler : du reste, il n'était plus besoin de paroles ; tous les assistants fondaient en larmes et on n'entendait que soupirs et gémissements.

Bientôt s'offrit au saint homme une nouvelle occasion de faire éclater son zèle pour le salut des âmes. Entre autres mesures prises par Pombal pour régénérer, disait-il, le royaume, le ministre venait de faire construire un théâtre, où tous les soirs d'impudents acteurs et actrices donnaient à un public nombreux des leçons d'immoralité et d'impiété. Malagrida était désolé des ravages que faisaient dans les âmes ces représentations détestables : n'écoutant que

son zèle, à l'âge de soixante-cinq ans, il se remit aux travaux littéraires, et pour faire tomber les pièces du jour, en composa deux autres, dans lesquelles il semait avec beaucoup d'art des leçons de vertu, voilées sous des traits aimables et plaisants. L'un de ces drames, intitulé *Saint Adrien,* est dédié au sérénissime infant don Antonio ; l'autre a pour titre *la Fidélité de Léontine,* et Malagrida l'offrit à la reine Marie-Anne-Victoire. C'est ainsi qu'il savait faire tourner au profit des âmes le moyen le plus puissant dont se sert l'esprit du mal pour les entraîner dans sa ruine.

Mais l'arme à laquelle il dut ses plus beaux triomphes sur l'enfer, ce furent les Exercices de saint Ignace. Depuis son retour à Lisbonne, il ne pensait qu'aux moyens d'établir dans cette ville une maison de retraite où il pût à loisir donner ces saints exercices. « Unissons nos prières, répétait-il souvent à ses frères, pour faire violence au ciel et lui arracher cette grâce ! » Lui-même il ne se lassait pas de demander cette faveur au roi, à la reine, aux frères du roi ; mais toutes ses démarches étaient traversées par le perfide Carvalho, qui craignait de voir ses créa-

tures rentrer dans le chemin du devoir, à la voix du saint missionnaire. La mort de la reine paraissait devoir porter le dernier coup à son dessein ; un Père lui demanda comment il espérait désormais réussir dans son entreprise : « Eh bien! répondit-il d'un visage calme et serein, Dieu me donnera un autre protecteur ; » et quelques jours après, il dit au même Père : « Voyez, il y a déjà quelqu'un qui s'offre à remplacer la reine ; c'est le sérénissime infant don Pedro. »

En effet, ce prince, qui aimait beaucoup la Compagnie, offrit à Malagrida de bâtir une maison de retraite sur ses propres domaines ; malheureusement, comme il voulait construire un édifice spacieux et commode, il fallut un certain temps pour arrêter les plans ; ce retard fit échouer l'affaire. Le roi, travaillé en secret par son impie conseiller, retira le consentement qu'il avait déjà donné : tout ce qu'il accorda, ce fut de louer une maison pour y faire un essai. Malagrida se mit aussitôt en quête, et après bien des recherches, il trouva enfin un local convenable dans un des faubourgs de Lisbonne : tout fut disposé en peu de jours pour recevoir des retraitants ; mais quand arriva le

moment fixé pour l'ouverture des exercices, à peine se trouva-t-il une ou deux personnes pour les suivre ; force fut donc à Malagrida de renoncer cette fois à son projet. A son retour au collége, un Père, qui avait avec lui des rapports plus intimes, vint le voir pour le consoler de cet échec. « Cela va mal, dit-il ; voici que vous avez loué une maison, pour faire un essai, et dès les premiers exercices, personne ne se rend à votre invitation. Tout le monde va dire que l'œuvre ne peut réussir à Lisbonne. » Alors d'un air serein : « Vous le savez, mon Père, répondit Malagrida, saint Augustin appelle la Providence de Dieu, par rapport à nous, un mystère de lumière et de ténèbres. Et par le fait, il en est des événements de la vie comme des scènes dans une pièce de théâtre : tantôt ce sont des scènes joyeuses, tantôt des scènes plus tristes. Les Exercices se donneront bientôt à Lisbonne et il y aura pour les recevoir un immense concours de peuple. »

XVIII

Tremblement de terre à Lisbonne, le 1er novembre 1755.

Dans la journée du 1er novembre 1755, éclata ce terrible tremblement de terre (1), qui répandit la consternation dans tout le Portugal, et convertit l'une des villes les plus florissantes de l'Europe en un amas de décombres et de ruines. Quelques jours avant cet épouvantable désastre, le saint missionnaire passait sur une des places les plus fréquentées de Lisbonne ; en voyant les marchands courir de côté et d'autre avec leur empressement accoutumé : « Hélas ! soupira-t-il à demi-voix, de manière à être entendu par son compagnon, que de peines pour ce qui doit si tôt périr ! » Avait-il quel-

(1) *Mémoires de Pombal.*

que connaissance anticipée du châtiment réservé à cette ville coupable ? La circonstance suivante ne semble pas laisser de doute à cet égard.

Il avait l'habitude de dire sa messe à une heure fort avancée de la matinée; mais, le jour du sinistre, il la dit de grand matin, et aussitôt, après son action de grâces, il alla trouver le Père François de Portogallo, que sa mauvaise santé forçait de se lever plus tard que la communauté : il voulait le presser de sortir du lit; mais l'ayant trouvé tout habillé, il partit sans rien lui dire et se rendit au réfectoire pour y prendre un frugal déjeuner, ce qu'il n'avait pas fait depuis fort longtemps. Le Frère, chargé du service, parut surpris de le voir, et lui demanda pourquoi il venait déjeuner de si bon matin contre son habitude? « C'est que je n'aurai pas le temps plus tard, » répondit Malagrida. Aussitôt après, il se rendit à la chapelle, et s'enferma dans son confessionnal, assiégé, comme toujours, par un grand nombre de pénitents.

Il s'y trouvait déjà depuis deux ou trois heures, quand soudain le sol commence à trem-

bler, avec un sourd murmure ; les secousses se succèdent coup sur coup; bientôt les murs de l'église s'écroulent avec fracas, tandis que des pierres, détachées de la voûte, écrasent dans leur chute les fidèles rassemblés dans la chapelle : de tous côtés s'élèvent des gémissements et des cris lamentables; à ce douloureux spectacle, Malagrida, levant ses yeux baignés de larmes vers le ciel, s'écrie, comme autrefois David : « *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum ;* mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt. » Puis le crucifix à la main, sans rien craindre pour lui-même, il s'élance au milieu des ruines pour secourir les blessés, ensevelis sous les décombres, et préparer les mourants à paraître devant leur Juge.

A la vue de l'apôtre vénéré, le peuple se presse autour de lui et l'entraîne par les rues jusque sur la grande place, où se trouvaient réunis un grand nombre de blessés et de mourants. Malagrida passa au milieu d'eux tout le reste de cette journée et la suivante, sans même songer à prendre quelque nourriture. Vers le soir du second jour, il fit faire au peuple une procession expiatoire après laquelle il prononça

un sermon foudroyant pour appeler les pécheurs à la pénitence; tandis qu'il parlait, un de ses auditeurs proféra un blasphème horrible contre Dieu; le Père en l'entendant tomba évanoui, et il fallut le porter dans une maison voisine, où il demeura deux jours sans connaissance: l'auteur de ce blasphème, comme on l'apprit de la bouche même de Malagrida, était ce même démon qui déjà lui avait fait des menaces de mort à Sétubal par la bouche d'un possédé.

A peine revenu de cette longue défaillance, l'infatigable ouvrier de Dieu se dévoua derechef au soulagement des victimes du fleau. Pour rassurer le peuple qui, dans sa frayeur, croyait toucher à la fin du monde, il ne cessait de répéter que Dieu ne veut pas la perte du pécheur, mais sa conversion et son salut; il avait toujours à la bouche ce texte des Ecritures: *Ego cogito cogitationes pacis!* — Cela n'empêcha point Pombal de blâmer le *zèle indiscret* de Malagrida. Mais quoi qu'il pût dire, le dévoûment du saint Jésuite parvint jusqu'aux oreilles du roi, qui en témoigna la plus vive satisfaction. Malagrida fut appelé à Bélem, où résidait la cour, et le monarque le remercia avec effusion

des soins qu'il prodiguait à son pauvre peuple. Avant de le congédier, il se recommanda instamment à ses prières.

Cependant le fléau destructeur devenait de plus en plus terrible (1) ; des secousses violentes et presque journalières entr'ouvraient la terre; pour comble de malheur, l'incendie éclata au milieu des ruines, et les eaux du Tage, grossies par des pluies torrentielles, menaçaient d'engloutir ce qui restait encore debout dans la malheureuse cité. Les habitants de tout âge, de tout sexe, de tout rang, pâles et tremblants, erraient dans les campagnes et cherchaient un abri sous des masures de planches, élevées à la hâte. Pour soulager tant d'infortunes, Malagrida semblait se multiplier : ses travaux allaient jusqu'au prodige. Jour et nuit, on le voyait au milieu des victimes du fléau, leur prodiguant ses soins et s'efforçant de ranimer dans leurs cœurs la confiance et l'espoir d'un prochain adoucissement à leurs maux. Profitant des dispositions dans lesquelles se trouvaient alors les âmes, il prêchait la pénitence

(1) *Mémoires de Pombal.*

au peuple : dans tous ses sermons, il proclamait hardiment que les fléaux qui désolaient le royaume étaient un châtiment des scandales et des désordres publics. « Que de fois, s'écriait-il avec feu, que de fois, avant les malheurs qui viennent de nous frapper, n'ai-je pas invité les négociants à songer aux intérêts de leur âme et à faire une retraite ! ils s'excusaient alors de ne pouvoir quitter leurs comptoirs et leurs magasins ; ah ! que je voudrais leur parler ici maintenant et leur demander : Où sont à présent vos comptoirs, vos magasins ? où sont-ils ? Peut-être, en faisant pénitence, eussiez-vous fléchi la colère de Dieu ! peut-être eussiez-vous retenu son bras prêt à frapper ! plus d'une fois la justice divine s'est laissé désarmer par les larmes du repentir.... » Ces paroles et d'autres semblables faisaient une vive impression sur les âmes des pécheurs.

Par une protection visible de la Providence, la maison de retraite fondée par l'apôtre avait été épargnée par le fléau : tel fut alors le concours de ceux qui voulurent y suivre les exercices de saint Ignace, que Malagrida, dans le transport d'une sainte joie, s'écriait un jour de-

vant un de ses compagnons: « Enfin, par la grâce de Dieu, à Lisbonne, comme autrefois à San-Luiz du Maranham, l'affluence des retraitants est si grande, que la maison destinée à les recevoir est devenue trop étroite! Vive Jésus ! vive Marie !... »

Pendant une année entière, Malagrida se livra sans relâche à ce fructueux ministère; voulait-on le presser de prendre quelque repos, il répondait: « Je ne saurais perdre un instant du peu de temps qui me reste encore ! » Bientôt, en effet, le zèle du vieux missionnaire allait être entravé par les mesures iniques de Pombal.

Alarmé des succès de son ennemi, l'ambitieux ministre ne souffrait qu'avec impatience des discours qui renfermaient la censure tacite de sa conduite. Mais sa fureur ne connut plus de bornes, lorsqu'il vit le roi prêt à suivre les exercices, sous la direction de Malagrida, avec la reine, son épouse et toute la famille royale. Il sentait bien qu'il était perdu si la retraite avait lieu et que le roi, éclairé sur ses infamies, échapperait sans retour à sa funeste influence. Le moment était décisif : pour sauver sa puis-

sance, le cruel ministre a recours à son arme favorite, la persécution. Malagrida périra et avec lui toute la Compagnie de Jésus.

Le saint Jésuite eut bientôt connaissance de la tempête qui se formait contre lui, et cette fois encore ce fut le démon qui lui en fit la menace. Voici comment il raconte le fait lui-même, dans une lettre à son Père Provincial: « Ce matin, écrit-il, le démon m'est apparu sous une forme horrible et m'a menacé, moi et la Compagnie, d'une cruelle persécution. Si tu ne cesses, m'a-t-il dit, de donner les exercices, je te poursuivrai à outrance jusqu'à ta mort. Je me contentai de lui répondre : « Va-t'en misérable ! »

Ce billet fut trouvé parmi les papiers de Malagrida, par le Frère coadjuteur Antoine de Castro, qui le conserva comme une précieuse relique.

Dans une autre lettre, datée du 30 juillet 1757, et adressée au Père Joseph Ritter, ancien confesseur de la reine, alors retiré en Allemagne, le saint homme écrivait :

« Que vous dirai-je de moi? je suis menacé

plus que personne. Je vis encore, mais je traîne mon existence au milieu de toutes les misères imaginables. Que Dieu soit béni! Rien n'est plus odieux que mon nom à certains personnages haut placés de la cour. Ils cherchent à me perdre dans l'estime du roi par mille accusations calomnieuses, que j'aurais honte de rapporter. Ils veulent à tout prix empêcher le peuple de suivre les exercices; et cependant, je les ai déjà donnés environ quarante fois à Lisbonne, avec des succès consolants. J'ai même fondé ici une maison de retraite, grâce à la protection de celle qui a dicté les Exercices ; et c'est la seule de nos maisons qui ait été sauvée des ravages de l'incendie et du tremblement de terre : toutes les autres ont été ruinées de fond en comble. »

Il est facile de reconnaître dans ces *personnages haut placés de la cour* le marquis de Pombal et ses créatures dévouées. Le tigre du désert n'est pas plus acharné contre sa proie que le ministre-philosophe l'était contre ce vieillard de soixante-dix ans !

XIX

Exil de Malagrida à Sétubal.

(1756-1758)

Quand Lisbonne commença à se relever de ses ruines, Malagrida composa un petit ouvrage dans lequel, après avoir établi que le tremblement de terre était un châtiment du ciel, il pressait les fidèles de recourir aux sacrements pour détourner dans l'avenir la colère de Dieu. Par cet écrit, le saint homme détruisait les assertions irréligieuses d'un libelle, récemment publié par Carvalho, ou du moins par ses ordres, et tendant à prouver que le fléau ne provenait que de causes purement naturelles, sans qu'il fût besoin d'y voir l'intervention d'un Dieu courroucé. Malagrida distribua des exemplaires de son ouvrage à la famille royale et à

Pombal lui-même : c'était, aux yeux du ministre, par trop d'audace. Furieux de se voir contredit publiquement, il résolut d'éloigner à tout prix son courageux adversaire : à force d'intrigues, il gagna le nonce apostolique, Philippe Acciajuoli et lui arracha l'ordre d'exiler le Père Malagrida. Le Provincial dut obéir et le 1er novembre 1756, il signifia au vénérable missionnaire qu'il avait à quitter Lisbonne pour se retirer à Sétubal.

On chercha différentes raisons pour expliquer cette mesure : voici la seule véritable, donnée par Malagrida lui-même, dans une lettre au Père Ritter : « Muni de l'approbation et des encouragements de la cour et des évêques, je donnais les exercices de notre Bienheureux Père à une foule avide de les recevoir : soudain, un nouvel orage s'est formé et j'ai été obligé de prendre le chemin de l'exil. Voulez-vous savoir mon crime ? Lisez la petite brochure que vous recevrez avec cette lettre ; vous saurez tout. On me reproche d'avoir osé combattre, dans cet opuscule, la pernicieuse doctrine qu'on s'efforce de semer à la cour et dans la ville, qu'il ne faut pas attribuer le tremblement de terre à

nos péchés et à la colère d'un Dieu vengeur des crimes, mais à des causes purement physiques et naturelles. Voilà pourquoi j'ai été accusé, arrêté, condamné, sans être entendu; enfin, banni de la cour et de la capitale. »

Comme chez tous les apôtres, la persécution ne fit qu'enflammer davantage le zèle de Malagrida : dans le lieu même de son exil, à Sétubal, il fonda deux nouvelles maisons de retraite, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes. Dès que le bruit se fut répandu à Lisbonne, que le *saint* continuait de donner les exercices, on accourut en foule à Sétubal se ranger sous sa conduite. Les premières dames de Lisbonne, parmi lesquelles était la marquise de Tavora, des personnages importants de la cour, des religieux, des prêtres venaient à l'envi entendre ses saintes leçons.

« Voilà déjà huit mois, écrivait encore Malagrida, que je vis relégué dans ce coin du monde; et, au milieu même de mes tribulations, je surabonde de joie ! Quel bonheur de voir tant d'âmes, arrachées par les Exercices aux gouffres de l'enfer ! Quel spectacle que cette maison de

retraite où les plus grandes dames du monde passent leurs journées dans le silence et la prière, cloîtrées comme des religieuses ! Que dire de cette affluence de grands personnages de la cour qui viennent suivre la retraite ? — Mais, hélas! mon bonheur sera bientôt suivi de ma perte : mille bouches ennemies se sont ouvertes contre moi et contre ces saints exercices; on les décrie, on les traite de momeries, de machinations infernales, employées pour séduire le peuple et renverser l'État. Chaque jour de nouvelles calomnies provoquent de nouveaux soupçons et de nouvelles enquêtes ! Que fera-t-on ? je l'ignore ; mais je ne suis pas sans appréhension. Cependant, je mets mon espérance en Dieu et dans sa divine Mère. »

A la fin de cette lettre se trouve le *post-scriptum* suivant : « Au moment même où j'écris ces lignes, une nouvelle troupe de retraitants, bannière en tête, franchit le seuil de notre sainte maison... »

Les craintes du vénérable vieillard n'étaient que trop fondées ; bientôt se déchaîna la tem-

pête qu'il avait vue poindre à l'horizon. Dans la nuit du 19 septembre 1757, tous les Jésuites qui résidaient à la cour, reçurent l'ordre de quitter sur-le-champ la résidence royale. C'étaient les PP. Joseph Moreira, confesseur du roi et de la reine; Timothée d'Oliveira, confesseur et précepteur de la princesse du Brésil, la sérénissime Infante ; Hyacinthe da Costa, confesseur de l'infant don Pedro ; Joseph di Araugio, confesseur de l'infant don Emmanuel, et Emmanuel de Mattos, confesseur de l'infant don Antonio (1). On leur défendit à tous d'entretenir désormais aucune relation avec la famille royale. Cette mesure, qui n'était appuyée sur aucune déclaration préalable, effraya les gens de bien; on disait hautement que la ruine des Jésuites se préparait dans l'ombre, et que cette ruine entraînerait celle des autres ordres, celle du clergé, de la piété et des mœurs publiques. Le roi lui-même, en signant le décret de bannissement, ne put dissimuler la violence qu'il se faisait.

Cependant le ministre, pour discréditer de

(1) Novaès, *Storia de Pontifici*, t. XV.

plus en plus les Jésuites dans l'opinion du peuple, fit répandre dans le royaume un libelle, rempli de nouvelles calomnies, sous le titre de « *Relation abrégée de la république que les Jésuites de la province de Portugal ont fondée dans les possessions d'outre-mer, etc., etc....* » Mais cette brochure, qui renfermait autant de mensonges que de phrases, eut le sort qu'elle méritait ; elle fut reçue généralement avec mépris, et ce qui acheva de la décrier auprès des hommes sensés, ce fut la conduite très-mortifiante pour Carvalho, que tint en cette rencontre la cour d'Espagne. Le seul accueil dont elle honora le pamphlet fut de le condamner aux flammes avec d'autres ouvrages du même genre sortis du Portugal.

Sans se laisser décourager, par cet échec, Pombal ourdit une nouvelle trame plus artificieuse que la première. Dans ses calculs diaboliques, rien ne devait donner plus de poids à ses calomnies contre les Jésuites qu'une condamnation publique, émanée de Rome. Qui douterait encore de la culpabilité de religieux frappés par le saint-siége lui-même ? Fidèle à ce plan, le premier ministre persuada au trop

crédule Joseph Ier de solliciter à Rome, auprès du pape Benoît XIV, un Bref de visite et de réforme, à laquelle seraient soumis tous les Jésuites du royaume. Benoît XIV luttait alors contre la mort; pressé par les cardinaux Archinto et Passionei, qui depuis longtemps étaient connus pour n'être rien moins que favorables aux Jésuites, il signe d'une main déjà glacée le Bref demandé, et le 2 mai 1758, le cardinal Saldanha est nommé visiteur et réformateur de la Compagnie de Jésus, dans toute l'étendue des États soumis au roi très-fidèle.

Le réformateur nommé était entièrement dévoué aux volontés de Pombal, à qui il devait son chapeau de cardinal. Aussi ne fut-on pas étonné de voir paraître, dès le 4 juin, trois semaines seulement après la nomination de Saldanha, un décret, déclarant les Jésuites coupables de trafics honteux et contraires aux dispositions des saints canons. Trois jours après, le 7 juin, le patriarche de Lisbonne, Emmanuel de Atalaya, après une contestation de quatre heures avec Pombal, cédant enfin à ses instances, publia un mandement qui dépouillait tous les Jésuites des pouvoirs nécessaires pour exer-

cer le saint ministère; et dans leurs diocèses respectifs, les autres prélats du royaume, également dociles aux caprices de Pombal, se hâtèrent de prendre la même mesure.

Ce fut un coup de foudre pour les Jésuites; mais personne n'en conçut un plus vif chagrin que Malagrida. Le décret qui prononçait l'interdit arriva à Sétubal, le 13 juin. Ce jour-là même, on célébrait dans cette ville la fête de saint Antoine de Padoue, si cher à tous les Portugais, ses compatriotes. Déjà un grand nombre de fidèles se trouvaient réunis dans l'église des Jésuites pour y faire leurs dévotions; on fut forcé de les renvoyer; alors on n'entendit plus que gémissements et sanglots; tout le peuple, éclatant en murmures, condamna hautement la mesure injuste qui lui enlevait ses Pères bien aimés! Touché de compassion, Malagrida écrivit aussitôt au Père Jacques de Camera, le priant d'aller trouver le patriarche, son parent, et de l'engager par les motifs les plus pressants à lever l'interdit jeté sur la Compagnie. Le Père de Camera se rendit chez le prélat qu'il trouva presque à l'agonie; sur le point de recevoir le viatique, le patriarche mourant

reconnut hautement l'innocence des Jésuites et en fit dresser un acte authentique revêtu de son sceau; mais il était déjà trop tard, et cette réparation posthume ne pouvait plus empêcher Pombal de poursuivre contre la Compagnie ses plans de destruction.

XX

Attentat du 3 septembre 1758. — Arrestation de Malagrida, le 11 janvier 1759.

Depuis longtemps, Pombal cherchait en vain quelque prétexte plausible pour consommer la ruine des Jésuites, et surtout celle de Malagrida, quand un accident funeste le lui fournit enfin. Dans la nuit du 3 au 4 septembre 1758, le roi Joseph Ier se rendait chez la jeune marquise de Tavora, dans la voiture de Pierre Texeira, son valet de chambre. Presque au sortir du palais, quelques coups de pistolet furent tirés sur le carrosse ; c'étaient des misérables (1), apostés par le duc d'Aveiro, qui voulait se venger sur Texeira d'un outrage sanglant qu'il en avait reçu peu de jours auparavant. Le roi fut-

(1) Novaès, *Storia de Pontifici*, t. XV.

il blessé ou non dans cette méprise? On ne put jamais le savoir au juste. Quoi qu'il en soit, dès le lendemain matin, dans tout Lisbonne, on parlait d'un attentat sur la personne du Souverain. Loin de faire tomber ces rumeurs, le ministre, qui entrevoyait avec une joie secrète le moyen de perdre tous ses ennemis, dénonça au roi une prétendue conjuration, dans laquelle auraient trempé les Jésuites et les principaux seigneurs de la cour. Le roi effrayé chargea Pombal du soin de châtier les coupables; c'était tout ce qu'il demandait.

Cependant il ne se presse point d'agir; durant plus de trois mois, il use d'une profonde dissimulation à l'égard des victimes dont il méditait l'assassinat; enfin, au mois de décembre, l'orage éclate.

Le même jour, à la même heure, toutes les maisons des Jésuites sont cernées par les troupes du roi; leurs papiers sont enlevés, et défense est faite à tous les Pères de paraître en public. En même temps, les familles de Tavora et d'Aveiro sont saisies et emprisonnées. Pour juger ces prétendus coupables, Pombal crée un tribunal extraordinaire, qu'il préside lui-même;

on les soumet à la question ; mais au milieu des plus affreuses tortures, ils nient constamment le crime qu'on leur impute. Seul le duc d'Aveiro, vaincu par la douleur, fait un aveu qu'il rétracte bientôt après ; mais dans cet aveu, il a prononcé le nom de Malagrida et des Jésuites. Quelle bonne fortune pour le ministre ! Au bout de quinze jours à peine paraît la sentence, prononçant la peine de mort contre tous les conjurés ; en outre, elle déclare les Jésuites, et parmi eux Malagrida surtout, premiers auteurs de l'attentat.

Tandis que tout Lisbonne attendait avec anxiété le dénoûment de cette tragédie, l'ancien apôtre du nouveau monde, toujours exilé à Sétubal, oubliait ses souffrances dans la prière. Il consacrait à ce saint exercice plus de quatorze heures du jour et de la nuit. A peine accordait-il trois heures au sommeil ; le reste du temps, on le voyait parcourir les places publiques, réunissant autour de lui les mendiants et les enfants, pour leur parler de Dieu et les exhorter à fuir le péché et à s'approcher des sacrements de l'Église.

Cependant Carvalho n'oubliait pas sa victime

de choix. Le 11 décembre, deux jours avant l'emprisonnement du duc d'Aveiro et de ses prétendus complices, Malagrida est rappelé subitement dans la capitale par le cardinal Saldanha. Sans retard, il se met en route et arrive à Lisbonne avant le messager qui lui avait porté l'ordre du prélat.

Au milieu de leurs angoisses, les Jésuites de Lisbonne éprouvèrent une bien douce consolation en revoyant le vénérable missionnaire. Pour se préparer au triste sort qui les menaçait, ils firent en commun, sous la direction du saint homme, les exercices de leur Bienheureux Père. Ainsi se vérifia cette parole que Malagrida avait prononcée à Sétubal : « Avant de mourir, je donnerai encore les exercices à Lisbonne; à qui et comment? je l'ignore, mais je les donnerai. »

Le premier jour de cette retraite, pendant qu'il célébrait à l'autel, il versa une grande abondance de larmes. Comme on lui en demanda la raison : « Hélas! s'écria-t-il, le temps de la tribulation est proche, et il n'y a personne au monde qui puisse nous porter secours! »

Souvent, dans le cours des exercices, il re-

commandait à ses Frères la soumission à la volonté de Dieu. « Notre-Seigneur, dit-il un jour, aura soin de nous pendant la persécution. La Compagnie sera chassée du royaume, mais un jour elle y rentrera. Quant à moi, je m'offre à Dieu comme victime pour tous mes Frères ; ce qui me cause le plus de douleur, c'est de ne pas souffrir tout seul. Dieu sait combien il m'en coûte de voir souffrir mes Frères !... Ayons confiance, répétait-il souvent encore, la Compagnie sortira glorieuse de cette épreuve, et même plusieurs d'entre vous verront la fin de la persécution ! »

Dans l'après-midi du 28 décembre, il fut mandé par le cardinal, qui sans lui donner audience, l'envoya aussitôt chez le ministre. Pombal (1), en l'apercevant, s'avança au-devant de lui et lui montrant un papier qu'il tenait à la main. « Voici, lui dit-il, une lettre qui a été trouvée sur votre table ; est-ce bien vous qui l'avez écrite? — Oui, lui répondit Malagrida après y avoir jeté un coup d'œil rapide. — Vous étiez donc, ajouta le ministre, instruit du complot

(1) *Mémoires de Pombal.*

qui se tramait contre les jours de notre auguste souverain? — En effet, repartit encore Malagrida sans se déconcerter, j'avais été averti par une voix intérieure que le roi courait un danger dont l'époque m'était inconnue. J'ai cru qu'il était de mon devoir d'en prévenir Sa Majesté. Voilà pourquoi j'ai écrit cette lettre que j'ai conservée parmi mes autres papiers, en attendant l'occasion favorable de la faire remettre au roi. — Pourquoi donc, reprit Pombal, ne pas la faire parvenir à Sa Majesté par le moyen d'un des secrétaires d'État? — Parce que je voulais, répondit le Père, qu'elle lui fût sûrement rendue. » A cette réponse d'une hardiesse extrême, le ministre se leva en s'écriant: « C'est ainsi que vous osez me parler? d'où vous vient cette audace? — Eh bien! répliqua tranquillement Malagrida, qu'importe à ce que nous disons que Votre Excellence se lève? »

Le ministre lui fit alors plusieurs autres questions sur les missions du Maranham, et le Jésuite répondit avec la même franchise et la même assurance; puis, comme Pombal s'emportait contre les Pères du Maranham, qu'il accusait d'avoir trahi le roi dans l'affaire des co-

lonies: « Votre Excellence se trompe, répondit avec calme le vieux missionnaire; mieux que tout autre je connais ces pays lointains et les apôtres qui les évangélisent; jamais je n'ai rien vu de ce que vous reprochez à ces Pères. Si je l'avais su et que j'eusse gardé le silence, je me croirais le plus coupable des hommes!... Sachez, ajouta-t-il en terminant, que pour me pousser à accuser calomnieusement les Pères du Maranham, Sa Majesté, malgré sa puissance, n'a dans toute l'étendue de ses domaines, ni assez de récompenses pour me séduire, ni assez de supplices pour m'effrayer. »

Congédié par le ministre, Malagrida retourna chez le Cardinal; mais celui-ci refusa de l'entendre et le renvoya au collége.

On a quelque sujet de s'étonner que Pombal n'ait jamais publié cette fameuse lettre, sur laquelle fut basée l'accusation intentée contre Malagrida. C'est qu'en effet, elle ne contenait rien de compromettant pour le saint vieillard. Il ne l'avait envoyée à la cour qu'après avoir consulté les Pères les plus graves, qui tous lui donnèrent leur approbation. L'un d'eux (c'était le Père de Carvalho, parent du ministre), après

avoir lu la lettre, lui dit : « Mon Père, vous allez vous susciter de terribles embarras. — Je le sais, répondit tranquillement le serviteur de Dieu, je deviendrai même une des victimes de la caverne du lion ; mais qu'importe ? pourvu qu'on me laisse assez de jour pour lire mon bréviaire et qu'on me permette de célébrer la sainte messe, je ne redoute pas ces noirs cachots ! — Mais, mon Père, continua le P. de Carvalho, on dira que c'est la Compagnie qui vous a poussé à écrire cette lettre au roi, pour lui inspirer de vaines terreurs. — Qu'on m'interroge, repartit Malagrida, en saisissant le crucifix qu'il portait sur la poitrine ; voici l'image de Jésus-Christ, notre Sauveur, pour l'amour duquel j'ai parcouru les forêts du Nouveau-Monde, souffert la faim, la soif et presque la mort ; sur cette croix bénie, je jurerai que personne ne m'a poussé à cette démarche, mais que c'était la volonté seule de Dieu qui me guidait ! .... »

Depuis sa dernière entrevue avec le secrétaire d'État, l'homme de Dieu se préparait par la prière à la lutte suprême qu'il devait bientôt soutenir contre son ennemi mortel. Dans la nuit du 11 janvier 1759, une soldatesque furieuse

vint le tirer du collége, où il était gardé à vue depuis son retour à Lisbonne, pour le conduire dans les prisons d'État, à Bélem. Le provincial des Jésuites, Jean Henriquez, et les Pères Joseph Moreira, Timothée de Oliveira, Jean Alexandre de Souza, Jean de Mattos et plusieurs autres, prirent place avec lui sur le chariot fatal qui devait le mener jusqu'à son cachot.

La veille, tandis qu'il s'entretenait avec les autres Pères, à l'heure de la récréation, il avait demandé combien de temps le Père Vieyra, son glorieux prédécesseur parmi les sauvages du Nouveau-Monde aussi bien qu'à la cour de Lisbonne, avait autrefois langui dans les prisons de l'inquisition, et quelqu'un lui ayant répondu : « Deux ans, » il demeura quelque temps silencieux et comme absorbé dans de pénibles réflexions : sans doute, il avait entrevu le calice amer qu'il lui fallut boire jusqu'à la lie !

Dès le lendemain de son arrestation, sans même avoir été entendu, il fut déclaré coupable de lèse-majesté, complice et principal auteur de l'attentat du 3 septembre. Il ne douta plus alors que Dieu n'eût accepté le sacrifice de sa vie, pour le salut de ses Frères !

Déclaré criminel d'État, il devait, ce semble, être exécuté avec les autres prétendus coupables qui périrent tous sur l'échafaud du 13 janvier, au milieu d'incroyables raffinements de cruauté. Mais, soit que le perfide ministre sentît combien le peuple était encore peu disposé à croire ce saint homme coupable d'un pareil forfait, soit qu'il voulût prolonger les angoisses et les tourments de sa victime, il le tint enfermé deux années entières dans des cachots souterrains, où il eut à souffrir des maux inouïs.

On en jugera par la lettre suivante, que le Père Emmanuel Pereira, chassé de l'Espagne par la persécution, conservait précieusement, pour la relire de temps en temps à ses compagnons d'infortune, et soutenir ainsi leur courage défaillant par l'exemple de leurs Frères du Portugal (1).

« Il vient d'arriver à Turin deux Jésuites, les Pères *Fantinus* et *Bonjoanninus*, que notre

(1) Cette lettre se trouve dans l'ouvrage de Navarrette, *De viris illustribus in Castella Veteri Soc. Jesu ingressis et in Italia exstinctis*. Bononiæ, MDCCXCVII, lib. II, p. 9 et seqq.

roi, si bon pour ses sujets, a fait tirer des prisons de Lisbonne et traiter généreusement pendant leur voyage. Pour se faire une idée des maux qu'ils ont soufferts, il suffit de voir la pâleur livide de leur visage amaigri : cette vue en dit assez. Leur douceur, leur régularité, leur conversation modeste et toute religieuse sont pour tous les habitants de Turin une preuve certaine de leur innocence. Ces bons Pères nous racontent des choses merveilleuses et horribles sur les souffrances inouïes qu'ont à endurer les Jésuites portugais, encore retenus dans les fers, et sur les bénédictions célestes que Dieu, dans sa bonté, répand sur eux, au milieu de circonstances vraiment extraordinaires.

« Il a quelques jours, j'ai lu de très-belles lettres, écrites par ces prisonniers : elles sont tout à fait dignes des héros de la primitive Église. Ce qui me ravit le plus, c'est de voir, dans tous ces Pères, enchaînés pour Jésus-Christ, une parfaite soumission au bon plaisir de Dieu, une joie ineffable au milieu des tourments, un amour passionné pour leur croix, pourtant si rude ! Ils n'ont qu'un désir, celui de donner

leur vie sur cette croix ; qu'une crainte, celle d'être détachés de cette croix encore vivants et malgré eux !

« Le récit des souffrances qui abreuvent ces héros remplis de Dieu, et vraiment crucifiés avec Jésus-Christ, étonnera la postérité ! On ose à peine le croire : des hommes d'une vie irréprochable, ensevelis vivants dans des cachots étroits et ténébreux, où ne pénètre ni jour, ni air, et tellement humides que le peu de paille qui sert de couche aux prisonniers pourrit en peu de jours, et devient un véritable fumier ; des bandes entières de rats, arrachant le pain des mains des condamnés et se promenant sur leurs visages pendant leur sommeil ; des insectes de toutes sortes, une vermine infecte, fruit de la malpropreté et de la misère ; des vêtements en lambeaux, si bien que pour cacher leur nudité, ces infortunés sont forcés de se servir d'un peu de paille ou d'un misérable lambeau de cilice ; le tourment de la faim, car ils se croient heureux, quand par jour ils reçoivent chacun une demi-livre de pain moisi ; des gardiens grossiers et farouches, qui les traitent de la manière la plus

indigne ; enfin, une obscurité continuelle, éclairée par la lueur blafarde d'une méchante petite lampe, qui souvent manque d'huile et s'éteint, faute d'être alimentée !

« Quelques-uns de ces malheureux ont été dépouillés de leurs images, de leurs médailles et même de leur bréviaire : mais quand on a voulu leur arracher des mains l'image du Sauveur crucifié, ils ont opposé une si vive résistance, que les bourreaux n'osèrent pas leur enlever cette dernière consolation dans la souffrance ! D'autres sont couverts d'ulcères : il y a, dit-on, un vieux prêtre, qui n'a plus aucun habit pour se couvrir, et dont le corps n'est qu'une plaie de la tête aux pieds. Cet infortuné vieillard, ne pouvant mouvoir ni bras, ni mains, est forcé de manger comme les animaux, la tête baissée jusqu'à terre pour prendre la nourriture avec les dents et aspirer l'eau avec la langue.

« Point de médecin, pas de messe, pas de sacrements administrés, sinon dans les cas de maladie mortelle, et alors encore, ces infortunés ne reçoivent le corps de Jésus-Christ que lorsque le chirurgien, qui fait l'office de médecin, atteste avec serment l'imminence de la mort!

Mais ô merveille! ce pain céleste a très-souvent rendu la santé à des moribonds qu'on croyait perdus : il en est un qui a reçu ainsi le saint viatique de huit à dix fois. Aussi le médecin disait-il, quand on le cherchait pour ce malade : « Je connais un remède qui le guérira; qu'on lui apporte le viatique. »

« Chez beaucoup d'entre eux, le visage, après la mort, prenait une expression toute céleste. Les gardiens eux-mêmes, quand ils traînaient les cadavres à leur sépulture, disaient avec admiration : « Voilà vraiment des visages de bienheureux! » Quelques-uns de ces mêmes gardiens admirant la résignation et le courage héroïque de ces prisonniers, les ont apostrophés plusieurs fois par ces paroles : « Quelle race êtes-vous donc? Là, où le bois le plus dur et le fer même ne peuvent résister à l'action de l'humidité et de la rouille, vous autres, vous continuez de vivre après tant d'années, quelques-uns même en assez bonne santé ! »

C'est qu'au milieu de ces tourments, une vertu divine soutenait ces généreux athlètes de Jésus-Christ. « Tout nous manque, écrivait l'un d'en-

tre eux, le Père Kaulen à la date du 12 octobre 1766; mais rien n'altère la sérénité de notre âme. Nous sommes sans cesse dans les souffrances, et néanmoins toujours dans la joie. Le croiriez-vous ? la plupart d'entre nous demandent à Dieu de finir ici leurs jours !... »

Sans doute, Malagrida était du nombre des héros qui formaient le vœu de terminer leur vie dans ces horribles cachots : mais une mort plus ignominieuse et plus horrible était réservée à l'apôtre de Dieu !...

XXI

Procès de Malagrida.

(1759-1761)

Pendant que le saint vieillard languissait dans son cachot, son ennemi s'employait avec ardeur à proscrire du royaume tous les Jésuites à la fois. Entassés sur quelques vaisseaux, sans provisions, sans secours, les malheureux exilés, conduits vers les côtes d'Italie, étaient abandonnés sans pitié sur la plage, au nombre de treize cents !...

Ces atrocités ne pouvaient satisfaire encore la cruauté de Pombal; il avait soif de sang. Gêné par la présence du Nonce apostolique, le cardinal Acciajuoli, il invente un faux prétexte pour le chasser du royaume. Puis, délivré de

toute entrave, il tourne toute sa rage contre le débile vieillard de soixante-douze ans, que depuis près de trois ans, il tient enfermé dans ses cachots.

C'est en vain qu'il avait voulu le faire passer pour régicide ; dans tout le Portugal, il n'y eut qu'une voix pour proclamer hautement l'innocence du Saint, comme on appelait Malagrida. Si donc le ministre veut triompher de son ennemi et consommer sa perte, il devra à tout prix le dépouiller de cette auréole de sainteté, dont le peuple, dans son enthousiasme, aime à environner le front de l'apôtre ! Son génie malfaisant n'est pas à bout de ressources, et la sainteté même de Malagrida deviendra entre les mains de Pombal l'arme qui lui donnera le coup mortel. Au dire du ministre, cette sainteté n'est que mensonge, hypocrisie, infâme imposture ; le vieillard, blanchi dans les travaux de l'apostolat, favorisé du don des miracles, illuminé de l'esprit de prophétie, n'est qu'un impie, un hérésiarque, un fauteur d'hérésie, un horrible blasphémateur ! — et pour tant de crimes, il doit être livré au tribunal de l'inquisition !

Un matin(1), Malagrida oubliait dans la prière les tourments de sa captivité : tout à coup le geôlier entre dans son cachot et ordonne au vieillard de le suivre? « Le terme de ma captivité est-il venu? — Non, j'ai ordre de vous conduire dans les prisons du Saint-Office. » L'infortuné vieillard colle ses lèvres sur son crucifix et s'apprête à partir : il était presque nu; depuis deux ans et quatre mois, il n'avait plus changé de linge; ses habits n'offraient aux regards que de hideux lambeaux. Dans cet état, il comparut devant les juges du Saint-Office.

Il faut dire, pour la défense d'une institution injustement attaquée par les impies, que Pombal avait eu soin d'éloigner tous les inquisiteurs qui lui déplaisaient, et les avait remplacés par ses créatures dévouées. Ainsi il commença par enlever la charge de président du tribunal à D. Joseph, frère du roi, parce qu'il refusait de tremper ses mains dans le sang de l'innocent, Il le remplaça par son propre frère, Paul de Carvalho-Mendoza. Il exclut encore du tri-

(1) Christophe de Murr, ouvr. cit.

bunal le Père François de Saint-Thomas, de l'Ordre de Saint-Dominique. Dans la première assemblée, où parut Malagrida pour subir son interrogatoire, ce vénérable religieux avait déclaré avec une noble fermeté qu'il ne voulait pas concourir à la condamnation de cet infortuné Jésuite, parce qu'il ne voyait pas qu'on fournît contre lui aucune preuve des crimes dont on l'accusait. Le président Mendoza (1) fit observer que le roi désirait la condamnation de Malagrida comme hérétique. « Non, répliqua le digne enfant de Saint-Dominique, je ne me persuaderai jamais que ce soit là l'intention de Sa Majesté, et que le roi veuille intervertir ainsi l'ordre judiciaire établi dans ce tribunal. » Le prélat, d'autant plus irrité de cette résistance qu'il n'avait rien de solide à lui opposer, se met à répéter, en élevant la voix : « Le roi le veut, le roi le veut ; il faut obéir! » A ce coup, le courageux Dominicain sentit bien qu'il n'empêcherait pas un jugement déjà porté d'avance ; mais ne voulant pas charger sa conscience d'une injustice si criante, il sortit sur-le-

(1) *Mémoires de Pombal.*

champ de l'assemblée, en sorte qu'on ne put rien conclure ce jour-là contre Malagrida.

Mendoza se hâta d'aller rendre compte de cette scène à son frère : celui-ci, pour empêcher le P. de Saint-Thomas de nuire désormais à ses desseins, lui fit expédier aussitôt un billet de la secrétairerie d'État, où il était nommé à l'évêché d'Angola. L'humble religieux supplia le ministre de ne pas lui imposer un fardeau trop au-dessus de son âge et de ses forces; mais Pombal se contenta de lui répondre que, s'il ne voulait pas aller à Angola comme évêque, il pouvait bien y aller comme simple moine, et aussitôt il le fit embarquer sur un vaisseau prêt à mettre à la voile pour les Indes. L'infortuné Dominicain, épuisé de souffrances, mourut pendant la traversée, victime de sa fermeté et de son amour pour la justice. C'est ainsi que Pombal savait renverser les obstacles qui s'opposaient à ses desseins.

Mais sur quoi donc se fondaient les accusations nouvelles dont le sanguinaire ministre chargeait sa victime? — Sur deux ouvrages extravagants, qu'il l'accusait d'avoir composés dans l'obscurité de sa prison. L'un était intitulé :

Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, dictée par Jésus et sa sainte Mère; l'autre était un *Traité sur la vie et le règne de l'Antechrist.* Tel est le corps de délit que personne n'a jamais vu, ni pu voir; car jamais ces deux ouvrages n'ont existé que dans l'acte d'accusation dicté par Pombal. Et ce n'est pas là une affirmation gratuite.

Dans les premiers temps de sa captivité, Malagrida eut pour compagnon de ses chaînes le P. Pierre Homem(1), qui recouvra sa liberté, en 1777, après la chute de Pombal. Or, ce Père, en faisant reviser son procès de condamnation, soutint devant ses juges, que le Père Malagrida avait, en effet, composé une *Vie de sainte Anne,* mais qu'elle ne ressemblait en rien à celle qu'on lui attribua plus tard, pendant son procès. « Quant à l'ouvrage sur l'Antechrist, ajoutait le même Père Homem, ce n'est pas Malagrida qui en est l'auteur, mais l'infâme abbé Platel, l'ex-capucin Norbert, stipendié par Pombal pour calomnier ses ennemis. » Ce mi-

(1) *De tribus in Lusitanos Jesu socios publicis judiciis dissertatio.* Norimbergæ, 1793.

sérable recevait pour prix de son infâme métier, une pension de 900 écus romains.

Cependant les inquisiteurs donnèrent des extraits de ces prétendus ouvrages de Malagrida : ils y faisaient dire au vénérable apôtre que « sainte Anne avait fait, avant de naître, les trois vœux de religion ; et qu'afin qu'aucune des trois personnes de la très-sainte Trinité ne fût mécontente, elle avait fait vœu de pauvreté au Père, vœu d'obéissance au Fils et vœu de chasteté au Saint-Esprit, etc., etc... » Les propositions tirées de l'ouvrage sur l'Antechrist sont plus absurdes encore. Ainsi Malagrida aurait avancé « qu'il y aurait trois Antechrist, le père, le fils et le neveu ; que celui-ci naîtrait l'an 2920 à Milan ; qu'il épouserait Proserpine, etc, etc... » Si l'on en croit l'imposture, telles étaient les hérésies ou plutôt les folies que Malagrida écrivait ou dictait dans un cachot où il n'avait ni plume, ni encre, ni papier, ni copiste....

Supposons pour un instant que ces absurdités ridicules soient sorties de la plume de Malagrida : que pouvait-on, que devait-on en conclure sinon que l'infortuné vieillard, par suite

des privations et des souffrances auxquelles il avait été soumis, était tombé en démence ! Et dans ce cas chez quel peuple, je ne dis pas civilisé, mais même barbare, aurait-il été condamné à mort? — Aussi le roi Louis XV (1), en lisant la sentence du Saint-Office, s'écria-t-il indigné : « C'est comme si je voulais faire rouer ce malheureux fou des Petites-Maisons qui se croit le Père éternel ! »

Mais Malagrida n'était ni coupable d'hérésie, ni atteint de folie : plus d'une fois la sagesse de ses réponses embarrassa les inquisiteurs. Dès la première session, il déclara solennellement qu'il soumettait ses écrits au jugement de l'Église romaine, au sein de laquelle, ajouta-t-il, je désire vivre et mourir ! Je rétracte d'avance toutes les propositions qu'elle déclarera contraires à sa sainte doctrine. » Interrogé sur ce qu'il croyait de ses révélations, il répondit : « Je confesse que je suis un pécheur ; il ne me convient pas de dire ce que je pense sur mes propres révélations. — Ne savez-vous pas, lui dirent alors les juges, que Dieu n'écoute pas

(1) Murr, *Journal zur Kunstgeschichte.*

les pécheurs? — Je le sais, répondit-il, mais je sais aussi que Dieu a dit par le Psalmiste : Quand sera venu mon temps, je jugerai les justices! » Les inquisiteurs lui ayant cité les paroles de l'Apôtre : « Ne croyez pas tout Esprit. — Sans doute, répondit-il, mais Jésus-Christ a dit : « Sur la chaire de Moïse sont assis les scribes et les pharisiens. » Pressé d'avouer qu'il n'était qu'un imposteur, il s'écria : « Si la vie que j'ai menée jusqu'à soixante-douze ans n'a été qu'hypocrisie et imposture, puissent les clous qui attachent Notre-Seigneur à cette croix se changer en traits enflammés et me réduire en poudre! » L'accent avec lequel le vieillard prononça ces imprécations fit trembler les juges sur leurs siéges; mais leur cœur était trop endurci, leur âme trop vénale pour obéir aux cris de leur conscience.

Une chose manquait encore à l'humiliation de la victime; ce n'était pas assez de le faire passer pour un impie, un hérétique, un blasphémateur; il fallait encore infliger à ses cheveux blancs la flétrissure du vice le plus honteux. Dans son cachot, Malagrida avait pour compagnon un mauvais prêtre, décrié pour sa

conduite criminelle : c'est ce misérable que Pombal choisit pour exécuter son plan diabolique. Gagné par l'argent du ministre, ce scélérat ne craignit pas d'accuser le saint vieillard, blanchi dans les travaux des missions les plus fatigantes, d'être l'esclave d'habitudes infâmes. On sent tout ce qu'il y a d'odieux et d'incroyable dans une pareille accusation ; cependant les juges écoutèrent la voix de ce vil imposteur et déclarèrent Malagrida convaincu du crime d'impudicité !

Enfin, le 12 janvier 1761, parut la sentence, production si informe et si révoltante qu'il est difficile d'en soutenir la lecture. Aussi Carvalho averti par ses confidents des contradictions choquantes qui s'y rencontrent, mit tout en œuvre pour la dérober au public ; mais il s'y prit trop tard : ce monument d'ineptie et de cruauté a parcouru l'Europe et fera à jamais la honte et l'opprobre de son auteur ! Nous la donnerions ici, si nous n'étions convaincu qu'aucun de nos lecteurs n'aurait le courage de lire ces soixante-douze pages de calomnies. Voltaire lui-même, quand cet arrêt lui tomba sous les yeux, ne put s'empêcher de s'écrier :

« L'excès du ridicule et de l'absurdité y est joint à l'excès de l'horreur ! »

Aux termes de cette sentence, Malagrida était déclaré « coupable d'hérésie, de blasphème, de fausses prophéties et d'impiétés horribles; coupable d'avoir abusé de la parole de Dieu; d'avoir outragé la Majesté divine en enseignant une morale infâme et scandaleuse; d'avoir séduit les peuples par son obstination à soutenir jusqu'au dernier moment ses prétendues révélations, et ses damnables hérésies; d'avoir mis tout en œuvre pour répandre dans le Portugal et les États soumis à sa domination son abominable doctrine, etc. Pour ces crimes, et comme hérésiarque endurci dans ses détestables erreurs, il était condamné à être sans délai déposé et dégradé de ses ordres, et livré au bras séculier. » Le tribunal laïque supposa réels les crimes énormes dont on avait chargé le malheureux vieillard, et bientôt parut l'arrêt condamnant l'ancien apôtre à être étranglé par la main du bourreau, et brûlé sur la place publique de Lisbonne.

XXII

Exécution de Malagrida, le 21 septembre 1761.

Ce fut le 21 septembre de l'année 1761, jour auquel l'Église célèbre le martyre du saint apôtre de l'Ethiopie, que se consomma le meurtre juridique de Malagrida. Depuis longtemps, Pombal, docile aux leçons philanthropiques des philosophes, avait aboli à Lisbonne les processions des auto-da-fé, *ces momeries d'un autre âge*, comme il aimait à les appeler; mais, pour le supplice de Malagrida, par une odieuse exception, il rétablit l'ancien usage, et ordonna que la procession se fît avec toute la solennité possible.

Tout autour de la place *Rozio*, il fit construire des estrades pour la noblesse et la cour, convoquée tout entière à ce honteux et sanglant spectacle. Plusieurs détachements de soldats occupaient les avenues de la place et les rues voisines pour maintenir le bon ordre parmi la foule immense, accourue au lieu du supplice. L'échafaud sur lequel devait être lu aux criminels l'arrêt de leur condamnation, était disposé en amphithéâtre et richement décoré : le ministre en personne vint s'y asseoir pour présider la cérémonie : vis-à-vis de lui, sur une estrade, se trouvait le roi avec sa cour.

Pour ajouter encore à l'horreur du spectacle, on attendit jusqu'au soir, et l'infortuné vieillard fut conduit au supplice par les rues de Lisbonne, à la lueur de torches funèbres. Afin d'exciter contre lui les outrages de la multitude, on avait affublé sa tête d'une espèce de mitre en papier, et sur sa soutane de Jésuite, la seule qu'on eût pu trouver encore dans le Portugal, étaient peintes de grotesques et horribles figures de diables. Il parut, les mains liées derrière le dos, un frein de bois dans la bouche, escorté de deux bénédictins et de deux

seigneurs destinés, suivant l'usage, à lui servir de parrains dans la cérémonie de l'auto-da-fé. Derrière lui marchaient cinquante-deux autres condamnés; mais il était le seul qui fût garrotté, le seul qui dût subir, dans cette fatale journée, une mort infâme et cruelle !

Quand il eut franchi d'un pas ferme les degrés de l'échafaud, un commissaire du tribunal donna lecture de la sentence, puis l'archevêque de Sparte, coadjuteur du cardinal-patriarche, procéda à l'humiliante cérémonie de la dégradation. Quand il eut fini, il exhorta le patient à faire l'aveu de ses crimes et à demander pardon au roi et au peuple de ses scandales. « Depuis que j'ai mis le pied sur le sol portugais, répondit avec dignité le saint vieillard, toujours j'ai servi Sa Majesté très-fidèle en bon et loyal sujet; cependant, si, à mon insu, je l'ai offensée en quoi que ce soit, je lui en demande humblement et sincèrement pardon... »

Après ces paroles, prononcées d'une voix vibrante, au milieu du silence profond de la multitude, il s'abandonna au bourreau, chargé de l'étrangler. Au moment d'expirer, il prononça distinctement ces paroles : « Seigneur,

ayez pitié de moi ; je remets mon âme entre vos mains. » A cet instant, disent plusieurs relations dignes de foi, son visage parut soudain illuminé d'une lumière extraordinaire, qui arracha aux six mille spectateurs un cri de surprise et d'admiration ! Le bourreau se hâta de mettre le feu au bûcher, et pour empêcher le peuple de recueillir les cendres du saint homme, on les jeta dans la mer. Plusieurs personnes encore ont affirmé qu'on avait retrouvé au milieu des cendres son cœur parfaitement intact et qu'une pieuse femme l'avait emporté dans sa maison comme une précieuse relique.

Ainsi mourut le Père Gabriel Malagrida, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie de Jésus, et consacré près de quarante au service du Portugal, dans le Nouveau-Monde comme en Europe !

Voici le portrait que nous en trace le Père Rodriguez, qui eut le bonheur de contempler ses traits, de son vivant : « Malagrida, dit-il, était d'une taille moyenne ; sur son visage, empreint d'une noble dignité, était peinte une douce modestie ; ses joues, ordinairement assez

pâles, s'enflammaient aisément quand il parlait des choses de Dieu; alors aussi ses yeux brillaient d'un éclat extraordinaire et semblaient lancer des étincelles ; il avait un front saillant, mais peu large; un nez bien formé, des lèvres vermeilles, des cheveux blonds et une longue barbe qui, par un merveilleux changement, blanchit avant sa chevelure. Tout son extérieur respirait la sainteté, et on ne pouvait le voir sans être frappé de respect et de vénération. »

Quand la nouvelle de son horrible supplice se fut répandue en Europe, elle souleva partout contre l'auteur de cette iniquité, une juste indignation. En Espagne, dans toute les maisons de la Compagnie, on sonna les cloches pendant plusieurs jours, pour honorer sa mort comme celle d'un saint. Mais nulle part Malagrida ne trouva de plus belle apologie qu'au centre même de la catholicité. Quand le souverain pontife Clément XIII apprit les détails de sa mort, il s'écria : « Voici que l'Église de Jésus-Christ compte un martyr de plus ! » Et sous ses yeux, le pape fit graver un portrait de Malagrida avec une glorieuse inscription, où il était dit qu'il

avait été mis à mort pour la justice et la vérité (1)!...

(1) Voici cette inscription :

Apostolicus e S. J. vir, natione Italus,
Vitæ sanctitate, rebus gestis miraculisque clarissimus,
De Lusitaniæ regnis, de populis immortaliter meritus,
Olim Joanni V. Regi fidelissimo apprime carus,
Mariannæ Austriacæ Reginæ in divinis rebus consultissimus,
Summis infimisque semper mire gratus ac venerabilis,
Soli invisus Dæmoni ejusque fautoribus et ministris. Qui
Maragnonum, Brasiliamque cum sacro ministerio peragratus,
Christi ac Regis imperio inter Barbaros propagato, pietate
Inter Christianos vel restituta, vel aucta, puerorum seminariis, feminarumque cœnobiis passim erectis.
Hisque inter infinitos labores
Et mille vitæ discrimina confectis rebus.
Ex India revocatus in Lusitaniam,
Dum corruptos hominum mores corrigere impensius studet,
Concussam terræ motu Ulyssiponem metu salutari concutiens,
Veluti quietis publicæ perturbator, urbe pulsus primum.
Mox impiæ contra regem conjurationis arcessitus,
Postremo violatæ religionis lege damnatus,
Inter bonorum lacrymas et præconia
Publico tamen omnium judicio absolutus,
Illatam injuste necem, pie fortiterque excepit
Ulyssipone, die XXI
Septembris anno Domini 1761, ætatis suæ 72.
Post an-
nos prope 40 Lusitaniæ saluti unice impensos.

XXIII

Les persécuteurs de Malagrida.

Dix ans s'étaient écoulés depuis le supplice de Malagrida : mais le tombeau même ne put soustraire la victime à la haine de son persécuteur. Le fameux ouvrage du Père Malagrida « sur les vraies causes du tremblement de terre de 1755, » trouvait encore à Lisbonne beaucoup de lecteurs : voyant avec impatience l'impression profonde que faisait cette lecture sur les esprits droits, Pombal n'eut de repos qu'il n'eut fait proscrire l'ouvrage par ses manœuvres; il obtint du roi trop crédule un édit ordonnant qne le livre serait brûlé par la main du bourreau.

Mais en vain Carvalho pensait-il ajouter une nouvelle flétrissure à la mémoire du vénérable

apôtre : Dieu lui-même voulut faire éclater au grand jour l'innocence de son serviteur. C'est une chose vraiment digne de remarque que tous ceux qui ont trempé dans l'assassinat juridique de Malagrida ont éprouvé, dès cette vie, les effets de la justice divine. Heureux s'ils avaient pu reconnaître la main qui les frappait !

La sentence qui livrait Malagrida au bras séculier portait trois signatures : Paul Carvalho de Mendoza, Jean Mansilha, Nunho Alvarès Pereira. Ces personnages firent tous trois une mort misérable.

Nous avons vu comment Pombal avait élevé son frère Paul à la charge de grand inquisiteur, contrairement à toutes les règles du droit et de la justice; il voulait encore obtenir pour ce frère trop complaisant la dignité de cardinal ; déjà le pape Clément XIV avait expédié les lettres dans lesquelles il accordait la pourpre romaine au protégé du ministre ; mais avant que le bref fût rendu à Lisbonne, Mendoza avait été frappé de mort subite.

L'inquisiteur Nunho Alvarès Pereira, le jour même de l'exécution de Malagrida, avait donné, en signe d'allégresse, un splendide festin. Peu

de temps après, il fut attaqué d'une maladie grave, triste fruit de ses déréglements : tout son corps ne fut bientôt plus qu'un amas de corruption exhalant une odeur insupportable. Abandonné de ses amis et même de ses serviteurs, il ne lui resta, pour le soigner, qu'une femme, depuis longtemps la compagne de ses désordres. Cependant le mal qui empirait à vue d'œil le réduisit à l'extrémité. On résolut alors d'éloigner de lui sa malheureuse complice pour sauver au moins les apparences et lui administrer les derniers sacrements. Mais ce misérable, qui dès le commencement de sa maladie était tombé dans le désespoir, et n'avait jamais voulu entendre parler de confession, persista dans son impénitence jusqu'à son dernier soupir. Déchiré par ses remords, en proie à des terreurs trop bien fondées, il expira dans des tranports de rage et avec tous les caractères d'un réprouvé.

Jean Mansilha qui, par les intrigues de Pombal était devenu provincial des Dominicains, ne fut pas plus épargné par la justice divine. Aussitôt après la mort du roi Joseph I^er^, la reine Maria I^re^, qui lui succéda, fit arrêter le

complaisant inquisiteur : traduit devant une commission établie pour le juger, il fut convaincu de crimes de toutes sortes et condamné à mort ; mais la reine lui fit grâce et commua sa peine contre une captivité perpétuelle dans le couvent de Pedroga, à quelque distance de Lisbonne.

On se rappelle ce faux témoin qui chargea Malagrida d'accusations infâmes ; peu de mois après, ce scélérat fut frappé de cécité et expia dans de longues souffrances ses abominables calomnies.

Quant à l'imposteur Norbert, on connaît assez l'histoire de ce triste aventurier, pour que nous n'ayons pas à nous y arrêter. Nous nous contenterons de rapporter ici ce qu'en disait l'évêque de Sisteron, dans son mandement du 24 avril 1745 : « Le capucin Norbert est un rebelle, un séditieux, aveuglé par l'orgueil et privé de jugement ; un de ces hommes audacieux qui n'ont jamais eu l'esprit de leur vocation ; un débauché qui est la honte de ses confrères ; un fou à qui il échappe à chaque instant de nouvelles extravagances ; un indocile qui proteste formellement qu'il ne reconnaît aucun

supérieur, ni ecclésiastique, ni séculier ; un cœur double et faux qui n'a ni honnêteté, ni bonne foi : un esprit dangereux sur qui il faut sans cesse avoir les yeux ouverts ; un homme, en un mot, capable de tout. » — L'ex-capucin Norbert, connu aussi sous le nom d'abbé Platel, a survécu assez longtemps à ce portrait peu flatteur, mais fidèle : sa conduite ne l'a jamais démenti jusqu'à sa mort qui arriva en 1770, et répondit au reste de sa vie.

Mais le mauvais génie, dont on retrouve à chaque pas l'intervention dans cette immense injustice, avait été Pombal. L'heure des vengeances célestes sonna aussi pour le ministre orgueilleux, et ces vengeances furent terribles !

Forcé de donner sa démission de secrétaire d'État, dépouillé de tous ses titres, réduit à la condition de simple particulier, Pombal, banni à son tour de la capitale, se retira dans ses domaines ! Bientôt s'éleva contre lui, de tous les coins du Portugal, un long cri de vengeance ! Plus de huit cents victimes à qui sa chute avait rendu la liberté, demandaient justice ! Cité devant le même tribunal où il avait fait condamner tant d'innocents, le vieux ministre entendit pronon-

cer contre lui la sentence de mort ; mais, par égard pour ses cheveux blancs, la reine plus clémente pour lui qu'il ne l'avait été jadis envers Malagrida, vieillard de soixante-dix ans, la reine lui fit grâce ! Relégué dans sa terre de Pombal, il y traîna sa misérable existence jusqu'à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Heureux s'il avait profité de sa chute pour reconnaître et pleurer ses fautes ! Mais, imbu des doctrines impies des philosophes du XVIII^e^ siècle, il méprisa jusque sur son lit de mort les consolations de la religion !

Il y a quelques années à peine (c'était en 1829) les enfants de la Compagnie ressuscitée rentraient dans le Portugal, comme l'avait prédit Malagrida. Partout, sur leur passage, ils furent reçus en triomphe par les catholiques habitants du royaume très-fidèle ! Les curés venaient à leur rencontre jusqu'à la limite de leurs paroisses, et les accompagnaient jusqu'au territoire de la paroisse voisine. Ceux des environs accouraient les féliciter au passage.

Les cloches, les feux de joie, les fusées, les arcs de triomphe, rien n'était oublié. C'est ainsi que les successeurs de Malagrida, au milieu des acclamations joyeuses des peuples, arrivèrent jusqu'à Pombal, l'ancienne résidence du ministre d'État.

« Par un effet vraiment bizarre des passions « humaines, et par une suite de conjonctures « inexplicables, le corps du persécuteur de la « Compagnie était encore à Pombal, gisant « sans sépulture. Les restes du trop fameux « ministre avaient été déposés dans une pauvre « bière recouverte d'un méchant drap noir et « placée à l'entrée d'une chapelle dont la garde « est confiée aux Franciscains. Pombal, mal- « gré les 800,000 ducats que, de son propre « aveu, il avait dépensés pour la destruction « des Jésuites et malgré les restitutions aux- « quelles la reine le condamna, avait laissé « assez de richesses à sa nombreuse famille « pour qu'elle pût lui faire élever un magnifi- « tombeau dans sa terre d'Oeyras. Mais jamais « ses héritiers n'avaient pu obtenir la permis- « sion de l'y faire transporter. Le premier obs- « tacle vint, dit-on, du ministre qui lui avait

« succédé et qui agit ainsi par représailles.
« Pombal, au faîte du pouvoir, sans parler de
» plusieurs autres injustices envers lui, l'avait
« blessé par un refus du même genre.

« Mais depuis cette époque, on ne peut expli-
« quer, sans une disposition toute spéciale de
« la Providence, comment le cadavre du des-
« tructeur de la Compagnie avait pu rester
« sans sépulture, comme pour attendre en cet
« état, sur le chemin de Lisbonne à Coïmbre,
« le retour de cette même Compagnie. Assu-
« rément il ne l'avait pas prévu lorsqu'il disait :
« Elle reviendra, mais il lui sera difficile de
« refaire son nid. On ne peut se faire une idée
« des impressions que ce rapprochement faisait
« sur l'esprit des Pères, et ils assurent n'avoir
« rien éprouvé de plus saisissant que ce qu'ils
« ressentirent en approchant de Pombal, et
« surtout en entrant dans la chapelle où il leur
« fut dit : « Voilà son cercueil ! »

« Le Père supérieur (c'était le Père Del-
« vaux (1), dont nous sommes heureux de ci-
« ter les paroles, en terminant ce livre), repré-

(1) *Documents inédits*, publiés par le P. Carayon.

« sentant en Portugal toute la Compagnie, crut « remplir ses intentions en se dérobant au « triomphe populaire pour courir à l'église des « Franciscains, et là, dans un profond recueil- « lement, vis-à-vis du corps du marquis de « Pombal, dire la messe des défunts pour le « repos de son âme ! »

Telle était la dernière vengeance des frères et des successeurs de Malagrida !

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

I. Premières années de Malagrida; il entre dans la Compagnie de Jésus (1689-1711). 1

II. Noviciat et premiers emplois de Malagrida. — Son départ pour le Maranham (1711-1721) . . 11

III. La mission du Maranham (1607-1721). . . . 17

IV. Premiers travaux de Malagrida en Amérique (1721-1724). 25

V. Malagrida au milieu des sauvages Tobajaras, Caïcaïsès et Guanarès (1724-1726). 31

VI. Malagrida chez les Barbados (1726-1727) . . . 45

VII. Malagrida professeur de littérature au collége de San-Luiz (1727-1728). 61

VIII. Nouvelle excursion chez les Barbados et chez les Gamellas (1728-1730). 67

IX. Malagrida à la fois professeur de théologie et de littérature (1730-1735). 81

X. Malagrida évangélise la province du Maranham et se rend à Bahia (1735-1736). 87

Pages.

XI. Travaux apostoliques de Malagrida à Bahia et dans les environs (1736-1741). 97

XII. Malagrida se rend à Pernambuco. — Ses missions dans cette ville (1741-1746). 117

XIII. Missions de Malagrida dans la province de Pernambuco (1742-1746). 139

XIV. Malagrida revient à San-Luiz. — Il part pour Lisbonne (1747-1749). 151

XV. Malagrida à Lisbonne (1749-1751) 161

XVI. Dernier séjour de Malagrida en Amérique (1751-1754). 177

XVII. Malagrida retourne à Lisbonne (1754-1756). 191

XVIII. Tremblement de terre à Lisbonne, le 1er novembre 1755. 207

XIX. Exil de Malagrida à Sétubal (1756-1758) . . . 217

XX. Attentat du 3 septembre 1758. — Arrestation de Malagrida, le 11 janvier 1759. 227

XXI. Procès de Malagrida (1759-1761). 243

XXII. Exécution de Malagrida, le 21 septembre 1761. 255

XXIII. Les persécuteurs de Malagrida 261

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET Ce, RUE GARANCIÈRE, 5.

Souvenirs de Saint-Acheul, ou vie édifiante de jeunes gens élevés dans les colléges de la Compagnie, par le P. Guidée, de la Compagnie de Jésus. 1 beau vol. in-18 anglais. . . . . 2 fr.

Vie du P. Varin, religieux de la Compagnie de Jésus, ancien supérieur général des Pères du Sacré-Cœur en Allemagne et des Pères de la Foi en France, par le même. 2e édit., revue, corrigée et augmentée. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 2 fr.

Notices historiques sur quelques membres de la Société du Sacré-Cœur et de la Compagnie de Jésus, pour faire suite à la vie du R. P. Joseph Varin, par le même. 2 vol. in-12. . . . . 4 fr.

Notice historique sur le frère Firmin Heigny, de la Compagnie de Jésus, par le même. In-18. . . . . 30 c.

Notice historique sur le P. Leleu, de la Compagnie de Jésus, par le même. In-18. . . . . 40 c.

Notice historique sur le P. François Renault, de la Compagnie de Jésus, mort le 8 décembre 1860, par le même. 1 vol. in-12. . 2 fr.

Vie du P. Gauthier, de la Compagnie de Jésus, par le P. Noury, de la même Compagnie, 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 25

La vie et la mort d'Albert de Dainville, élève de l'école libre de l'immaculée Conception, à Vaugirard, par un Père de la Compagnie de Jésus. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 1 fr. 50

Itinéraire de Turin à Rome, par le comte de Falloux, de l'Académie française. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 50

La vie de la bienheureuse Marguerite-Marie, religieuse de la Visitation, par le P. Croiset, de la Compagnie de Jésus; le Mémoire de la bienheureuse, le Décret de béatification, avec une Introduction, par le P. Ch. Daniel, de la même Compagnie. 1 vol. in-18. 1 fr. 50

Lettres de saint François de Sales à des religieuses, mises en ordre et publiées par M. l'abbé Servonnet, chanoine honoraire, secrétaire particulier de Mgr l'évêque de Grenoble. 2 vol. . . . 7 fr.

De l'existence et de l'institut des Jésuites, par le R. P. de Ravignan. 8e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-12. . . . . 1 fr. 50

Dernière retraite prêchée aux Dames religieuses carmélites du monastère de la rue de Messine, à Paris (1857), par le R. P. de Ravignan. 1 vol. in-18 anglais. . . . . 2 fr.

La Vigne mystique, ou traité de la Passion du Seigneur, traduit du latin de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par le P. Apollinaire de Valence, religieux capucin. 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50

Esprit du curé d'Ars. M. Vianney dans ses catéchismes, ses homélies et sa conversation. 1 vol. in-32. . . . . 1 fr. 25

La porte du Ciel, ou le Guide du Salut, par l'abbé A. M., chanoine honoraire, avec l'approbation de Mgr l'archevêque de Paris. 3e édit. 1 vol. in-18. . . . . 2 fr. 75

Vie de la mère Jeanne de Matel (Forézienne), fondatrice de l'ordre du Verbe-Incarné, précédée d'une lettre de Mgr l'évêque de Limoges au prince Augustin Galitzin. 1 vol. in-12. . . . . 3 fr. 50

Le directeur spirituel des âmes dévotes et religieuses, tiré des écrits du bienheureux François de Sales, évêque et prince de Genève, par un Père de la Compagnie de Jésus. Nouv. édit. 1 vol. in-32. 80 c.

PARIS. — IMP. DE V. GOUPY ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 5.